



ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE FONTENELLE.
TOME QUATRIÉME;
Contenant les Eglogues, & Poësies diverses.



Que Pan soit l'inventeur de la flûte champêtre,
C'est une fable, il eut un Maître.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoise, des Sciences, & des Belles-Lettres, & de la Societé Royale de Londres.

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE.

TOME QUATRIÉME.

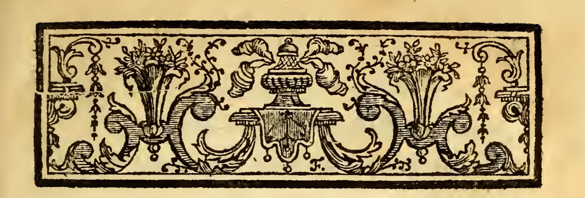


A PARIS, AU PALAIS,

Chez MICHEL BRUNET, Pere, au Mercure Galant.

M. DCC. XLII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



A MADAME

LA DAUPHINE.

EGLOGUE.



Ans un Bois qu'arrose la Seine,
Je marchois sans tenir une route certaine ;
Et rêvois presque sans objet ;
Un beau jour, un ruisseau, les fleurs de nos Prairies,
Suffisent pour causer nos douces rêveries,
Quelquefois nous rêvons avec plus de sujet.
J'entendis quelques voix que je crus reconnoître ;
C'étoient Lise & Cloris, qui toutes deux font naître
De nos Hameaux les plus tendres Amours,

J'écoutai ſans vouloir paroître ,
Trahiſon qui ſe fait toûjours
Aux Belles dont on veut ſurprendre les diſcours.

❧❧

Non , diſoit Cloris , j'en ſuis ſûre ,
C'étoit une Déeſſe , & tu lui fais injure
D'être d'un avis différent.
D'une Divinité les marques naturelles
Eclatent dans cet air qui touche & qui ſurprend ;
Liſe , as-tu donc vû des Mortelles
Avoir l'air ſi noble & ſi grand ?

❧❧

Tu ne peux à ſa vûë avoir été frappée
D'un reſpect plus profond que moi ,
Répondoit Liſe , & cependant je croi ,
Ma Cloris , que tu t'es trompée ,
Et que j'en juge mieux que toi.
Les Déeſſes toûjours fieres & mépriſantes
Ne raſſûreroient point les Bergeres tremblantes

Par d'obligeans discours, des souris gracieux ;
Mais tu l'as vû, cette auguste Personne,
Qui vient de paroître en ces lieux,
Prend soin de rassûrer au moment qu'elle étonne.
Sa bonté descendant sans peine jusqu'à nous,
Sembloit par ses regards nous faire des caresses.
Cloris, as-tu vû des Déesses
Avoir un air si facile & si doux ?

⁂

Alors je me présente aux yeux des deux Bergeres,
Qui ne traitoient point ces misteres
Que des témoins cachés sont ravis d'écouter ;
Je ne dois pas, leur dis-je, avoir beaucoup de gloire,
En devinant ici qui vous fait disputer,
Ce ne peut être que VICTOIRE.
Pour vous dire ce que j'en croi,
Je suis, je l'avouerai, du sentiment de Lise ;
Mais Cloris, car il faut parler de bonne foi,
Cloris ne s'est guére méprise.

❧❧

Comment en ſçais-tu tant, toi qui n'es qu'un Berger,
Dit Cloris, à quel droit prétens-tu nous juger?
Bergere, je conſens, repris-je, à vous l'apprendre.
Quoique ſimple Berger, j'ai voulu voir la Cour,
Cette Cour, d'où LOUIS prend plaiſir à répandre
Les biens dont eſt comblé ce ruſtique ſéjour.
N'attendés pas de moi que je vous repréſente
Combien de ces beaux lieux la pompe eſt éclatante,
Je fus à leur aſpect interdit, ébloüi,
Cent prodiges divers ont troublé ma mémoire,
Et de plus, tout doit bien s'en être évanoüi,
Mes yeux furent long-tems attachés ſur VICTOIRE.

❧❧

Car le croiriés vous bien? on me vit là chantant

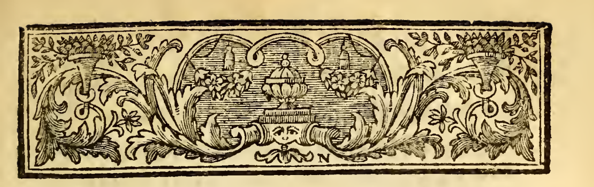
Ces Airs d'une Muse champêtre,
Ces mêmes Airs que vous connoissés tant,
VICTOIRE le voulut, se délassant peut-être
De ces Airs plus polis que sans cesse elle entend.
Je tremblois devant elle, & je chantai pourtant.
O Ciel! qu'elle fit bien connoître
Jusqu'où va son esprit, jusqu'où son goût s'étend!
Les endroits dont je croi qu'on peut être content,
Un souris fin, qui venoit à paroître,
Les marquoit dans le même instant.
Quand un Berger qui vous adore
Chante des Vers qui furent faits pour vous,
Vous devés bien sçavoir s'ils sont touchans & doux,
VICTOIRE le sçait mieux encore.

❧ ❧

Puisqu'elle daigne m'écouter,
Toujours mes chants seront jugés par elle.

Et pourquoi ne la pas chanter,
Me direz-vous ? la matiere est si belle.
Je le sçai bien, mais un simple Hautbois,
A votre avis, y pourroit-il suffire ?
Phœbus lui-même avec sa Lire
Y penseroit plus d'une fois.





POESIES PASTORALES.

ALCANDRE.

PREMIERE EGLOGUE.

A MONSIEUR.....



UAND je lis d'Amadis les faits inimitables,
Tant de Châteaux forcés, de Géans pourfendus,
De Chevaliers occis, d'Enchanteurs confondus,
Je n'ai point de regret que ce ſoient-là des Fables.
Mais quand je lis l'Aſtrée, où dans un doux repos
L'Amour occupe ſeul de plus charmans Héros,
Où l'amour ſeul de leurs deſtins décide,

Où la ſageſſe même a l'air ſi peu rigide,
Qu'on trouve de l'amour un zélé partiſan
Juſque dans Adamas, le Souverain Druide,
Dieux, que je ſuis fâché que ce ſoit un Roman!
J'irois vous habiter, agréable Contrée,
Où je croirois que les Eſprits
Et de Celadon & d'Aſtrée
Iroient encore errans, des mêmes feux épris;
Où le charme ſecret produit par leur préſence
Feroit ſentir à tous les cœurs
Le mépris des vaines grandeurs,
Et les plaiſirs de l'innocence.

O rives de Lignon, ô plaines de Forez,
Lieux conſacrés aux amours les plus tendres,
Montbriſon, Marcilli, noms toujours pleins d'attraits,
Que n'êtes-vous peuplés d'Hilas & de Silvandres?
Mais pour nous conſoler de ne les trouver pas,
Ces Silvandres & ces Hilas,
Rempliſſons nos eſprits de ces douces chimeres,
Faiſons-nous des Bergers propres à nous charmer,
Et puiſque dans ces champs nous voudrions aimer,
Faiſons-nous auſſi des Bergeres.

Souvent en s'attachant à des fantômes vains,

Notre raiſon ſéduite avec plaiſir s'égare,
Elle-même joüit des objets qu'elle a feints,
Et cette illuſion pour quelque tems répare
Le défaut des vrais biens que la Nature avare
N'a pas accordés aux Humains.

Ami, dans ce deſſein je t'offre cet Ouvrage,
Nous avons eû du Ciel l'un & l'autre en partage
Le même goût pour les Bergers.
Nous n'imiterons pas du Héros de Cervantes
Dans de ridicules dangers
Les proüeſſes extravagantes;
Sans doute nos eſprits ne ſeront point bleſſés
Du fol entêtement de la Chevalerie,
Jamais par nous des torts ne ſeront redreſſés;
Mais pour cette puiſſante & douce rêverie,
Qui fit errer Liſis dans les plaines de Brie,
Avec quelques Moutons à peine ramaſſés,
Rétabliſſant la Bergerie
Dans l'éclat des ſiécles paſſés,
Cher ami, ſans plaiſanterie,
N'en ſommes-nous point menacés?

LEs Bergers d'un Hameau célébroient une Fête,
Chacun d'eux plus paré méditoit ſa conquête,
Ne reſpiroit qu'amour, & n'étoit appliqué

Qu'au ſoin de voir, de plaire, & d'être remarqué.
Ce ſoin, mais plus ſecret, occupoit les Bergeres,
On avoit pris conſeil des Ondes les plus claires,
On avoit dérobé des fleurs aux Prés naiſſans;
Rien n'étoit oublié des ſecours innocens
Qu'en ces lieux la Nature & ſi ſimple & ſi belle
Peut recevoir d'un Art preſqu'auſſi ſimple qu'elle.
Ici, ſous des Rameaux exprès entrelaſſés,
Où joüoient les rayons dont ils étoient percés,
On formoit tour à tour des danſes différentes,
Heureux ceux qui tenoient la main de leurs Amantes!
Là, dans une campagne on diſputoit un prix;
L'amour plus que la gloire anime les eſprits,
Les Belles aux Bergers inſpirent de l'adreſſe,
Heureux qui met le prix aux pieds de ſa Maîtreſſe!
Tout l'air retentiſſoit du bruit confus & doux
Des Flûtes, des Hautbois, & des Oiſeaux jaloux,
Il naiſſoit mille Amours, ce tems les favoriſe,
Ils étoient moins craintifs, ce tems les autoriſe,
De toutes parts enfin par mille jeux divers,
A la joye, au plaiſir les cœurs étoient ouverts.
Alcandre, Alcandre ſeul n'en étoit point capable;
A peine il reconnut un jour ſi remarquable,
En voyant ce ſpectacle, il s'en trouva ſurpris,
Triſte, mais tendre effet de l'abſence d'Iris.
Il ſe dérobe, il fuit une importune foule,

Par des chemins couverts en ſecret il ſe coule.
Auſſi-tôt qu'il arrive au milieu d'un côteau,
D'où les yeux aiſément découvrent le Hameau,
Il y voit l'allégreſſe en tous lieux répandue,
Pour un amant qui ſouffre inſupportable vûë.
Il s'arrête, & preſſé de ſes vives douleurs;
Tout rit, tout eſt en joye, & moi, dit-il, je meurs.
Dix fois du ſein des eaux la lumiere eſt ſortie,
Depuis que du Hameau ma Bergere eſt partie;
Je faiſois de la voir le plus doux de mes ſoins,
Si je ne la voiois, je la cherchois du moins,
L'amour me conduiſoit, & je ne manquois guére
A découvrir les lieux qui cachoient la Bergere;
Mais maintenant, hélas! j'erre en ces mêmes lieux,
Plein d'elle, & ſans eſpoir qu'elle s'offre à mes yeux,
Ciel! que le Soleil marche à pas lents ſur nos têtes!
Quels jours! quelle triſteſſe! & l'on ſonge à des Fêtes!
On danſe en ce Hameau! que je me tiens heureux
D'être ici ſolitaire, éloigné de ces jeux!
Et qu'y ferois-je? quoi? je pourrois voir Doride
De louanges toujours & de douceurs avide,
Et Madonte qui croit qu'Iris ne la vaut pas,
Et Stelle qui jamais n'a loué ſes appas,

Y briller en ſa place, y triompher de joye ?
Goûtés bien le bonheur que le ſort vous envoie,
Bergeres, jouiſſés de mille vœux offerts,
Dans l'abſence d'Iris les momens vous ſont chers.
Qu'elle eût orné les Jeux ! que d'yeux tournés ſur elle !
Et qu'on m'eût rendu fier en la trouvant ſi belle !
Elle eût mis cet habit qu'elle-même a filé,
Chef-d'œuvre de ſes doigts qu'on n'a point égalé.
Souvent à cet ouvrage un peu trop attachée
Il ſembloit de mon chant qu'elle fut moins touchée ;
Il eſt vrai cependant que pour mieux m'écouter,
La belle quelquefois vouloit bien le quitter.
Elle auroit mis en nœuds ſa longue chevelure,
La Jonquille à ces nœuds eût ſervi de parure,
Elle eſt jaune, Iris brune, & ſans doute l'emploi
De cueillir cette fleur ne regardoit que moi.
Peut-être dans les jeux elle eût bien voulu prendre
Le moment d'un regard miſterieux & tendre
Qu'avec un air timide elle m'eût adreſſé,
Et de tous mes tourmens j'étois recompenſé.
Peut-être qu'à l'écart ſi je l'euſſe trouvée
D'une troupe jalouſe un peu moins obſervée,
Elle m'eût en fuiant dit quelque mot tout bas,
Avec ſa douce voix & ſon doux embarras ;
Elle l'a déja fait aux Nôces de Silvie,

Ce plaisir imprévû pensa m'ôter la vie,
Mon cœur se trouble encore à ce seul souvenir
Quel moment ! ah ! grands Dieux, s'il pouvoit revenir !
Alcandre, que dis-tu ? La Bergere est absente,
Peut-être pour long-tems, peut-être peu constante,
Et jusqu'à ses faveurs tu portes ton espoir ?
Tu serois trop heureux seulement de la voir.

SILVANIRE & DELPHIRE.

II. EGLOGUE.

ATIS, LICIDAS.

ATIS.

OU vas-tu, Licidas ?

LICIDAS.

Je traverse la plaine,
Et vais même monter la colline prochaine.

ATIS.

La course est assés longue.

LICIDAS.

Ah ! s'il étoit besoin,
Pour le sujet qui me mene,

J'irois encor bien plus loin.

ATIS.

Il est aisé de t'entendre ;
Toujours de l'amour.

LICIDAS.

Toujours.
Que faire sans les Amours ?
Qui viendroit me les défendre,
Je finirois là mes jours.
Au Hameau d'où je suis tout le monde s'engage,
En aucun autre lieu l'Amour n'est mieux servi,
Bergeres & Bergers nous lui rendons hommage,
Il n'est point parmi nous d'usage,
Plus ancien, ni mieux suivi.

ATIS.

Et n'est-ce pas chés nous la même chose ?
Un Berger rougiroit de n'être pas Amant,
Au doux péril d'aimer de soi-même on s'expose.
Qu'il arrive un évenement,
Il n'en faut pas chercher bien loin la cause ;
C'est l'Amour, c'est lui sûrement.
Par nos Iris, & nos Silvies
Tous nos destins sont décidés ;
Les Troupeaux, il est vrai, sont assés mal gardés,
Mais les Belles sont bien servies.

LICIDAS.

Dans tout notre Hameau nous ne pouvions conter
Qu'une jeune Beauté qui fût indifférente ;

Maintenant c'en eſt fait, Silvanire eſt amante,
L'Amour n'a point voulu qu'on la pût excepter.

ATIS.

Dis-moi, Berger, par quelle voye
Il l'a ſoumiſe à ſon pouvoir;
Je ſuis curieux de ſçavoir
Les divers moyens qu'il emploie.
Auſſi-bien je ſuivrai la route que tu tiens,
Pendant un aſſés long eſpace;
Dans de ſemblables entretiens
Tu ſçais comme le tems ſe paſſe.

LICIDAS.

Mais, Berger, tu me conteras
De ton Hameau quelque Hiſtoire pareille.

ATIS.

J'y conſens, ce ſeroit une grande merveille
S'il ne nous en fourniſſoit pas.

LICIDAS.

Silvanire vivoit ſans avoir de tendreſſe,
Elle perdoit le tems d'une aimable jeuneſſe,
Et ce qui méritoit de plus grands châtimens,
Elle le faiſoit perdre à deux ou trois Amans.
Souvent contre l'Amour, même contre ſa Mere,
Contre l'aimable Troupe adorée en Cithére,
Elle tint des diſcours offenſans & hardis,
Je ſerois bien fâché de les avoir redits.
Elle quitta pourtant ſa fierté naturelle,

Non sur de nouveaux soins qu'un Amant eût pour
elle,
L'Amour n'en fit pas tant & la réduisit bien,
Toute cette fierté cessa presque sur rien.
Un jour elle épia Miréne avec Zelide;
Tandis que le Soleil bruloit la terre aride,
Sous un ombrage épais ces Amans retirés
Du reste des Mortels se croioient délivrés.
Un buisson les trahit aux yeux de Silvanire,
D'un entretien d'Amans elle eut dessein de rire,
Plaisir, qui lui devoit sans doute être interdit.
Cieux! quels discours charmans Silvanire enten-
dit!
Devine-les, Atis, toi qui sçais comme on aime;
C'étoient de ces discours dictés par l'Amour mê-
me,
Que les Indifférens ne peuvent imiter,
Qu'un Amant hors de là ne sçauroit repeter.
Ils étoient quelquefois suivis par un silence;
Au défaut de la voix les yeux d'intelligence
Confondoient des regards vifs, quoique languis-
sans,
Et craintifs & flateurs, doux ensemble & perçans.
Zelide en rougissoit, & cette honte aimable
Exprimoit mieux encore un amour véritable,
Et Miréne charmé lisoit dans sa rougeur
Des secrets, qu'à demi cachoit encor son cœur.
Tantôt de leurs amours l'histoire est retracée,
La rencontre où d'abord leur ame fut blessée,

Le

Le lieu, même l'habit que Zelide avoit pris,
Rien n'eſt indifférent à des cœurs bien épris,
Les premieres rigueurs qu'eut à ſouffrir Miréne,
Dont la Bergere alors ne convenoit qu'à peine,
Mille riens amoureux pour eux ſeuls importans,
Quels ſujets d'entretien à des Amans contens!
Ils s'occupent tantôt d'un ſimple badinage,
Qui des tendres amours eſt le charmant partage,
Que le reſpect pourtant accompagne toujours,
Doux reſpect, qui lui-même aide aux tendres amours.
Mais pour les amuſer ce qui pouvoit ſuffire,
Par quel art, cher Atis, ſe pourroit-il décrire?
Quelque débat entre eux ſurvenu pour un chant
Que chacun croioit rendre encore plus touchant,
Quelque fleur que Miréne arrachoit à la Belle,
Et dans le mouvement que cauſoit la querelle
Une main de Zelide, ou bien un bras baiſé,
Un vain couroux d'Amante auſſi-tôt appaiſé,
Que ſçai-je? mille jeux que l'Amour autoriſe,
Une innocente offenſe, une feinte ſurpriſe,
D'une liberté douce effets pleins d'agrémens,
Voilà ce qui changeoit leurs heures en momens.
Silvanire conçut qu'elle étoit moins heureuſe;
De ce lieu ſolitaire elle ſortit rêveuſe,
Les plus beaux de ſes jours, quoiqu'exempts de ſouci,
Tranquilles, fortunés, ne couloient point ainſi.

Elle croioit toujours voir Zelide & Miréne,
Toujours de leurs discours sa mémoire étoit pleine,
Présages d'une ardeur qui s'alloit allumer;
Elle sentit enfin qu'il lui manquoit d'aimer.
Bientôt de ses Amans Lisis le plus aimable
A ses vœux empressés la trouva favorable,
Bientôt, .. mais qu'ai-je encore, Atis, à te conter?
Silvanire en chemin ne doit pas s'arrêter;
Bientôt sur tous les soins que la tendresse inspire
On ne distingua plus Zelide & Silvanire.
De l'Amour cependant admire les attraits,
Le mal se prend à voir deux Amans de trop près.

ATIS.

Licidas, tu ne sçaurois croire
Quel plaisir m'a fait ton histoire.
Je suis ravi lorsque j'entens
Que notre commun Maître obtient une victoire;
Viens m'en redemander le détail dans vingt ans,
Et tu verras si j'ai bonne mémoire.
Je pourrois bien les soirs oublier auelquefois
Combien on a mené de mes Moutons au bois,
J'oublierai bien des secrets qu'on m'enseigne
Pour guérir un Troupeau qui périt chaque jour,
Mais il ne faut pas que l'on craigne
De me voir oublier une histoire d'amour.

LICIDAS.

Puiſque ta mémoire eſt ſi bonne,
Acquitte-toi, Berger, de ce que tu me dois.

ATIS.

Tu ne perdras rien de tes droits,
Voi ſi je ſçai payer les plaiſirs qu'on me donne.

TRois jours s'étoient paſſés, trois jours qu'avoient perdus
Et Delphire & Damon qui ne s'étoient point vûs;
Leurs Troupeaux, juſqu'alors confondus dans la plaine,
Triſtement ſéparés ne paiſſoient qu'avec peine,
Tandis que le Berger ne ſongeoit qu'à choiſir
Les lieux, les ſombres lieux où l'on rêve à loiſir,
La Bergere affectoit de paroître ſuivie
Des plus jeunes Bergers dont elle fût ſervie;
Mais elle étoit diſtraite, & des ſoupirs ſecrets
Alloient après Damon juſqu'au fond des Forêts.
Voi de quelle rigueur étoit cette Bergere.
Damon lui déroba quelque faveur legere,
Delphire le bannit dans un premier couroux,
Peut-être un peu plus tard l'ordre eût été plus doux.
Un ſoir que les Troupeaux ſortant du pâturage
D'un pas tardif & lent marchoient vers le Village,
Et que tous les Bergers chantoient à leur retour

Les douceurs du repos qui ſuit la fin du jour,
Delphire, qui malgré l'ombre déja naiſſante
Vit Damon d'auſſi loin que peut voir une Amante,
S'arrêta ſur ſa route, & prit ſoin d'y chercher
L'endroit le plus obſcur où l'on ſe pût cacher.
Rêveur, plein d'une triſte & ſombre nonchalance,
Tel qu'on peut ſouhaiter un Amant dans l'abſence,
Il laiſſoit ſes Brebis errer en liberté,
Et ſon Hautbois oiſif pendoit à ſon côté.
Delphire en fut touchée, & pour être apperçûe
Elle fit quelque bruit, il détourna la vûë;
Et quand vers la Bergere il adreſſa ſes pas,
Elle le reçut mal, mais elle ne fuit pas.
Que ne lui dit-il point? Les Nymphes du Bocage
N'entendirent jamais de plus tendre langage,
L'Echo, qui des Bergers connoît tous les Amours,
Ne répeta jamais de plus tendres diſcours.
Tantôt il condamnoit lui-même ſon audace,
D'un ton de ſuppliant il demandoit ſa grace,
Et tantôt moins ſoumis il trouvoit trop cruel
Qu'un leger attentat l'eût rendu criminel.
Par quels ſoins aſſidus, & par quelle conſtance
Avoit-il prévenu cette amoureuſe offenſe?
Et combien voioit-on d'Amans moins empreſſés,
Moins ardens qu'il n'étoit, & mieux recompenſés?

A la fin cependant il revenoit à dire
Qu'il étoit trop content, puisqu'il aimoit Delphire,
Et que sans ses faveurs, sans cet heureux secours,
Il conserveroit bien d'éternelles amours.
Plein de sa passion alors Damon lui jure
Que la simple amitié ne seroit pas plus pure,
Il semble que ses yeux le jurent à leur tour,
L'Amour fait qu'il renonce à tous les biens d'Amour;
Et dans le même instant qu'avec tant de tendresse
Il tâche à réparer son trop de hardiesse,
Au milieu des sermens de ne prétendre rien,
Poussé par un transport qu'il ne connoît pas bien,
Troublé par des regards dont la douceur l'attire,
Il s'approche, il s'avance, il embrasse Delphire.
On dit que le Berger, lorsqu'on l'avoit banni,
Pour un moindre sujet avoit été puni,
Et sans sçavoir pourquoi, Delphire moins severe
Sur ce crime nouveau n'entre point en colere.

LICIDAS.

Je te l'avoue, Atis, tu t'es bien acquitté;
J'aime Delphire, & sa fierté.

ATIS.

Ton goût est assés raisonnable,
Berger, & je ne doute pas
Que l'on ne te prépare une fierté semblable
Aux lieux où tu tournes tes pas.

Mais je t'y laisse aller, il faut que je te quitte,
Adieu.

LICIDAS.

Je vois d'ici ce que ton cœur médite;
Ton voyage, Berger, ressemble assés au mien.

ATIS.

A dire vrai, cela se pourroit bien.
Va, puisses-tu jamais ne trouver de Cruelles.

LICIDAS.

Les Cruelles ne me sont rien.
Je ne crains que les Infidelles.

DELIE.

III. EGLOGUE.

A MAD...

QUittons, mes chers Moutons, le cours de la Riviere,
L'herbe sera meilleure aux lieux que j'apperçoi,
Vous m'allés desormais occuper toute entiere,
Mirtille qui m'aimoit ne songe plus à moi.

Hélas ! j'allois l'aimer, je n'en suis que trop sûre;
Déja je prononçois son Nom avec plaisir,

Déja je penſois moins à vous qu'à ma parure,
Déja pour vous garder je manquois de loiſir.

Moi, qui fus toujours rigoureuſe,
Je ne l'étois preſque plus que par art,
Qu'afin de redoubler ſon ardeur amoureuſe;
Puiſqu'il m'a dû quitter, Ciel! que je ſuis heureuſe,
Qu'il ne m'ait pas quittée un peu plus tard!

Encore quelques ſoins, il n'étoit plus poſſible
Que mon cœur ne ſe rendit pas,
J'en euſſe été touchée, & maintenant, hélas!
Ce cœur regretteroit d'avoir été ſenſible,
J'éprouverois mille chagrins jaloux;
Quel péril j'ai couru! cependant abuſée
Par des commencemens trop doux,
Je ne ſoupçonnois pas que j'y fuſſe expoſée.

Je tremble encore en ſongeant aujourd'hui
Que j'ai penſé dire à Mirtille
La chanſon que je fis pour lui,
Quoiqu'à faire des Vers je ne ſois pas habile.
La crainte que j'avois qu'elle ne fût pas bien,
Peut-être encore une autre honte
Empêcha que ma langue alors ne fût trop prompte,
Et par bonheur je ne dis rien.

J'en mourrois si je l'avois dite ;
Quoi donc ! il la sçauroit ; & pour mieux m'insulter
Celle pour qui l'Ingrat me quitte,
Corinne, oseroit la chanter ?

Je connois maintenant ce que l'Amour prépare
Aux foibles cœurs dont il s'empare,
Je connois ce que c'est qu'un tendre engagement ;
Mais lorsque mon Printemps à peine encor commence,
Faut-il avoir acquis par mon premier Amant
Une si triste expérience ?

Profitons-en pourtant, évitons les Pasteurs,
Leurs Danses, leurs Chansons, leurs Fêtes dangereuses,
Mais sur-tout leurs discours flateurs ;
Fuions aussi les Bergeres heureuses ;
Si d'un pareil bonheur je formois le souhait,
Mon cœur en deviendroit plus facile à surprendre.
Et ne dois-je pas bien comprendre
Que ce n'est pas pour moi qu'un sort si doux est fait ?

Inutile & vaine Jeunesse,
Toi qui devois m'amener de beaux jours,
Qu'ai-je affaire de toi pour sentir la tristesse

De

De vivre loin des jeux, des plaiſirs, des amours ?
Hâte, précipite ton cours,
Tu ne ſçaurois voler avec trop de vîteſſe.

Venés remplir ces jours dont je crains le danger,
Soins de ma Bergerie, amuſemens utiles,
Vous n'êtes pas touchans, mais vous êtes tranquilles;
Ah! ne me laiſſés pas le loiſir de ſonger
Que l'on puiſſe avoir un Berger.
Fontaines, Fleurs, Oiſeaux, charmes pleins d'innocence,
Aidés à m'occuper, j'aurai recours à vous,
Sauvés-moi de l'Amour; hélas! pour ma défenſe
Sera-ce aſſés que vous conſpiriés tous ?

D'où vient que je ſuis effrayée
Des efforts qu'il me va coûter ?
N'en ſerai-je pas bien payée,
Et le repos peut-il trop s'acheter ?
Les plus tendres Bergers, & Mirtille lui-même,
N'ébranleroient pas mon deſſein;
Non, Mirtille à mes pieds l'entreprendroit en vain;
Quand on a le cœur tendre il ne faut point qu'on aime.



AInsi parla Delie ; alors du Dieu du jour
Le Char panchoit un peu vers la fin de son tour ;
Mais le Char de la nuit n'avoit pas pris sa place,
Que Delie à Mirtille avoit déja fait grace.
Il n'étoit point volage, il avoit seulement
Eprouvé sa Bergere, & feint un changement,
Crime qu'avec plaisir on pardonne au coupable,
Après que d'un plus grand on l'a jugé capable.
Mirtille en peu de tems se vit assés aimé
Pour sçavoir le dessein que l'on avoit formé ;
Il ne demeura pas tout-à-fait inutile,
Quelquefois il fit rire & Delie, & Mirtille.

CE présent Pastoral doit-il être pour vous ?
Hélas ! je ne vous trouve aucun trait de Bergere,
Vous n'avés point ce tendre caractere,
Des Belles de nos bois l'agrément le plus doux ;
Mais vous avés en récompense
Dans l'air, dans le visage assés de majesté,
Dans l'humeur assés de fierté,
Et peut-être un peu d'inconstance ;
Enfin vous êtes Nimphe, à ce que font juger
Vos appas, vos défauts, trop bizarre mélange,
Et trop capable encor de plaire & d'engager ;
Vous êtes Nimphe, & moi qui sous vos loix me range,

Je ne ſuis qu'un ſimple Berger.
Tendreſſe qui jamais n'étale ſes ſervices,
Délicateſſe ſans caprices,
Soins plus amoureux que brillans,
Timidité flateuſe, ardeurs toujours égales,
Tranſports qui ſont enſemble & doux & violens,
Reſpect, conſtance, enfin les vertus paſtorales,
Voilà quels ſont tous mes talens.
Mais toute Nimphe que vous êtes,
Que vous faut-il de plus que des flammes parfaites?
Un Berger fidele a de quoi
Payer le cœur des Nimphes même,
Et qui d'un certain ton peut dire, je vous aime,
Ne voit rien au-deſſus de ſoi.
Je ne croi pas qu'on vous irrite,
En vous tenant ce ſuperbe diſcours;
Chacun, autant qu'il peut, fait valoir ſon mérite,
Les Bergers ne ſçauroient vanter que leurs amours.



DAPHNE'.

IV. EGLOGUE.

ARCAS, PALE'MON, TIMANTE.

ARCAS & Palémon tous deux d'un âge égal,
L'un pour l'autre tous deux concurrents redoutables,
Se répondant tous deux par des Chansons semblables,
Formoient un combat pastoral.
Ce n'étoit point la méprisable gloire
Ou du Chant ou des Vers qui piquoit leurs esprits,
Ils disputoient un plus illustre prix,
Chacun prétendoit la victoire
Pour la Beauté dont il étoit épris.

Timante les jugeoit, Timante
Qui dans ses jeunes ans enflamma tant de cœurs,
Qu'une expérience sçavante
Rendoit en fait d'amour l'Oracle des Pasteurs,
Et dont la vieillesse galante
Souvent par ses avis se plaisoit à former
Quelque Beauté simple & naissante,
Qui n'eût sçu qu'être aimable, & non se faire aimer.

Le Berger qui des deux auroit le moins ſçû plaire,
Ne devoit point payer deux Chevreüils & leur Mere
A ſon Rival victorieux,
Dans des tems plus groſſiers peine aſſés ordinaire;
Il falloit, ô Loi plus ſevere!
Et que n'eût-il pas aimé mieux?
Que du Berger vainqueur il chantât la Bergere.

Auſſi de quel beau feu ne furent-ils pas pleins?
Quels efforts des deux parts! O toi, Muſe Ruſtique,
Qui laiſſant à tes Sœurs la Trompette héroïque
N'enfles que des Pipeaux aſſemblés par tes mains,
Toi, qui du ſuperbe Parnaſſe
Négligeant les Lauriers ſacrés,
Te couronnes le front avec autant de grace
Des ſimples fleurs qui naiſſent dans les Prés,
Redis-moi le combat ardent, quoique paiſible,
Que ſe livrerent les Bergers,
Tu n'as jamais connu de combat plus terrible,
Tes Heros n'ont jamais couru d'autres dangers.

ARCAS.

AU parti de Philis tu dois la préférence,
Amour, elle n'a point de mépris pour tes loix.

PALEMON.

Si Daphné n'aime pas, tu ſçais en recompenſe,
Amour, combien Daphné fait aimer dans ces bois.

ARCAS.

De Venus quelquefois avés-vous vu l'image?
Elle a les cheveux blonds, & ma Bergere auſſi.

PALEMON.

Avec ſes cheveux noirs Daphné plaît davantage,
Pardonne-moi, Venus, mon cœur en juge ainſi.

ARCAS.

Quand Philis a mêlé des fleurs dans ſa coëffure,
Quel charme pour les yeux, quel péril pour les cœurs!

PALEMON.

Quand Daphné ſe fait voir ſans aucune parure,
Elle ſçait mieux charmer, qu'une autre avec des fleurs.

ARCAS.

L'enjouëment de Philis la rend encor plus belle,
Et de Jeux & de Ris une Troupe la ſuit.

PALEMON.

Daphné dans ſa langueur a les Graces pour elle,
Et les Graces toujours ne font pas tant de bruit.

ARCAS.

D'une foule d'Amans Philis eſt entourée,
Et je voi que mon choix s'eſt trop fait approuver.

PALEMON.

Daphné fuit ſes Amans, elle vit retirée;

Heureux qui lui pourroit fournir de quoi rêver !

ARCAS.

Pour gagner tous les cœurs le Ciel fit ma Bergere,
Sa beauté, sa douceur, tout plaît au même instant.

PALEMON.

Lorsque l'on voit Daphné douce ensemble & severe,
On n'oseroit l'aimer, mais on l'aime pourtant.

ARCAS.

N'est-ce pas à Philis que tous les vœux s'adressent,
S'il vient en ce Hameau des Pasteurs étrangers ?

PALEMON.

Oüi, pendant leur séjour autour d'elle ils s'empressent,
Daphné n'est pas si propre aux Amans passagers.

ARCAS.

Dans le cristal des eaux souvent Philis se mire,
Et là contre mon cœur elle apprête des traits.
Ruisseaux, peignés-lui bien la beauté qui m'attire ;
Philis en croira mieux les sermens que je fais.

PALEMON.

Daphné ne cherche point le cristal des fontaines,
Le soin de sa beauté ne l'inquiete pas.
Soupirs que j'ai poussés, doux tourmens, tendres peines,
Vous seuls vous instruisés Daphné de ses appas.

ARCAS.

Souviens-toi de quel air Philis entre en la danſe,
D'un éclat tout nouveau ſes yeux ſont allumés.
Il brille ſur ſon front une aimable aſſurance,
Elle ſçait que les cœurs vont tous être charmés.

PALEMON.

Daphné danſe encor mieux, & n'en eſt pas ſi ſûre,
Soudain elle rougit, ſa rougeur lui ſied bien,
De louanges en vain elle entend un murmure,
Tous les cœurs ſont charmés, ſeule elle n'en ſçait rien.

ARCAS.

Aux ſoupirs d'Alcidon Philis étoit ſenſible ;
Mais quel eſt mon bonheur, de voir que chaque jour
Je détruis auprès d'elle un rival ſi terrible !
J'y perdrois, ſi Philis n'avoit point eu d'amour.

PALEMON.

Je n'ai point le plaiſir de rendre mépriſable
Un Rival, pour qui ſeul on avoit eu des yeux ;
Daphné n'aima jamais, elle en eſt plus aimable,
Je puis même eſperer qu'elle en aimera mieux.

ARCAS.

Alcidon l'autre jour au milieu d'une foule
Prit la main de Philis qu'il ſerroit tendrement ;
Soudain ſans qu'il me vît près d'elle je me coule,
Elle me donna l'autre, & ſourît finement.

PALEMON.

En ma faveur Daphné ne s'eſt point déclarée,

J'eſpere cependant avoir un jour ſa foi,
Non pas que j'en juraſſe encor par Cithérée,
Mon cœur me le promet, c'eſt mon cœur que j'en
croi.

ARCAS.

Ma Philis fait des Vers d'un tendre caractere,
Elle en fera pour moi, je l'ai trop mérité;
C'eſt toujours le Berger qui chante la Bergere,
Quel plaiſir que lui-même en ſoit auſſi chanté!

PALEMON.

De la voix de Daphné que le doux ſon me tou-
che!
Je ne puis plus ſouffrir les hôtes de ces bois,
On ſent aller au cœur ce qui ſort de ſa bouche:
O Dieux! & j'entendrois, *j'aime*, de cette voix!

ARCAS.

Tu dois bien t'offenſer, Philis, on te compare,
Philis, c'eſt à Daphné; quel étrange rapport!
Se peut-il juſque-là que Palemon s'égare?
Moi qui prens ton parti, ne t'ai-je point fait
tort?

PALEMON.

Daphné, quoiqu'en ces lieux nulle autre ne l'é-
gale,
Ne viendroit pas plûtôt à ſçavoir nos debats,
Qu'elle voudroit céder le prix à ſa Rivale;
Mais Timante, je croi, ne le permettroit pas.

ARCAS.

Punis de Palemon l'inſupportable audace,

A t'aimer ſans eſpoir fais qu'il ſoit condamné,
Philis, je te connois des regards pleins de grace,
Qui détruiroient ſoudain l'empire de Daphné.

PALEMON.

Daphné, n'entreprens pas une telle vengeance,
Laiſſe Arcas comme il eſt, & mes vœux ſont remplis.
Sa Philis lui fera ſentir ſon inconſtance,
Tes rigueurs vaudroient mieux que l'amour de Philis.

TIMANTE.

Bergers, c'en eſt aſſés, je voi que votre zele
Pouſſeroit trop loin la querelle;
Vous ne parleriés bientôt plus
Du mérite de l'une & de l'autre Bergere;
Vous perdriés le tems en diſcours ſuperflus;
Concluſion trop ordinaire.
Ecoutés-moi, Bergers, voici mon jugement.
Philis eſt la plus agréable.

PALEMON.

Ah, Timante!

TIMANTE.

Ecoutés, Bergers, tranquillement.
Mais je croi Daphné plus aimable.

ARCAS.

Et c'eſt ainſi...

TIMANTE.

Bergers, je me ſers de mes droits.

Et mon autorité doit être ici ſuivie.
Il vaudroit mieux aimer Philis pour quelques mois,
Et Daphné pour toute ſa vie.
Vous, Arcas, preparés quelque chant pour Daphné ;
Mais comme elle n'a pas auſſi tout l'avantage,
Je veux que de la main du Berger qu'elle engage,
A Philis ſa Rivale un bouquet ſoit donné.
L'air ſera tendre & doux, les Fleurs ſeront nouvelles ;
Les Fleurs valent leur prix, mais elles valent moins
Qu'un air qui veut du tems, de la peine & des ſoins ;
Ce partage convient aſſés juſte aux deux Belles.

ERASTE.

V. EGLOGUE.

A MONSIEUR.....

LE Berger 1 *qui jadis hérita le Hautbois* 1 Virg.
Du grand 2 *Paſteur de Siracuſe,* 2 Theoc.
Et dont même aujourd'hui la Muſe
De l'aimable Mantouë enorgueillit les Bois,

Vouloit que des Forêts la demeure ſauvage
D'un Conſul quelquefois fût un digne ſéjour.
J'entreprens un plus grand ouvrage,
Moi qui voudrois rendre dignes d'un Sage
Des Forêts où regne l'Amour.

ထ

Pourquoi non cependant ? ces Sages de la Grece,
Ces Thalés, ces Bias, grands & ſuperbes noms,
L'emportent-ils pour la ſageſſe
Sur nos Tirſis & nos Damons ?
J'en doute ; dans nos champs la vertu toute pure
Agit ſans deſſein d'éclater,
Tout l'art de la raiſon ne ſçauroit imiter
De nos Bergers l'innocente droiture ;
Ils ne ſe laiſſent point flater
Aux plaiſirs remplis d'impoſture,
Que ſans l'aveu de la Nature
L'Opinion oſe inventer.
Ce n'eſt point chés eux qu'on achete
Un bien imaginaire aux dépens d'un vrai bien ;
Mais pour la ſageſſe parfaite
Il leur manque des mots, un ſevere maintien,
Et par malheur ils ont une Houlette.

ထ

Encore un grand défaut, ils ſont toujours Amans ;
De je ne ſçai quels feux qui leur ſemblent charmans
Leur ame eſt ſans ceſſe remplie.

Mais quoi ? tous les Humains ſont fous par quelque endroit,
Et l'amour n'eſt-il pas la plus ſage folie,
Dont on puiſſe payer le tribut que l'on doit ?

Vous donc que la ſageſſe admet dans ſes Miſteres,
Qui ſimple ſpectateur des paſſions vulgaires
De leurs reſſorts en nous conſiderés le jeu,
Prenés des yeux qui ne ſoient pas auſteres,
Pour un Berger qui vous reſſemble peu.
Ne riés pas de voir ſa raiſon égarée
Par tant d'états divers paſſer en un ſeul jour;
Un Amant eſt choſe ſacrée,
Et qui par un vrai ſage eſt toujours reverée;
Le Sage tant qu'il vit eſt en priſe à l'Amour.

LEs Oiſeaux qui du jour annoncent la naiſſance
Laiſſoient encore les champs dans un profond ſilence,
Lorſqu'Eraſte s'éveille, & croit qu'à ſon réveil
Déja Thetis s'apprête à rendre le Soleil.
Il court de ſa cabane ouvrir une fenêtre,
Il regarde le Ciel, mais il ne voit paroître
Ni les vives couleurs que l'Aurore produit,
Ni ce douteux éclat qui ſe joint à la nuit.
La Mere des Amours à peine renaiſſante
Commençoit à jetter ſa lumiere perçante

Dont tous les autres feux n'ont point le doux brillant ;
Erafte entre en couroux contre le jour trop lent.
Iris lui vouloit bien parler dans un bocage,
Quand le foir renvoyeroit les Troupeaux au Village ;
Et pour cet entretien Erafte eft éveillé
Avant que fur les Monts le Soleil ait brillé.
Quelques momens après il appelle Titire ;
Depuis que le Berger pour fon Iris foupire,
Titire a pris le foin des Troupeaux du Berger,
Ils alloient tous périr fans ce Maître étranger.
Erafte ofe lui faire un injufte reproche ;
Vous dormés, lui dit-il, lorfque le jour approche,
Les Troupeaux devroient être aux plaines d'alentour,
Partés. En le hâtant, il croit hâter le jour.
Le jour eft loin encore, aux yeux d'Erafte même ;
Il ne découvre rien ; quelle lenteur extrême !
Quel fiécle jufqu'au foir ! il mefure des yeux
Le tour que le Soleil doit faire dans les Cieux ;
Il faut que fur ces Monts ce grand Aftre renaiffe,
S'éleve lentement, & lentement s'abaiffe,
Et fe perde à la fin derriere ces grands bois ;
Il mefure ce tour, & fremit mille fois.
Le jour fi fouhaité, le jour enfin arrive ;
Mais fon inquietude en eft encor plus vive,
Ses defirs, fes tranfports, fes divers mouvemens

Lui font de tout ce jour sentir tous les momens.
Souvent pour moderer cette ardeur empressée
Il voudroit éloigner Iris de sa pensée,
Tantôt de ses Troupeaux tâchant à s'occuper,
Tantôt dans ses Vergers s'amusant à couper
D'un arbre trop chargé l'inutile branchage,
Tantôt de joncs tissus commençant quelque ouvrage;
En vain; toujours Iris, toujours cet heureux soir
L'agitent malgré lui par un trop doux espoir.
Il vaut mieux qu'à l'amour tout son cœur s'abandonne,
Il prend ce doux Hautbois qui sans cesse resonne
De l'excès de sa flamme & des beautés d'Iris;
Il chante ou le teint vif, ou les yeux qui l'ont pris,
Il repasse des airs qu'il a faits pour la Belle;
Imprudence d'Amant! il se remplit trop d'elle,
Le jour en est plus long, il en souffre; mais quoi?
Peut-il en l'attendant se faire un autre emploi?
A peine le Soleil commençoit à descendre,
Au bocage déja le Berger va se rendre,
Il se flate qu'Iris conduite par l'Amour
Y pourra bien venir avant la fin du jour,
Et quelquefois il craint que trop indifférente
Iris, la même Iris ne trompe son attente.
Elle vient à la fin, il n'étoit point trop tard,
Son air marque à demi qu'elle vient par hazard,
Elle vient, mille Amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendés-vous apprenant la nouvelle

D'un desir curieux avoient été touchés ;
Les uns près des Amans sous un buisson cachés
Prêtent à leurs discours une oreille attentive ;
D'autres à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur des arbres touffus montés de toutes parts,
Pour sçavoir ce qu'on dit observent les regards.
Dans le bocage alors Erafte & la Bergere
Respirerent cet air qu'on respire à Cythere,
Et par les doux transports dont ils furent atteints,
Sentirent les Amours dont ces lieux étoient pleins.
Combien en se voyant, Dieux ! combien ils s'ai-
merent !
Ils s'aimoient encor plus quand ils se séparerent,
Mais Iris, appliquée à déguiser son feu,
Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu.

LIGDAMIS.

VI. EGLOGUE.

ADRASTE, HILAS.

ADRASTE.

Tu connois Ligdamis ?

HILAS.

Qui ne le connoît pas ?
C'est lui qui de Climene adore les appas.

ADRASTE.

ADRASTE.

Lui-même.

HILAS.

Quel Berger ! il est du caractere,
Dont un Amant m'eût plû si j'eusse été Bergere ;
Il ne connoît nul art en aimant, que d'aimer,
Son cœur ne fut jamais trop prompt à s'enflammer,
Il aime, mais forcé par les yeux d'une Belle,
Et son amour devient un éloge pour elle.
Le bonheur d'être aimé n'est pour lui qu'un bonheur,
Il en sent le plaisir, & renonce à l'honneur,
Il n'en prend point le droit d'augmenter son audace,
Les faveurs qu'on lui fait sont toujours une grace.

ADRASTE.

As-tu vû de ses Vers ?

HILAS.

Je les sçai presque tous.
O Ciel ! qu'il en chantoit de tendres & de doux,
Quand Climene à la Ville alloit faire un voyage !
Je n'en sçai point de lui que j'aime davantage.

ADRASTE.

Moi, je ne les sçai point, j'étois alors absent.
Que tu me trouverois un cœur reconnoissant,
Si tu prenois la peine, Hilas, de me les dire !

HILAS.

Je t'obéis, écoute un Amant qui soupire.



VOus allés donc quitter pour la premiere fois
De nos Hameaux la demeure tranquille !
Soyés quelques momens attentive à ma voix.
Climene, vous partés, vous allés à la Ville,
Climene, il vous ſera peut-être difficile
De retrouver du plaiſir dans nos Bois.



Là d'illuſtres Amans vous rendront leurs hommages,
Leur rang, ou leur adreſſe à vous faire la cour,
Tout vous éblouira dans ce nouveau ſéjour.
Que deviendrai-je, hélas ! au fond de nos bocages,
Moi qui n'ai pour tous avantages
Qu'une Muſette & mon amour ?



Ils vous mettront ſans doute au-deſſus de leurs Belles,
Ils vous prodigueront un encens dangereux,
Leurs éloges ſont doux, mais ſouvent infidelles ;
Cependant vous viendrés à mépriſer pour eux
Ces louanges ſi naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.



Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climene,
Mais ils vous le diront d'un air plus aſſuré,
Avec un art flateur des Bergers ignoré ;

Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec
peine,
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ai dit, & j'ai ſoupiré.

N'allés pas quitter, pour leur plaire,
Les manieres qu'on prend dans nos petits Hameaux ;
Rapportés-moi cette rougeur ſincere,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts
D'une jeune & ſimple Bergere ;
Rapportés-moi juſqu'à cet air ſevere
Que vous avés pour moi comme pour mes rivaux.
Vous verrés à la Ville un exemple contraire ;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire
Que par la pitié de mes maux.



J'ai vû la même Ville où vous allés paroître,
Pour la belle Climene elle a vû mes langueurs ;
Parmi tous les plaiſirs qui flatoient tant de cœurs,
J'y regretois notre ſéjour champêtre,
Et votre vûë, & même vos rigueurs.



Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y ſemble ennuyeux ;
Mais de quelque côté que vous tourniés les yeux,
Dites, & ne craignés jamais de vous méprendre,

Et dites, s'il se peut, d'une maniere tendre,
C'est ici que l'on aima mieux
S'occuper de moi que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.



ADRASTE.

O Pan, ou si c'est toi qu'il faut que l'on implore,
Phœbus, ou toi plûtôt que l'un & l'autre adore,
Amour, donne à mes Vers cet air doux, naturel,
Et je vais de mes dons enrichir ton Autel.

HILAS.

Il t'en peut couter moins, & Ligdamis lui-même
N'offre rien aux Autels de l'Amour, mais il aime;
Il aime, & fait ces Vers que tu trouves charmans.

ADRASTE.

Ce charme ne suit pas tous les Vers des Amans.
Ligdamis même en fit au retour de Climene,
Qui cedent à ceux-ci, quoiqu'ils cedent à peine.
Peut-être on chante mieux un départ qu'un retour,
Peut-être un air content ne sied pas à l'Amour.

HILAS.

Et ces Vers là, Berger, tu les sçais?

ADRASTE.

Oüi, sans doute.

HILAS.

Tu peux donc me payer ceux que j'ai dits.

ADRASTE.

Ecoute.

MA Bergere revient, c'eſt demain que ces lieux
S'embeliſſent par ſa préſence ;
J'irai, j'irai m'offrir le premier à ſes yeux.
Ah, Ciel ! ſi de quelque diſtance
Elle me reconnoît à mon impatience,
Que mon ſort ſera glorieux !

Oüi, je ſerai le ſeul dont la joye éclatante
Par d'aſſés vifs tranſports marquera ce beau jour ;
J'aurai ſeul une ardeur digne de ſon retour ;
Elle ne pourra plus paroître indifférente,
Je lui prépare trop d'amour.

Que dis-je ? cette ardeur eſt-elle donc nouvelle ?
N'ai-je encor rien ſenti d'auſſi vif en aimant ?
Quand j'étois une heure, un moment,
Un moment ſeul, éloigné de la Belle,
Pour me retrouver auprès d'elle
N'avois-je pas le même empreſſement ?

Vous n'aurés que mes ſoins, mes tranſports ordinaires,
Mais maintenant, Climene, ils devroient vous charmer ;
Vos yeux depuis long-tems n'ont vû d'Amans ſinceres,
Et pourroient-ils jamais s'en deſaccoutumer ?
Ceux qu'à la Ville ils viennent d'enflammer,
Par leurs foibles ardeurs, par leurs amours legeres,
Auroient bien dû vous apprendre à m'aimer.

La Ville eſt pleine de contrainte,
De faux ſermens & de vœux indiſcrets,
Que ne l'avés-vous vûë exprès
Pour ſçavoir de quel prix eſt cet amour ſans feinte
Qui ſe trouve dans nos Forêts,
De quel prix ſont nos Bois pour s'y parler ſans crainte,
Et ma voix pour chanter une amoureuſe plainte,
Et mon cœur pour ſentir vos traits ?



Revenés plus Bergere encore
Que vous n'êtiés en nous quittant ;
Songés qu'il eſt au monde un cœur qui vous adore.

Une Belle au milieu des ſoupirs qu'elle entend,
Au milieu d'une Cour dont ſa fierté s'honore,
N'en peut pas toujours dire autant.



HILAS.

ADraſte, j'avouerai que ma ſurpriſe eſt grande,
Que contre de tels chants Climene ſe défende.

ADRASTE.

Et pourquoi le crois-tu? les Vers par leurs attraits
Ont ſoumis les Lions, entrainé les Forêts;
Après cela, je croi, le moins qu'ils puiſſent faire
C'eſt d'adoucir le cœur d'une jeune Bergere.
L'Amour les a fait naître, & les Vers à leur tour
Ne manquerent jamais à bien ſervir l'Amour.

HILAS.

Mais Climene, dit-on, eſt fiere, inexorable.

ADRASTE.

Mais, Berger, Ligdamis eſt amoureux, aimable.

HILAS.

N'a-t'on jamais pouſſé des ſoupirs ſuperflus?

ADRASTE.

Et bien je te dirai quelque choſe de plus.
Nous étions l'autre jour ſous l'Orme de Silene
Une aſſés groſſe Troupe où ſe trouva Climene;
On loua Ligdamis, chacun en dit du bien,

Prens bien garde, Berger, ſeule elle n'en dit rien ;
Mais dès les premiers mots jettés à l'avanture,
Elle ſe détourna rajuſtant ſa coëffure,
Ou je ne voiois rien qui fût à rajuſter,
Et feignit cependant de ne pas écouter.

HILAS.

Je me rends.

ADRASTE.

Je remporte une grande victoire !
Une Belle eſt ſenſible, & tu veux bien le croire.

LA STATUE DE L'AMOUR.

VII. EGLOGUE.

DAns le fond d'un Bocage impenetrable au jour
Eſt un petit Temple ruſtique,
Où le Dieu des Bergers reçoit un culte antique ;
Ce Dieu n'eſt point Pan, c'eſt l'Amour.
D'un ſimple bois on y voit ſa figure ;
Elle n'a point ces traits hardis ou délicats
Qu'auroit ſous ſon ciſeau fait naître Phidias ;
On reconnoît pourtant le Roi de la Nature ;
L'Ouvrier champêtre étoit plein
De ce Dieu qu'exprimoit ſa main.
L'Autel ſuffit à peine aux Feſtons, aux Guirlandes

Qu'y

Qu'y portent d'innocens Mortels ;
Il est de plus riches Autels ,
Mais ils sont moins chargés d'offrandes.
Là parut un Berger , qui d'un secret souci
Portoit dans l'ame une profonde atteinte.
Profanes Cœurs , n'écoutés point sa plainte ;
Au Dieu d'Amour il s'exprimoit ainsi.



TOI, qu'avec nos Bergers Jupiter même adore ,
Amour , tu le veux donc , tu veux que j'aime encore ;
Tu n'avois fait sur moi qu'un essai de tes coups ,
Le dernier de tes traits est le plus fort de tous.
Je ne murmure point de ton ordre suprême ,
On doit avec excès aimer celle que j'aime ,
Et si de foibles vœux s'offroient à tant d'appas ,
Ou même si mon cœur ne les adoroit pas ,
S'il leur manquoit un cœur si tendre & si fidelle ,
On te reprocheroit d'être injuste envers elle.
Mais quand je me soumets au devoir de l'aimer ,
Pourquoi ne suis-je pas plus propre à l'enflammer ?
Je ne suis qu'un Berger , elle égale Diane ,
Mes vœux sont trop hardis , sa beauté les condamne ;
J'espere quelquefois en mes soins assidus ,
Mais je la vois paroître , & je n'espere plus ,

A force d'être aimable elle devient terrible,
Dieux ! pour oser l'aimer qu'il faut être sensible !
Cependant elle daigne écouter ces Chansons,
Où je ne fais, Amour, que te prêter des sons,
Où ce que tu répands de tendresse & de flamme
Satisfait quelquefois aux transports de mon ame.
Mais c'est là ce qui fait mon plus cruel tourment,
Ma Musette est pour elle un simple amusement;
Elle écoute un Berger de qui la voix l'attire,
Et ne s'apperçoit pas de l'Amant qui soupire,
Sans songer au sujet elle goûte mes chants,
Ils ne la touchent point, & lui semblent touchants,
Je n'ai que mon amour, mais enfin je présume
Qu'il doit être flateur pour celle qui l'allume;
Vif & soumis, plus fort que son propre intérêt,
Il lui fait bien sentir tout le prix dont elle est.
Aussi n'a-t'elle pas, grand Dieu, je t'en rends grace,
De toute sa fierté terrassé mon audace;
J'aimois, & j'ai parlé; mes hommages, mes soins
Paroissent plaire assés, mais moi je lui plais moins,
Ce n'est qu'à mon amour qu'il est permis de plaire,
Sûre de son repos, elle en est moins severe,
Sa tranquille bonté regarde sans danger
Un trouble qu'elle cause, & ne peut partager.
On fléchit les rigueurs, on desarme la haine,

Mais comment ſurmonter ſa douceur inhumaine,
Sa funeſte douceur, qui m'ôte enfin l'eſpoir
Qu'elle-même d'abord m'avoit fait concevoir ?
Quel ſera mon deſtin ? tu peux ſeul me l'apprendre ;
Ne me reſte-t'il plus, Amour, rien à prétendre ?
A mon plus grand bonheur ſuis-je donc arrivé ?
Eſt-ce là tout le prix que tu m'as reſervé ?



En achevant ces mots, il attachoit ſa vûë
Sur le Dieu qu'imploroit ſa voix,
Il vit, ou les Amans ſe trompent quelquefois,
Il vit ſourire la Statuë.
Ce prodige douteux flata pourtant ſon cœur;
Mais enfin qu'auroit voulu dire
Le plus inconteſtable & le plus vrai ſourire ?
C'étoit peut-être un ſourire mocqueur.



THAMIRE.

VIII. EGLOGUE.

AMARILLIS, FLORISE, SILVIE.

AMARILLIS.

LES Bergers tous les jours font entr'eux des Combats
Et de Chanſons & de Muſettes;
Lorſque vous vous trouvés ſeules comme vous êtes,
Pourquoi ne les imiter pas?
Quoi! les graces du Chant ſont-elles néceſſaires
A des Bergers plûtôt qu'à vous?

FLORISE.

Et quel ſujet chanterions-nous?

AMARILLIS.

Je n'en connois qu'un ſeul pour de jeunes Bergeres.

SILVIE.

Nos Amours?

AMARILLIS.

Et quoi donc?

FLORISE.

Prenons garde en ces lieux

Que quelques Bergers curieux
N'écoutent des recits peut-être trop ſinceres

SILVIE.

Ne craignés point ces dangers
Dans des lieux ſi ſolitaires.

FLORISE.

Je crains partout les Bergers.

AMARILLIS.

Chantés ſans tarder davantage ;
Voyons qui de vous deux ſçait le mieux engager
Ceux dont elle reçoit l'hommage ;
Mon expérience & mon âge
Me rendent propre à vous juger.
Que ſans feinte avec moi votre cœur ſe déclare ,
Entre Belles je ſçai que la franchiſe eſt rare ;
Mais elle doit ici regner dans vos diſcours.
Par un combat tel que le vôtre
Vous apprendrez l'une de l'autre
A bien conduire vos Amours.
Quand on y deſtine ſa vie ,
On ne s'y peut trop exercer ;
Allons, agréable Silvie,
Je le voi bien , vous voulés commencer.



SILVIE.

Licas brule pour moi de l'amour le plus tendre,

Que faire, Amarillis ? quel parti puis-je prendre ?
Je n'y ſçai que d'aimer Licas.

FLORISE.

Il n'eſt fidele Amant que mon Amant n'efface,
J'aime, mais j'en voudrois voir quelqu'autre en ma place,
Elle ne s'en ſauveroit pas.

SILVIE.

Aimer eſt un plaiſir, mais il ne peut ſuffire,
Il y faut joindre encor le plaiſir de le dire,
J'aime Licas, Licas le ſçait.

FLORISE.

Ce plaiſir eſt bien doux, mais je me le refuſe.
Je ſçai trop qu'il n'eſt point de Berger qui n'abuſe
D'un bonheur qu'on rend trop parfait.

SILVIE.

Je ſuis ſimple & naïve, & de feindre incapable,
Et je croi ma franchiſe encore plus aimable
Que l'éclat qu'on trouve à mes yeux.

FLORISE.

Je pourrois comme vous être ſimple & naïve,
Mais ce n'eſt pas ainſi qu'un Amant ſe captive,
Et mon Amant m'eſt précieux.

SILVIE.

Si l'on cache le feu dont on ſe ſent épriſe,
Ce n'eſt pas à l'Amant du moins qu'on le déguiſe;
Qui le cauſe, s'en apperçoit.

FLORISE.

Je consens qu'avec soin un Amant m'examine,
Mais il est plus piqué d'un amour qu'il devine,
Qu'il ne l'est de celui qu'il voit.

SILVIE.

Dans vos regards, mes yeux, l'amour ose se peindre,
Mes yeux, vous dites tout, mais je ne puis m'en plaindre,
On vous répond trop tendrement.

FLORISE.

Quand mon Berger paroît trop vif & trop sensible,
Détournés-vous de lui, mes yeux, s'il est possible,
Détournés-vous pour un moment.

SILVIE.

Je feignis quelque tems moins par art que par honte,
Mais je trouvai Licas si tendre un certain jour,
Un jour qu'on célébroit la Reine d'Amathonte,
Que je découvris mon amour.

FLORISE.

Je dissimulois moins hier qu'à l'ordinaire;
Si l'on ne fût venu troubler notre entretien,
Je ne sçai plus comment Thamire avoit sçu faire,
Mon secret ne tenoit à rien.

SILVIE.

Pour faire à mon Berger l'aveu de ma tendresse,
La Fête de Venus étoit un tems heureux,
Je m'en suis apperçûë, & grace à la Déesse,
Il n'en est que plus amoureux.

FLORISE.

Je sçai bien dans mon cœur que je suis obligée
Au jaloux Alcidor qui nous interrompit,
Du péril où j'étois je me vis degagée;
J'en eus cependant du dépit.

SILVIE.

Souvent nous disputons sur l'ardeur qui nous touche,
Et mon Berger & moi, l'Amour juge entre nous,
Et je dis en moi-même, à prendre un air farouche,
J'y perdrois des combats si doux.

FLORISE.

Lorsqu'avec des regards attentifs, pleins de flamme,
Thamire cherche en moi ce qu'ont produit ses soins,
Je triomphe, & je dis dans le fond de mon ame,
J'y perdrois à me cacher moins.

SILVIE.

J'imagine toujours quelques faveurs nouvelles,
Des présens que l'amour a soin d'assaisonner;
Licas aura bientôt jusqu'à mes Tourterelles,

Je ne ſçai plus que lui donner.

FLORISE.

J'évite de n'avoir qu'une même conduite,
Mes faveurs pour Thamire ont un air inégal,
Je le prens à danſer deux ou trois fois de ſuite,
Mais après je prens ſon Rival.

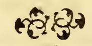
SILVIE.

Voyés juſqu'à quel point va ma douceur extrême,
Un jour Licas & moi nous careſſions mon Chien,
Nous le baiſions enſemble, il me baiſa moi-même,
Je feignis de n'en ſentir rien.

FLORISE.

Avec art quelquefois j'adoucis mon empire :
Il tomba l'autre jour un Oeillet de mon ſein,
Il y fut replacé de la main de Thamire,
Quoiqu'il conduisît mal ſa main.

SILVIE alloit encor reprendre après Floriſe,
Quand l'une & l'autre fut ſurpriſe
D'entendre un Buiſſon qui trembla.
Que des Amans l'inſtinct fidelle
Les conduit ſûrement ſur les pas d'une Belle !
Licas & Thamire étoient là.



L'agréable combat que celui des Bergeres,

Pour les témoins cachés qui vinrent l'écouter,
Pour Thamire ſurtout, que par de longs miſteres
On avoit voulu tourmenter !
Floriſe fut confuſe, & d'une prompte courſe
Hors de ces lieux précipita ſes pas,
Derniere, mais foible reſſource
Dans de ſemblables embarras.



Thamire la ſuivit, que pouvoit-elle faire ?
Refuſer de le voir, marquer de la colere
Qu'il ſurprît un ſecret ſi long-tems renfermé ;
Encor quelle colere, & quelle foible cauſe
D'accuſer un Amant aimé !
Elle le fit, & ce fut peu de choſe.
Bientôt ſon cœur ſe fut rendu.
Thamire qu'animoit ſa fortune préſente,
Payoit par les tranſports d'une flamme contente
Tout ce qu'il avoit entendu.

Mais Amarillis que fit-elle ?
Perſonne ne prit garde à ce qu'elle devint,
Sans doute Amarillis ſe tint
Peu néceſſaire à vuider la querelle.



ISMENE.

IX. EGLOGUE.

A MADEMOISELLE....

VOUS qui par vos treize ans à peine encor fournis,
Par un éclat naissant de charmes infinis,
Par la simplicité compagne de votre âge,
D'un rustique Hautbois vous attirés l'hommage ;
Vous dont les yeux déja causeroient dans nos champs
Mille innocens combats & de Vers & de Chants,
Pour des Muses sans art convenable Heroïne,
Ecoutés ce qu'ici la mienne vous destine.
Voyés comment un cœur va plus loin qu'il ne croit,
Comment il est mené par un Amant adroit,
Quels pieges tend l'Amour à ce qui vous ressemble ;
Ce n'est pas mon dessein que votre cœur en tremble,
Ni qu'à vos jeunes ans ces pieges présentés
Avec un triste soin soient toujours évités.
Ce n'est pas mon dessein non plus de vous les peindre
Si charmans, que jamais vous ne les puissiés craindre,

Ils ont quelque péril, je ne deguiſe rien.
Et que prétens-je donc ? je ne le ſçai pas bien ;
Dans des Vers ſans objet, ſous des Hiſtoires feintes,
Vous parler de deſirs, de tendreſſe, de plaintes.
Ces mots plairoient toujours, n'euſſent-ils que le ſon.
Du reſte, point d'avis, moins encor de leçon :
Aimer ou n'aimer pas, eſt une grande affaire,
Que ſur ces deux partis votre cœur délibere,
On les peut l'un & l'autre & louer & blâmer,
Quand tout eſt dit pourtant, on prend celui d'aimer.



SUr la fin d'un beau jour, aux bords d'une Fontaine,
Corilas ſans témoins entretenoit Iſmene,
Elle aimoit en ſecret, & ſouvent Corilas
Se plaignoit de rigueurs qu'on ne lui marquoit pas.
Soyés content de moi, lui diſoit la Bergere,
Tout ce qui vient de vous eſt en droit de me plaire.
J'entens avec tranſport les airs que vous chantés,
J'aime à garder les fleurs que vous me préſentés,
Si vous avés écrit mon nom ſur quelque Heſtre,
Aux traits de votre main j'aime à vous reconnoître,
Pourriés-vous bien encor ne vous pas croire heureux ?

Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dange-
reux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus ten-
dre
Que ne feroit l'Amour que vous pourriés préten-
dre ;
Nous paſſerons les jours dans nos doux entretiens,
Vos Troupeaux me feront auſſi chers que les
miens,
Si de vos fruits pour moi vous cueillés les premi-
ces,
Vous aurés de ces fleurs dont je fais mes délices,
Notre amitié peut-être aura l'air amoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dange-
reux.

Dieux ! diſoit le Berger, quelle eſt ma recom-
penſe !
Vous ne me marquerés aucune préference,
Avec cette amitié dont vous flatés mes maux
Vous vous plairés encore aux chants de mes Ri-
vaux.
Je ne connois que trop votre humeur complaiſan-
te,
Vous aurés avec eux la douceur qui m'enchante,
Et ces vifs agrémens, & ces ſouris flateurs,
Que devroient ignorer tous les autres Paſteurs.

Ah ! plûtôt mille fois... Non, non, répondoit-elle,
Iſmene à vos yeux ſeuls voudra paroître belle.
Ces legers agrémens que vous m'avés trouvés,
Ces obligeans ſouris vous ſeront reſervés ;
Je n'écouterai point ſans contrainte & ſans peine
Les chants de vos Rivaux, fuſſent-ils pleins d'Iſmene,
Vous ſerés ſatisfait de mes rigueurs pour eux.
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dangereux.

❧

Et bien, reprenoit-il, ce ſera mon partage
D'avoir ſur mes Rivaux quelque foible avantage,
Vous ſçavés que leurs cœurs vous ſont moins aſſurés,
Moins acquis que le mien, & vous me préferés,
Toute autre l'auroit fait ; mais enfin dans l'abſence
Vous n'aurés de me voir aucune impatience,
Tout vous pourra fournir un aſſés doux emploi,
Et vous trouverés bien la fin des jours ſans moi.
Vous me connoiſſez mal, ou vous feignés peut-être,
Dit-elle tendrement, de ne me pas connoître ;
Croyés-moi, Corilas, je n'ai pas le bonheur
De regreter ſi peu ce qui flatoit mon cœur ;
Vous partîtes d'ici quand la moiſſon fut faite ;
Et qui ne s'apperçut que j'étois inquiete ?

La jalouſe Doris pour me le reprocher
Parmi trente Paſteurs vint exprès me chercher.
Que j'en ſentis contre elle une vive colere !
On vous l'a raconté, n'en faites point miſtere ;
Je ſçai combien l'abſence eſt un tems rigoureux,
Mais n'ayons point d'amour, il eſt trop dange-
reux.

Qu'auroit dit davantage une Bergere Amante ?
Le mot d'amour manquoit, Iſmene étoit con-
tente,
A peine le Berger en eſperoit-il tant,
Mais ſans le mot d'amour il n'étoit point con-
tent,
Enfin pour obtenir ce mot qu'on lui refuſe,
Il ſonge à ſe ſervir d'une innocente ruſe ;
Il faut vous obéïr, Iſmene, & dès ce jour,
Dit-il en ſoupirant, ne parler plus d'amour.
Puiſqu'à votre repos l'amitié ne peut nuire,
A la ſimple amitié mon cœur va ſe reduire,
Mais la jeune Doris, vous n'en ſçauriés douter,
Si j'étois ſon Amant, voudroit bien m'écouter.
Ses yeux m'ont dit cent fois, Corilas, quitte Iſ-
mene,
Viens ici, Corilas, qu'un doux eſpoir t'amene.
Mais les yeux les plus beaux m'appelloient vaine-
ment,
J'aimois Iſmene alors comme un fidele Amant.

Maintenant cet Amour que votre cœur rejette,
Ces ſoins trop empreſſés, cette ardeur inquiete,
Je les porte à Doris, & je garde pour vous
Tout ce que l'amitié peut avoir de plus doux.
Vous ne me dites rien ? Iſmene à ce langage
Demeuroit interdite & changeoit de viſage.
Pour cacher ſa rougeur, elle voulut en vain
Se ſervir avec art d'un voile ou de ſa main,
Elle n'empêcha point ſon trouble de paroître,
Et quels charmes alors le Berger vit-il naître ?
Corilas, lui dit-elle en détournant les yeux,
Nous devions fuir l'Amour, & ç'eût été le mieux;
Mais puiſque l'amitié vous paroît trop paiſible,
Qu'à moins que d'être Amant vous êtes inſenſible,
Que la fidelité n'eſt chés vous qu'à ce prix,
Je m'expoſe à l'Amour, & n'aimés point Doris.



TIRSIS

TIRSIS ET IRIS.

X. EGLOGUE.

DANS le fonds d'un Vallon est un lieu solitaire,
Proche cependant d'un Hameau,
Rarement un Berger y mena son troupeau,
Mais un Berger souvent y suivit sa Bergere.
D'arbres épais il est environné,
Il s'y conserve une ombre, il y regne un silence
Qui s'attirent la confidence
D'un cœur tendre & passionné.



Un clair ruisseau tombant d'une colline
Y roule entre les fleurs qu'il y vient abreuver;
Et quoiqu'il soit encor près de son origine,
Déja ses petits flots sçavent faire rêver.
La beauté de ces lieux toute inculte & champêtre
Ne permet point que l'art ose y paroître,
L'Art même leur nuiroit s'il les vouloit parer;
Telle en est l'aimable imposture,
Que quand on vient s'y retirer,
On se croit seul dans toute la nature.

Là, sortant du Hameau prochain,
Par différens chemins deux Amans se rendirent,
Sans en être d'accord l'un & l'autre ils comprirent
Qu'ils ne s'y rendroient pas en vain.
Quand ils se virent seuls, une joye amoureuse
Mieux que dans leurs discours éclata dans leurs yeux,
Seulement la Bergere en fut un peu honteuse,
Mais sans songer à sortir de ces lieux.
Ils s'assirent tous deux sur une douce pente
Que revêtoit l'herbe tendre & naissante,
Iris un peu plus haut, Tirsis un peu plus bas,
L'Amour aux pieds d'Iris marquoit toujours sa place,
Et voici leurs discours, dont le charme & la grace
Aux cœurs indifférens ne se montrera pas.



TIRSIS, IRIS.

TIRSIS.

ON aime en ces Hameaux, on songe assés à plaire,
Cependant cherchés-y quelque Berger sincere,
Et je veux bien, Iris, vous rendre votre foi,

Si vous en trouvés un ſincere comme moi.

IRIS.

Il eſt quelques Beautés qu'on trompe, ou que l'on quitte.
Mais il en eſt plus d'une auſſi qui le merite.
Et quoi ! voulés-vous donc qu'avec fidelité
On aime Cleonice, & ſon air affecté ?
Voulés-vous que l'on ſoit fidele pour Madonte,
Qui toujours ſur ſes ans nous impoſe ſans honte ;
Mais Climene, mais Liſe ont de vrais agrémens,
Et je répondrois bien, Berger, de leurs Amans.

TIRSIS.

Ne vous y trompés pas ; pour être jeune, & belle,
On n'en a pas toujours un Amant plus fidelle.
Vous parlés de Climene ! il n'eſt pas d'air plus doux,
Et même elle a, dit-on, quelque choſe de vous ;
Mais ſi je vous diſois que Climene eſt trahie ?
Menalque qui devroit l'aimer plus que ſa vie,
Qui ſouvent la voit ſeul près d'un certain Buiſſon,
Menalque pour une autre a fait une Chanſon.
Et Liſe, à votre avis, eſt-elle plus heureuſe,
Elle que ſes beaux yeux rendent ſi dedaigneuſe ?
Elle oſa l'autre jour devant d'autres Paſteurs
Choiſir ſon Licidas pour lui donner des fleurs,
A l'amour du Berger elle les crut bien dûës ;

Helas ! le lendemain il les avoit perduës.

IRIS.

Tirſis, je vous entens, vous n'aimés pas ainſi,
Mais ne me puis-je pas faire valoir auſſi ?
Croyés-vous que pour être & fidelle & ſincere,
On en trouve toujours autant dans ſa Bergere ?
Damon y gagneroit, nous ſommes tous témoins
Combien à Timarete il a plû par ſes ſoins ;
L'autre jour cependant elle vint par derriere
Au fier & beau Thamire ôter ſa pannetiere,
Damon étoit préſent, elle ne lui dit rien ;
Pour moi, de leurs amours je n'augurai pas bien,
Ces tours-là ne ſe font qu'au Berger que l'on aime,
Vous vous plaindriés bien ſi j'en uſois de même.
On croit que Liſidor a lieu d'être content,
J'ai vû pourtant Alphiſe, elle qui l'aime tant,
A qui Daphnis mettoit ſes longs cheveux en treſſe ;
La Belle avoit un air de langueur, de pareſſe ;
Au contraire, Daphnis d'un air vif, animé,
S'acquittoit d'un emploi dont il étoit charmé,
Alphiſe en ce moment rougit d'être ſurpriſe,
Et je rougis auſſi d'avoir ſurpris Alphiſe.

TIRSIS.

Iris, qu'avés-vous dit ? on ſe fût figuré
Que le fidelle amour, des Villes ignoré,

S'étoit fait dans nos Bois des retraites tranquilles,
Mais on l'ignore ici comme on fait dans les Villes ?
Ah ! qui pourroit souffrir Menalque & Licidas ?
Charmé de leurs Chansons, je suivois tous leurs pas,
Maintenant que je sçai qu'ils sont tous deux coupables,
Je les fuis, leurs Chansons ne sont plus agreables.

IRIS.

Alphise & Timarete ont l'entretien charmant,
Je les cherchois toujours avec empressement;
Mais depuis que je sçai qu'Alphise & Timarete
N'ont point pour leurs Amans la foi la plus parfaite,
J'évite de les voir, & les jours les plus longs,
J'aime mieux les passer seule avec mes Moutons.

TIRSIS.

Puisque dans ce Hameau les Amours dégenerent,
Car tous nos vieux Bergers, on sçait comme ils aimerent,
Abandonnons ces lieux, Iris, retirons-nous,
On y verra du Ciel éclater le couroux.

IRIS.

Non, vivons en des lieux où je serai charmée
Parmi tant de Beautés d'être la plus aimée,

Où par mes tendres ſoins Tirſis ſera nommé
Parmi tant de Paſteurs l'Amant le plus aimé.
Qu'il ne ſoit point ici de feux tels que les nôtres,
Jouiſſons du plaiſir d'aimer plus que les autres,
Et voyons en pitié tant de foibles amours,
Qui ſouffrent le partage & changent tous les jours.

TIRSIS.

Si je change jamais, ſi mon cœur ſe partage,
Puiſſai-je en aucuns jeux n'obtenir l'avantage,
Puiſſe déplaire à tous mon plus doux Chalumeau,
Et ma voix faire fuir les Belles du Hameau.

IRIS.

Ruiſſeaux qui murmurés, Bois chargés de verdure,
Ecoutés mon Berger, écoutés ce qu'il jure.
S'il trouve en ſon Iris un amour moins conſtant,
Je veux que tous mes traits changent au même inſtant,
Et que ſans reſſentir une ſecrete peine
Je ne puiſſe jamais rencontrer de Fontaine.

TIRSIS.

O vous, Dieu des Paſteurs, Déeſſe des Amans,
Ecoutés ma Bergere, écoutés ſes ſermens.

IRIS.

Bergers, qu'en ces Hameaux on trouve redoutables,

Vous tâcheriés en vain de me paroître aimables,
Ne ſongés pas qu'Iris voye encore le jour ;
Pour Iris dans le monde il n'eſt qu'un ſeul amour.

TIRSIS.

Bergeres, qui cauſés tant de ſoupirs, de larmes,
Ne contés plus ſur moi pour admirer vos charmes,
Ne contés plus ſur moi pour reſſentir vos traits,
Mes yeux à vos appas ſont fermés pour jamais.

ALors de mille voix enſemble confonduës,
Et dans ce lieu tout à coup repanduës,
Des deux Amans l'entretien fut ſuivi ;
Les Nimphes, les Silvains dans leurs Grottes obſcures,
Témoins de ces ardeurs ſi fidelles, ſi pures,
Leur applaudiſſoient à l'envi.



ENDIMION, PASTORALE.

ACTEURS.

DIANE.

PAN.

ENDIMION, *Berger.*

ISMENE, *Bergere.*

LICORIS, *Confidente de Diane.*

EURILAS, *Confident d'Endimion.*

CHOEUR *de Satires & de Faunes.*

CHOEUR *des Nimphes de Diane.*

CHOEUR *des Bergers.*

CHOEUR *des Heures.*

CHOEUR *de ceux qui ont été métamorphosés en Etoiles.*



ENDIMION,



ENDIMION, *PASTORALE.*

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente un Bois.

SCENE PREMIERE.

PAN, un SATIRE, LICORIS.

LICORIS à PAN.

CESSE'S, cessés d'être Amant d'une ingrate.

LE SATIRE.

Choisissés mieux l'objet de vos desirs.

LICORIS.

Dans votre amour il n'est rien qui vous flate.

LE SATIRE.

Ne perdés point de précieux ſoupirs.

LICORIS.

Diane eſt belle & charmante,
Mais elle eſt indifférente,
Sa froideur ne doit-elle pas
Vous la faire voir ſans appas ?

LE SATIRE.

Elle a contre l'Amour armé tout ſon courage,
Un ſoupir amoureux, un ſeul regard l'outrage,
Avec ſi peu d'eſpoir pourquoi vous embarquer ?
Laiſſés-lui ſa fierté, c'eſt un triſte avantage,
On ne peut mieux punir une vertu ſauvage,
Qu'en ne daignant pas l'attaquer.

LE SATIRE & LICORIS.

Ceſſés, ceſſés d'être Amant d'une ingrate,
Choiſiſſés mieux l'objet de vos deſirs,
Dans votre amour il n'eſt rien qui vous flate,
Ne perdés point de précieux ſoupirs.

PAN.

La froideur & l'indifférence
Ne ſont qu'une fauſſe apparence
Qui ne doit pas décourager.
Près d'un Amant fidelle,
Eſt-il une cruelle
Qui ne ſoit en danger ?

LICORIS.

Quittés une vaine eſperance.

LE SATIRE.

Du moins vous courés le hazard
De ſoupirer ſans recompenſe.

LICORIS.

Quittés une vaine eſperance.

LE SATIRE.

Duſſiés-vous être heureux, vous le ſeriés trop tard.

PAN.

Je ne ſens point mon cœur effrayé des obſtacles,
Pour les ſurmonter tous il eſt d'heureux momens ;
Mais quand l'Amour fait des miracles,
Ce n'eſt pas en faveur des timides Amans.

Pan ſort avec le Satire, & Licoris demeure ſeule pendant quelques momens.

SCENE II.

DIANE, LICORIS.

LICORIS *à Diane qu'elle voit arriver.*

QUel bonheur vous conduit dans ce lieu ſolitaire,
Sans y trouver un Amant odieux ?
Pan vient de ſortir de ces lieux.

Malgré votre humeur ſevere,
Le moins aimable des Dieux
A fait deſſein de vous plaire;
Rien ne marque mieux
Que la raiſon ne tient guere
Contre l'éclat de vos yeux.

DIANE.

Laiſſons à cet Amant une audace ſi vaine,
Elle aura le ſuccès qu'elle peut mériter.
Mais que me veut Iſmene?
Il la faut écouter.

SCENE III.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

ISMENE.

DEeſſe, à vos genoux qu'avec reſpect j'embraſſe,
Je viens tâcher d'obtenir une grace.
Mon cœur s'eſt degagé d'un malheureux amour,
Souffrés que deſormais je vous ſuive à la chaſſe,
Recevés-moi dans votre Cour.
L'Amour n'oſe ſur vous étendre ſa puiſſance,
Je connois ſes rigueurs, je crains encor ſes coups,

Je ne puis être en aſſurance,
Si je ne ſuis auprès de vous.

DIANE.

Quels malheurs, quels deſtins contraires
De l'Amour pour jamais vous font rompre les nœuds?
Endimion toujours neglige-t'il vos vœux?

ISMENE.

Il redouble pour moi ſes mépris ordinaires,
Il renonce au projet qu'avoient formé nos Peres
De nous unir tous deux.

Trop funeſte projet où je crus tant de charmes,
Combien m'as-tu coûté de larmes?
Helas! tu n'as fait qu'exciter
Un feu qu'il faut éteindre;
Tu me donnois, pour l'augmenter,
De vains ſujets de me flater,
Et le triſte droit de me plaindre.

DIANE.

Quand l'Amour eſt en couroux,
Son couroux n'eſt pas durable.
Endimion eſt aimable;
S'il revient jamais vers vous,
Serés-vous inébranlable?

Vous ne répondés point, je voi votre embarras.

ISMENE.

Daignés me presser moins, il n'y reviendra pas.

DIANE & LICORIS.

Vous aimés, vous aimés encore,
Vos liens ne sont pas rompus.

ISMENE.

Non, non, mes liens sont rompus.

DIANE & LICORIS.

Vous aimés, vous aimés encore.

ISMENE.

Si j'aime encor, j'implore
Votre secours pour n'aimer plus.

DIANE.

Vous dont je suis la Souveraine,
Nimphes qui sur mes pas vous plaisés à chasser,
Recevés parmi vous Ismene,
A l'amour comme vous elle veut renoncer.



SCENE IV.

DIANE, NIMPHES DE DIANE, ISMENE.

CHOEUR DES NIMPHES.

Nous goûtons une paix profonde;
Venés, venés parmi nous.
Que l'Amour au reste du monde
Fasse ressentir ses coups,
Ils n'iront point jusqu'à vous.
Venés, venés parmi nous,
Nous goûtons une paix profonde,
Venés, venés parmi nous.

Danses des Nimphes.

UNE NIMPHE.

Les biens qui contentent nos cœurs,
Viennent s'offrir à nous sans nous coûter de larmes,
L'amour le plus heureux a toujours ses allarmes,
Aux innocens plaisirs il ôte leurs douceurs;
Les chansons des Oiseaux, les ombrages, les fleurs,
Les doux Zephirs ont pour nous tous leurs charmes,

SCENE V.

DIANE, NIMPHES, ISMENE, BERGERS AMANS D'ISMENE.

DEUX BERGERS.

Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne ?
Pourquoi voulés-vous nous quitter ?
N'étoit-ce pas le nom d'Iſmene
Que ſans ceſſe aux Echos nous faiſions repeter ?
N'étions-nous pas toujours occupés à chanter
Et vos appas & notre peine ?
Bergere, quel chagrin loin de nous vous entraîne ?
Pourquoi voulés-vous nous quitter !

Danſes des Bergers qui tâchent à fléchir Iſmene.

CHOEUR DES BERGERS.
Voyés notre douleur ſincere
Rendés-vous à nos ſoupirs.
CHOEUR DES NIMPHES.
Dans les Amans rien n'eſt ſincere ;
N'écoutés point leurs ſoupirs.

CHOEUR DES BERGERS.

Fuyés les maux qu'Amour peut faire,
Suivés du moins ſes plaiſirs.

CHOEUR DES NIMPHES.

Fuyés les maux qu'Amour peut faire,
Fuyés même ſes plaiſirs.

ISMENE.

Je ſçai ce que je dois, Bergers, à votre zele;
Mais mon deſſein eſt pris, allés, oubliés-moi.

CHOEUR DES BERGERS.

Ah! quelle injuſte loi!
Pour vous-même & pour nous que vous êtes cruelle!

Ils ſortent.

DIANE à ISMENE.

Puiſque rien deſormais n'ébranle votre choix,
Recevés de ma main & l'Arc & le Carquois.

CHOEUR DES NIMPHES.

Jouiſſés de l'heureux partage
Qui vous eſt préſenté.
L'Amour de toutes parts fait un affreux ravage;
Goûtés-en davantage
Le prix de la tranquillité.
Quand tout gemit dans l'eſclavage,
Qu'il eſt doux d'être en liberté!

Elles ſortent avec Iſmene.

SCENE VI.

DIANE, LICORIS.

DIANE.

Que tu prens un ſoin inutile,
Iſmene ! quelle erreur conduit ici tes pas !
Tu veux auprès de moi rendre ton cœur tranquil-
le,
Et le mien ne l'eſt pas.
Tu fuis Endimion. Helas !
Que tu choiſis mal ton azile !

LICORIS.

Sans ſçavoir de quel trait votre cœur eſt atteint,
Elle ſe plaint à vous d'une flamme fatale ;
Avec plaiſir on voit une Rivale
Qui ſouffre, & qui ſe plaint.

DIANE.

En écoutant ſes maux ma honte étoit extrême,
D'impoſer à ſes yeux par un calme apparent.
J'ai bravé de l'Amour la puiſſance ſuprême,
Et l'on me croit toujours la même ;
Mais je ne jouis plus des honneurs qu'on me rend,
Et l'on me reproche que j'aime,
Quand on vient me vanter mon cœur indifférent.

LICORIS.

Banniſſés l'Amour de votre ame ;
Son empire pour vous auroit trop de rigueur,
Toujours votre fierté combattroit votre flamme ;
L'Amour ne répand point ſes douceurs dans un cœur,
S'il n'en eſt paiſible vainqueur.

Dégagés-vous, ſongés que vous êtes Déeſſe ;
Et daignés voir quel choix vous avés fait.

DIANE.

Je rougis de ma tendreſſe,
Et non pas de ſon objet.

L'aimable Berger que j'adore,
N'a pas beſoin d'un rang qui s'attire les yeux ;
Il a mille vertus que lui-même il ignore,
Et qui feroient l'orgueil des Dieux.
L'Amour lui paroît mépriſable,
Et même en n'aimant rien il en eſt plus aimable.
Que ſa fierté dure toujours,
Que toujours à l'Amour elle ſoit plus rebelle.
Helas ! pour ſoutenir la mienne qui chancelle ;
Il me faut ce triſte ſecours.

LICORIS.

Mais s'il ne ſort jamais de ſon indifférence....

DIANE.

Je ſçai trop à quels maux je dois me préparer.

Un éternel ſilence
Cachera cet amour dont ma gloire s'offenſe,
En ſecret ſeulement j'oſerai ſoupirer.
Je languirai ſans eſperance,
Et craindrai même d'eſperer.

DIANE & LICORIS.

Ah! faut-il que les cœurs ſenſibles à la gloire
Soient capables de s'attendrir?
On ne peut de l'Amour empêcher la victoire,
Il faut lui ceder, & ſouffrir.



ACTE II.

Temple ruſtique que les Bergers ont élevé pour Diane, & qui n'eſt pas encore conſacré.

SCENE I.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

Quel jour, quel heureux jour je vais voir celebrer !
Nos Bergers pour Diane ont ſecondé mon zele,
Ce temple par mes ſoins eſt élevé pour elle,
Et nous allons le conſacrer.

Jamais par des ſoupirs mon amour ne s'exprime,
Du moins par des Autels je le marque ſans crime ;
Ce détour, ce déguiſement,

Convient à mon reſpect extrême ,
Et mon cœur pour cacher qu'il aime ,
Feint qu'il adore ſeulement.

EURILAS.

Cachés moins un amour fidelle ;
Vous n'êtes qu'un Berger ,
Diane eſt immortelle ,
Mais des appas d'une Belle
Tous les yeux peuvent juger ,
Et tous les cœurs ont droit de s'engager.

ENDIMION.

Si j'étois immortel , & Diane Bergere ,
Je craindrois encor ſa colere.
Mes feux n'oſent paroître au jour ,
Je gemis ſous les loix que le reſpect m'impoſe ,
Mais ſa Divinité n'en eſt pas tant la cauſe
Que ſes appas & mon amour.

EURILAS.

Que peut prétendre un Amant dont la peine
Ne doit jamais ſe découvrir ?
Que n'avés-vous pris ſoin de vous guerir
Par l'Himen de l'aimable Iſmene ?

Près d'un objet dont on eſt adoré ,
On oublie à la fin une Beauté cruelle ;
D'une funeſte flamme un cœur n'eſt délivré
Que par une flamme nouvelle ;

Et contre les Amours
Les Amours ſeuls ſont un ſecours.

ENDIMION.

Je meurs d'un feu trop beau pour le vouloir éteindre,
Je ne puis eſperer, & je n'oſe me plaindre;
Cependant un plaiſir qui ne peut s'exprimer,
Adoucit en ſecret des peines ſi cruelles;
Au milieu de mes maux je m'applaudis d'aimer
La plus fiere des Immortelles.

EURILAS.

La fierté plaît lorſque l'on eſt flaté
Du doux eſpoir de la victoire;
Mais vous ne pouvés croire
Que Diane jamais perde ſa liberté,
Quel charme a pour vous ſa fierté!

ENDIMION.

Elle redouble ſa gloire,
Et le prix de ſa beauté.

Je voi de nos Bergers la Troupe qui s'avance,
Eurilas, il eſt tems que la Fête commence.

SCENE II.

ENDIMION, TROUPE DE BERGERS.

ENDIMION.

ECoutés ces Bergers qui parlent par ma voix.
Déesse, daignés quelquefois
Visiter ce Temple rustique,
On vous éleve ailleurs des Temples éclatans ;
Mais dans un lieu plus magnifique
On n'offre pas des vœux plus purs ni plus constans.

Danses des Bergers.

I. BERGER.

Brillant Astre des nuits, vous réparés l'absence
Du Dieu qui nous donne le jour ;
Votre Char, lorsqu'il fait son tour,
Impose à l'Univers un auguste silence,
Et tous les feux du Ciel composent votre Cour.

II. BERGERS.

En descendant des Cieux vous venés sur la Terre
Regner dans les vastes Forêts,
Votre noble loisir sçait imiter la guerre,

Les

Les Monstres dans vos Jeux succombent sous vos
traits.

III. BERGERS.

Jusque dans les Enfers votre pouvoir éclate,
Les Manes en tremblant écoutent votre voix,
Au redoutable nom d'Hecate
Le severe Pluton rompt lui-même ses Loix.

CHOEUR.

Que le Ciel, que la Terre, & le sombre rivage;
Que tout rende à Diane un éternel hommage.
Que de vœux différens elle doit recevoir!
Chantons sa puissance suprême,
Le Maître des Dieux même
N'étend pas si loin son pouvoir.

ENDIMION.

Vos éloges, Bergers, touchent peu la Déesse.
Songeons plûtôt à vanter
Son cœur exempt de foiblesse,
Et nos chants pourront la flater.
Faites-vous un effort pour elle,
Malgré l'Amour dont vous suivés la Loi;
Celebrés la gloire immortelle
D'un cœur toujours maître de soi.

CHOEUR.

Vous avés sur l'Amour remporté la victoire,
Que ce triomphe est beau! qu'il est digne de vous!
Vous avés sur l'Amour remporté la victoire;
Les plus grands Dieux ont ressenti ses coups,

La gloire de l'Amour ne ſert qu'à votre gloire.
Que ce triomphe eſt beau ! qu'il eſt digne de vous !

SCENE III.

Diane deſcend du Ciel.

DIANE, LICORIS, ENDIMION, BERGERS.

DIANE.

Bergers, juſqu'en ce lieu votre hommage m'attire,
De ſinceres reſpects ſçavent charmer les Dieux ;
Mais je veux arrêter des chants audacieux
Que trop de zele vous inſpire.

Il ſuffit de fuir les Amours,
Et d'éviter leur eſclavage ;
Mais par de ſuperbes diſcours
Il ne faut point leur faire outrage.
Il ſuffit de fuir les Amours,
Il ne faut point leur faire outrage.

Retirés-vous, c'en eſt aſſés,
Vos encens & vos vœux ſeront recompenſés.

Tous les Bergers ſortent.

SCENE IV.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ciel ! quel étonnement de mon ame s'empare !
Quoi ? votre noble orgueil ſe dément en ce jour ?
Diane hautement déclare
Qu'elle eſt moins contraire à l'Amour ?

DIANE.

Endimion ordonnoit cette Fête,
Lui dont mon cœur eſt la conquête,
En outrageant l'Amour il croioit me flater.
Excuſe ma foibleſſe,
Son erreur bleſſoit ma tendreſſe,
Et je n'ai pû la ſupporter.

LICORIS.

Ne me déguiſés rien, vous lui voulés apprendre
Que juſqu'à vous il peut lever les yeux,
Vous prenés pour parler un tour miſterieux,
Mais vous voulés qu'il oſe vous entendre.

DIANE.

Pourrois-je le vouloir ? Ciel ! quelle honte ! hélas !
Du moins ſi je le veux, ne le penetre pas.

ACTE III.

SCENE I.

PAN, un SATIRE, ENDIMION, EURILAS.

PAN.

BERGERS, croirai-je un bruit qui vient de ſe répandre ?
Diane a-t'elle protegé
L'Amour dans vos chants outragé ?

ENDIMION & EURILAS.

Elle-même a paru pour le venir défendre.

PAN.

Ah ! j'obtiendrai le prix que mérite ma foi.
A l'Amour deſormais Diane eſt moins rebelle,
J'oſe ſeul ſoupirer pour elle,
Ce changement ne regarde que moi.

Avec bien de l'amour on eſt toujours aimable.

La Beauté que je ſers étoit impitoiable,
Je ſçai que je dois peu conter ſur mes appas ;
Mais mon cœur m'aſſuroit d'un ſuccès favorable ;
Je l'ai crû ſur ſa foi, je ne m'en repens pas.
Avec bien de l'Amour on eſt toujours aimable.

LE SATIRE.

Aimés, aimés, j'approuve enfin vos feux,
Puiſqu'ils vont être heureux.

Quond on porte ſans fruit une chaîne éternelle,
Quand on aime à languir pour les yeux d'une Belle,
Avec le cœur on a l'eſprit bleſſé ;
Mais il n'eſt rien de plus ſenſé
Que d'être Amant, & même Amant fidelle,
Quand on eſt bien recompenſé.

PAN.

Je veux, je veux marquer ma joye à la Déeſſe ;
Que les Faunes s'aſſemblent tous,
Qu'ils viennent remplis d'allegreſſe
L'applaudir dès ce jour d'un changement ſi doux.

ENDIMION.

Quoi ! déja votre amour s'apprête
A faire éclater ſa conquête ?

EURILAS.

L'Amant d'une fiere Beauté
Doit menager ſa vanité ;
S'il fait des progrès, il doit feindre

De ne pas s'en appercevoir ;
Il faut qu'il ait l'art de se plaindre
Au milieu du plus doux espoir.

PAN.

Et bien sans montrer que j'espere
Rendons hommage à ses attraits ;
Et par des soins qui ne peuvent déplaire
Contentons des transports qu'il faut tenir secrets.

SCENE II.

ENDIMION, EURILAS.

ENDIMION.

Quel coup affreux, quel coup terrible
Vient combler tous les maux qui tourmentoient mon cœur !
Je me flatois d'aimer une insensible,
Je ne puis conserver un si cruel bonheur.

Que la fierté de Diane étoit belle !
Mais qu'elle a fait un choix indigne d'elle ?
Si ses appas me faisoient soupirer,
Sa gloire me charmoit plus que ses appas même,
Et je pers le plaisir extrême

Que je ſentois à l'admirer.

EURILAS.

Suivés moins un tranſport que la raiſon condamne,

Ce n'eſt point un indigne choix
Que le puiſſant Dieu de nos Bois.

ENDIMION.

Non, ce n'eſt point à lui d'oſer aimer Diane.
Ses charmes les plus grands ne lui ſont pas connus;
Elle n'en reçoit point les vœux qui lui ſont dûs.

EURILAS.

Toujours rempli de confiance,
Peut-être il en croit trop une foible apparence.

ENDIMION.

Diane a de l'amour, & vient nous l'annoncer;
Quand un autre que Pan auroit pû la forcer
A quitter ſon indifférence,
Ce n'eſt pas moi du moins, on ne le peut penſer.

Vangeons-nous, vangeons-nous d'une injure mortelle,
Il ne me reſte plus que ce funeſte bien,
Otons à l'Infidelle un cœur tel que le mien.

EURILAS.

Quelle fidelité Diane vous doit-elle?
Vos cœurs n'ont pas été dans un même lien.

ENDIMION.

Elle devoit m'être fidelle

Du moins en n'aimant jamais rien.

Toi-même tu m'as dit qu'en épousant Ismene,
Et son amour, & mon devoir
Se fussent opposés au penchant qui m'entraîne,
Je veux essayer leur pouvoir.
Je veux redemander Ismene à la Déesse,
Heureux si de ses mains je pouvois recevoir
Ce qui doit vanger ma tendresse.

EURILAS.

Oubliés-vous qu'on ignore vos feux ?
Vous parlés toujours de vengeance.

ENDIMION.

Hélas ! de mes transports quelle est la violence !
Que me dis-tu ? que je suis malheureux ?

D'où vient que mon ardeur ne s'est pas découverte
Aux yeux qui m'avoient enflammé ?
Peut-être que Diane eût ressenti ma perte,
Bien qu'elle ne m'eût pas aimé.

EURILAS.

La vengeance est inutile,
C'est assés de se guerir.
Pourvû que vous soyés tranquille,
Qu'importe qu'une ingrate ait peine à le souffrir !
La vengeance est inutile,

C'est

C'eſt aſſés de ſe guerir.

ENDIMION.

Si je ne ſuivois pas ce conſeil ſalutaire,
Tous les Dieux devroient m'en punir.
La Déeſſe paroît, je vais te ſatisfaire,
A mon repos Iſmene eſt neceſſaire,
Je vais tâcher de l'obtenir.

SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION.

DEeſſe, mon audace eſt peut-être trop grande
De croire avoir le droit d'implorer vos bontés;
Si je mérite peu ce que je vous demande,
Les bienfaits des Divinités
Ne peuvent être mérités.

DIANE.

Parlés, vous me verrés répondre à votre attente.

ENDIMION.

Iſmene a le bonheur d'être de votre Cour,
Je ne ſçai cependant ſi ſon ame eſt contente;
Daignés ſouffrir ſon retour,
Si j'obtiens qu'elle y conſente;

Daignés la rendre à mon amour.

DIANE.

Quoi ? vous l'aimés ? vous dont l'indifférence
Rejettoit ſes vœux & ſes ſoins ?

ENDIMION.

Quand on y penſe le moins,
Souvent l'Amour prend naiſſance.

La pitié, le repentir,
Tout vers Iſmene me rappelle,
Sa retraite m'a fait ſentir
Combien je perdois en elle.

DIANE.

Berger, ce que vous ſouhaités
N'eſt pas une legere grace.

ENDIMION.

Si jamais des Mortels les vœux ſont écoutés . . .

DIANE.

Allés, je réſoudrai ce qu'il faut que je faſſe,
Et vous ſçaurés mes volontés.



SCENE IV.

DIANE.

OU ſuis-je ? Endimion pour Iſmene ſoupire,
Et moi, je me livrois au charme qui m'attire,
Déja je trahiſſois le ſecret de mon feu.
Après une foibleſſe inutile & honteuſe,
Après avoir en vain commencé cet aveu,
Quelle vengeance rigoureuſe....
Mais quoi ? ne dois-je pas me croire trop heureuſe
Que l'Ingrat m'entende ſi peu ?

En me cauſant une douleur extrême,
Il met du moins ma gloire en ſûreté,
S'il ne m'eût ſoutenuë, hélas ! contre lui-même,
J'oubliois toute ma fierté.

Mais qu'il ne penſe pas que je lui rende Iſmene,
Qu'il n'attende pas mon ſecours
Pour former une indigne chaîne;
Je redeviens Diane, & veux l'être toujours,
Je reprens ma premiere haine

Pour tous les cœurs esclaves des Amours.

Je voi le Dieu des Bois, faut-il que je l'entende ?
Ma peine, ô Ciel ! n'est donc pas assés grande ?

SCENE V.

DIANE, PAN, FAUNES, & SILVAINS.

PAN.

DEesse, souffrés qu'en ce jour
Tous les demi-Dieux de ma Cour
Se soumettent à votre Empire ;
Mes soins ne peuvent seuls suffire
A vous marquer tout mon amour.

Que les Forêts, que les Monts applaudissent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts,
Que les Antres les plus secrets
Sans cesse retentissent
De Diane & de ses attraits,
Que tous les autres Chants finissent.

On ne doit celebrer qu'un objet ſi charmant
Dans tous les lieux où regne ſon Amant.

CHOEUR.

Que les Forêts, que les Monts applaudiſſent
Au choix qu'a fait le Dieu des Monts & des Forêts,
Que les Antres les plus ſecrets
Sans ceſſe retentiſſent
De Diane & de ſes attraits,
Que tous les autres Chants finiſſent.
On ne doit celebrer qu'un objet ſi charmant
Dans tous les lieux où regne ſon Amant.

Danſes des Faunes.

DIANE à PAN.

A recevoir vos ſoins j'ai voulu me contraindre,
Peut-être en les fuyant j'aurois paru les craindre,
Quand on eſt trop ſevere, on ſe croit en danger;
Je veux vous annoncer d'une ame plus tranquille
Que votre amour eſt inutile,
Et qu'il faut vous en dégager.

Elle ſort.



SCENE VI.

PAN, FAUNES, & SILVAINS.

PAN.

AI-je bien entendu ? c'eſt ainſi qu'on m'outrage ?
O Ciel ! où me vois-je réduit ?
J'avois pris de l'eſpoir, il eſt ſoudain détruit,
Ah quelle honte ! quelle rage !

CHOEUR DES FAUNES.

Guériſſés-vous d'un feu ſi mal recompenſé,
Des Faunes vos Sujets l'honneur en eſt bleſſé.
On ne voit point entre eux paroître
De malheureux Amans ;
Ah ! verra-t'on leur Maître
Soupirer dans de longs tourmens ?

PAN.

Soins qu'on a mépriſés, vains efforts de mon zele,
Ne ceſſés point de vous offrir à moi ;
Vous n'avés pû toucher une ame trop cruelle,
Servés du moins à m'inſpirer contre elle
Tout le couroux que je lui doi.

ACTE IV.

SCENE I.

ISMENE.

Sombres Forêts qui charmés la Déeſſe,
Doux azyle où coulent mes jours,
Plaiſirs nouveaux qui vous offrés ſans ceſſe,
Pourquoi ne pouvés-vous ſurmonter ma triſteſſe ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puiſſant ſecours.

Qui peut me rendre encor incertaine, inquiete ?
J'aimois un inſenſible, & ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regretté,
Cependant ſans ſçavoir ce que mon cœur regrette,
Je le ſens toujours agité.

Sombres Forêts qui charmés la Déeſſe,
Doux azyle où coulent mes jours,
Plaiſirs nouveaux qui vous offrés ſans ceſſe,

Pourquoi ne pouvés-vous ſurmonter ma triſteſſe ?
Ah ! j'attendois de vous un plus puiſſant ſecours.

SCENE II.

DIANE, LICORIS, ISMENE.

DIANE.

Ismene, parlés-moi ſans feinte.
Endimion vous redemande à moi,
D'une tendre douleur j'ai vû ſon ame atteinte,
Iſmene, parlés-moi ſans feinte,
Voulés-vous renoncer à vivre ſous ma loi ?

ISMENE.

O Ciel ! que ma ſurpriſe eſt grande !
Quoi ? cet ingrat.... non, non, je ne le puis penſer.

DIANE.

A ſon amour naiſſant il veut que je vous rende,
Répondés, je vous le commande,
A vivre ſous ma loi voulés-vous renoncer ?

ISMENE.

Vous ſçavés qu'à jamais je m'y ſuis aſſervie,
Rien ne peut ébranler ma foi ;
A ſuivre d'autres loix ſi l'Amour me convie,
L'Amour ſans votre aveu ne peut plus rien ſur moi.

DIANE.

J'entens ce que vous n'osés dire,
J'userai bien de mon empire,
Je verrai votre Amant, allés, attendés-vous
A recevoir les ordres les plus doux.

SCENE III.

DIANE, LICORIS.

LICORIS.

Ainsi vous permettés qu'Ismene soit contente,
Votre cœur à jamais reprend sa liberté;
J'ai vû par son amour ce grand cœur agité,
Mais la gloire a vaincu, Diane est triomphante.

DIANE.

Cesse de présenter ce triomphe à mes yeux,
Il me coûte trop cher pour être glorieux.

DIANE & LICORIS.

Qu'on est foible quand on aime!
Qu'il est difficile, helas!
De vaincre un amour extrême!
Après la Victoire même
On rend encor des combats.

DIANE.

Je sçai qu'Endimion ne me fait point d'outrage,

Cependant son amour m'irrite malgré moi,
Je ne prétens point à sa foi,
Et ne puis souffrir qu'il l'engage.
Je me reproche à tout moment
Cet aveugle caprice,
J'ai honte de mon injustice,
Et je m'en punis en formant
Des nœuds qui font tout mon tourment.

LICORIS.

C'est une peine affreuse
De rendre une Rivale heureuse,
C'est un effort cruel pour un cœur amoureux.
Mais lorsque la gloire est contente,
Songés quelle douceur charmante
Doit goûter un cœur genereux.

DIANE.

Endimion dans ces lieux va paroître,
Mon dessein va s'exécuter,
Je vais.... mais quoi ? je sens mon feu se révolter,
Je sens ma foiblesse renaître,
Par de nouveaux combats faut-il la surmonter ?
Dans quel désordre je retombe,
Que je crains qu'à la fin ma raison ne succombe !

Cruel Amour, es-tu content ?
Seule je te bravois dans la Troupe Celeste,
Mais sur mon cœur enfin ton empire s'étend.
Tu vois ce cœur si fier interdit & flotant,

Le peu de force qui me reſte
Peut me quitter en un inſtant.
Suis-je pour toi dans cet état funeſte
Un triomphe aſſés éclatant ?
Cruel Amour, es-tu content ?

LICORIS.

Je vois Endimion, paroiſſés plus tranquille,
Prononcés un aveu qui vous fait ſoupirer ;
Plus cet effort eſt difficile,
Moins vous devés le differer.

SCENE IV.

DIANE, ENDIMION,

DIANE.

VEnés, Endimion, tout vous eſt favorable,
J'accorde Iſmene à vos deſirs.

ENDIMION.

Ah ! que mon ſort eſt déplorable !

DIANE.

Que dites-vous ? d'où naiſſent ces ſoupirs ?

ENDIMION.

Juſque dans vos bontés le deſtin m'eſt contraire.
Que ne rejettiés-vous des vœux ſi mal conçûs ?

DIANE.

Quelle plainte osés-vous me faire ?
Quoi ! c'est ainsi que mes dons sont reçûs ?

Que devient dès ce jour cette flamme nouvelle,
Qu'Ismene en vous fuyant a sçû vous inspirer ?

ENDIMION.

Helas ! pouvés-vous ignorer
Que je suis sans amour pour elle ?

Mon trouble, mes vœux incertains,
Ces soupirs échapés, mes bizarres desseins,
Tout ne vous dit-il pas qu'un autre Amour m'enflamme,
Que j'ai voulu l'arracher de mon ame,
Et que tous mes efforts sont vains ?

DIANE.

Vous voulés sortir d'esclavage,
Suivés votre projet avec plus de courage.

On ne surmonte pas d'abord
Le doux penchant qui nous entraîne,
Ce n'est pas un premier effort
Qui brise une amoureuse chaîne.

ENDIMION.

Non, je veux conserver un malheureux Amour.

Que vous importe-t'il que j'en perde le jour ?

DIANE.

Je veux dans tous les cœurs, autant qu'il m'eſt poſſible,
Etablir la tranquillité.
Il n'eſt rien de plus doux pour une ame inſenſible
Que de voir en tous lieux regner la liberté ?

ENDIMION.

Pourquoi, Déeſſe impitoyable,
A combattre mes feux voulés-vous m'engager ?
Je ſçai que je ne ſuis qu'un mortel, qu'un Berger ;
Mais lorſque j'oſe aimer un objet adorable,
Du moins je ne ſuis pas coupable
D'un temeraire aveu qui devroit l'outrager.
De mon crime ſecret la peine eſt aſſés grande,
J'étouffe mes ſoupirs & mes gemiſſemens.
Déeſſe, par pitié laiſſés-moi mes tourmens,
C'eſt tout le prix que je demande.

DIANE.

Qu'entens-je ? quoi, Berger....

ENDIMION.

Qu'ai-je dit ? quel tranſport !
Ciel ! ai-je rompu le ſilence ?
L'Amour à mon reſpect a-t'il fait violence ?
Ah ! vos yeux irrités m'inſtruiſent de mon ſort,
J'y voi tout mon forfait, & toute mon offenſe,
Mon feu s'eſt découvert, j'ai merité la mort.

SCENE V.

DIANE, ENDIMION, LES HEURES.

UNE DES HEURES *à Diane.*

DU grand Aſtre des jours la mourante lumiere
Va dans quelques momens s'éteindre au fond des Mers,
Commencés votre carriere,
Et conſolés l'Univers.

DIANE.

Que mon Char en ces lieux deſcende,
Vents, c'eſt moi qui vous le commande.

Danſes des Heures tandis que le Char deſcend. Diane y monte.

CHOEUR DES HEURES.

Répandés, répandés votre douce clarté,
Diſſipés de la nuit l'obſcurité profonde,
Vous devés la lumiere au monde,
Lorſque le Soleil l'a quitté.

Diane part.

SCENE VI.

ENDIMION.

ELle part, & me laiſſe en ce lieu ſolitaire,
Elle n'a pas daigné m'exprimer ſa colere,
Il lui ſuffit de me livrer
Au deſeſpoir mortel qui doit me déchirer.

Fatal égarement, tranſport que je déteſte,
Tout eſt perdu pour moi, vous m'avés fait parler.
J'ai rendu criminel par un aveu funeſte
Le plus beau feu dont on puiſſe bruler.

Cachons-nous pour jamais aux beaux yeux qui m'enchantent,
Je faiſois de les voir mon bonheur le plus doux,
Mais ils redoubleroient les maux qui me tourmentent,
Je verrois leur juſte couroux.

Allons finir nos jours dans d'éternelles larmes;
Deſerts, qui pouvés ſeuls avoir pour moi des charmes,
Ouvrés vos Antres tenebreux
Pour recevoir un malheureux.

ACTE V.

Le Théatre représente une Caverne du Mont Latmos, où Endimion s'est retiré.

SCENE I.

ENDIMION, *endormi*, CHOEUR D'AMOURS.

CHOEUR.

PRêtés votre secours à ce Berger aimable,
Dieu du sommeil, rendés-lui le repos.
Il cede au tourment qui l'accable,
Dieu du sommeil, rendés-lui le repos.
Un Amant miserable
A besoin de tous vos pavots.
Prêtés votre secours à ce Berger aimable,
Dieu du Sommeil, rendés lui le repos.

DEUX AMOURS.

Quelle est cette clarté naissante

Au

Au milieu de l'obſcurité ?
Peut-être une Déeſſe Amante
Deſcend dans cet Antre écarté.

DEUX AUTRES AMOURS.

C'eſt Diane, elle vient revoir ce qu'elle adore,
Cachons-nous à ſes yeux.
Taiſons-nous, il faut qu'elle ignore
Que les Amours ſont en ces lieux.

SCENE II.

DIANE.

Puis-je encore me reconnoître ?
L'Amour du haut des Cieux me force à diſparoître,
Je refuſe aux Mortels ſaiſis d'un juſte effroi
La lumiere que je leur doi.

Le Berger que renferme un Antre ſi ſauvage,
Par ſa vive douleur a trop ſçû m'allarmer.
Nobles ſoins, que le ſort m'a donnés en partage,
N'attendés rien de moi, je ne ſçai plus qu'aimer.

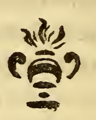
Je puis en liberté voir ici ce que j'aime,

Le ſommeil ſuſpend ſon ennui.
Ce tems m'eſt précieux, puiſqu'il ne peut lui-même
Sçavoir ce que je fais pour lui.

Mais quoi ? faut-il toujours ſoupirer & me taire ?
Ses vertus, ſon reſpect ſincere,
Ses tourmens, & tous mes combats
Pour me juſtifier ne ſuffiroient-ils pas ?

Qu'il ſorte d'un ſommeil où ſa douleur mortelle
Peut-être encor agite ſes eſprits,
Qu'il ſçache... ô Ciel ! quel deſſein ai-je pris ?
Non, reprenons mon cours, l'Univers me rappelle.
Quel charme me retient ? fuions. Quoi ? je ne puis ?
Ah ! fuions, je ſens trop le peril où je ſuis.

Mais helas ! qu'ai-je fait ?



SCENE III.

DIANE, ENDIMION.

ENDIMION *qui se reveille.*

Que vois-je ? quoi ! Déesse,
Vous venés pour punir un amour qui vous blesse ?
Ah ! mon trépas étoit certain,
Il alloit vous vanger de ma coupable audace,
Mais je tiendrai pour une grace
Que de si justes coups partent de votre main.

DIANE.

Comment dans mes regards voyés-vous de la haine ?

ENDIMION.

Contentés le couroux qui vous guide en ces lieux.

DIANE.

Ne me pouvois-je pas vanger du haut des Cieux ?

ENDIMION.

Par ce discours obscur vous redoublés ma peine,
Je ne veux que mourir, & mourir à vos yeux.

DIANE.

Il faut, il faut enfin cesser d'être incertaine.

Apprenés votre sort, je ne puis plus cacher

Que mon ſuperbe cœur ſoupire ;
Vos vertus m'avoient ſçû toucher ,
Votre reſpect me contraint à le dire.

ENDIMION.

Qu'ai-je entendu ? non, non , mes ſens ſont abuſés ,
Et ce ſonge va diſparoître.

DIANE.

Quoi ! mon amour me fait-il méconnoître
Par vous-même qui le cauſés ?

ENDIMION.

Déeſſe , eſt-il donc vrai ? quelle ardeur.... quel hommage....
Tout mon cœur .... de mon trouble entendés le langage ,
Je ne ſuis pas digne d'un ſort ſi doux ,
Si je n'en meurs à vos genoux.

Pardonnés aux ſoupirs qu'un Berger vous adreſſe,
Du moins je ne ſens point mon cœur ſe partager ,
Ce ſont vos charmes ſeuls qui ſçavent m'engager,
Je ne voi point que vous êtes Déeſſe.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendreſſe ,
Je ne voi point que vous êtes Berger.

ENDIMION.

Ce ſont vos charmes ſeuls qui ſçavent m'engager.

DIANE.

A toutes vos vertus j'ai donné ma tendreſſe,

ENDIMION.

Je ne voi point que vous êtes Déeſſe.

DIANE.

Je ne voi point que vous êtes Berger.
Mon cœur ſe croioit invincible,
Mais vous l'avés deſarmé.

ENDIMION.

Sans vous j'étois inſenſible,
Sans vous je n'euſſe point aimé.

DIANE & ENDIMION.

Mon cœur ſe croioit invincible,
Mais vous l'avés deſarmé.
Sans vous j'étois inſenſible,
Sans vous je n'euſſe point aimé.

DIANE.

Vous qui fûtes jadis transformés en Etoiles,
Dérobés-vous des Cieux,
Des nuages obſcurs vous prêteront leurs voiles,
Deſcendés en ces lieux.



SCENE IV.

DIANE, ENDIMION, tous ceux qui ont été changés en Etoiles, CASTOR & POLLUX, PERSE'E, ANDROMEDE, ORION, ERIGONE, &c.

DIANE.

O Vous qui composés ma Cour,
Vous qui des secrets de l'Amour
Eûtes toujours la confidence,
Ecoutés, & gardés un éternel silence.

Diane a de l'Amour ressenti les attraits.

CHOEUR.

Quelle surprise ! ô Ciel ! Diane est moins severe !
Diane a de l'amour ressenti les attraits !

DIANE.

Endimion a sçu me plaire.
Cachés au monde entier l'aveu que je vous fais.
Cachés sous vos voiles épais
Un important mistere.

CHOEUR.

Quelle ſurpriſe ! ô Ciel ! Diane eſt moins ſevere !
Diane a de l'Amour reſſenti les attraits !

DIANE.

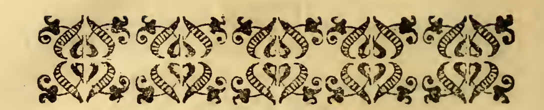
Pour venir deſormais
Dans ce lieu ſolitaire,
L'ombre me ſera neceſſaire.
Seuls vous ſerés temoins de mes vœux ſatisfaits.
Dans tout l'empire de Cithere
On ne vous revela jamais
Une ſecrette ardeur que vous deviés mieux taire.
Cachés ſous vos voiles épais
Un important miſtere.

CHOEUR.

Cachons ſous nos voiles épais
Un important miſtere.
De ces tendres Amours favoriſons la paix.
Non, non, il ne faut point que le jour les éclaire;
Cachons ſous nos voiles épais
Un important miſtere.

Danſes, &c.





PROLOGUE D'ENDIMION.

AVERTISSEMENT.

Le Prologue qui ſuit n'eſt pas ſérieux, auſſi ne l'a-t'on pas mis à la tête de la Piece. Elle devoit être jouée chés une Dame, & ce Prologue n'a été fait que par rapport à elle.

SCENE PREMIERE.

MERCURE.

PLaiſirs, Jeux, Agrémens, venés, accourés tous,
Venés de tous les lieux que le Soleil éclaire,
Raſſemblés tout ce qui peut plaire ;

Je

Je reçois ici tous les goûts,
L'ennuyeuſe triſteſſe eſt la ſeule étrangere.
Plaiſirs, Jeux, Agrémens, venés, accourés tous,
Venés de tous les lieux que le Soleil éclaire.
S'il en eſt même parmi vous
Quelques-uns qui ſoient un peu fous,
Qu'ils n'en viennent pas moins, je ne ſuis pas ſevere.
Plaiſirs, Jeux, Agrémens, venés, accourés tous,
Venés de tous les lieux que le Soleil éclaire.

SCENE II.

MERCURE, TROUPE DE PLAISIRS.

CHOEUR.

Nous voici, Mercure, ordonnés,
Quel eſt l'emploi que vous nous deſtinés ?

MERCURE.

Divertir la Beauté qui dans ces lieux commande,
Gardés-vous de vous negliger,
De vous, de vos appas, elle ſçait bien juger,
Vous avés à lui plaire, & l'entrepriſe eſt grande,
Les Mortels n'oſent y ſonger.

Essayés-vous en ma présence
Et sur le Chant & sur la Danse,
Avant que de rien hazarder ;
Aimable Troupe, où regne l'imprudence,
Il sera bon de vous voir préluder.

Entrée.

MERCURE.

Attendés pour quelques instans,
J'oubliois deux mots importans.

Si vous voulés avoir la gloire
De plaire à la jeune Beauté,
Vivacité,
Diversité,
C'est ce qu'il faut, & vous pouvés m'en croire ;
Mettés bien dans votre memoire
Vivacité,
Diversité.

UN DES PLAISIRS.

Vivacité brillante,
Tu sçais relever la beauté ;
Sans ton secours sa victoire est trop lente ;
Tu soumets tout avec rapidité.
Vivacité brillante,
Tu sçais relever la beauté.

UN AUTRE.

Diversité charmante ;

Tu produis la félicité.
L'Amour languit dans une ardeur conſtante ;
Le triſte ennui ſuit la fidelité.
Diverſité charmante,
Tu produis la félicité.

CHOEUR.

Vivacité brillante,
Tu ſçais relever la beauté.
Diverſité charmante,
Tu produis la félicité.

MERCURE.

Faiſons l'eſſai de toute la folie
Que nous peut fournir l'Italie.
Fuyés loin d'ici triſtes loix,
Qui ne vous faites que trop craindre,
Ceſſés de contraindre
Nos pas & nos voix.

Entrée de Scaramouches, d'Arlequins, & de Mataſſins.



SCENE III.

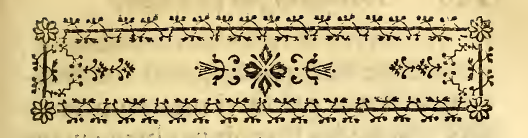
L' AMOUR *qui descend du Ciel*, MERCURE, LE CHOEUR.

L' AMOUR.

Finissés ce vain badinage,
Quoiqu'enfant je suis sérieux,
Je veux qu'un spectacle plus sage
Occupe ici les yeux
A qui je rends hommage.
Faites voir qu'un Mortel peut aspirer au cœur
De la Déesse la plus fiere,
La Sœur du Dieu de la Lumiere
Reconnut autrefois un Berger pour vainqueur.
Que l'on en rappelle l'histoire,
J'ai choisi cette victoire
Entre mes plus grands exploits,
Et j'ai mes raisons pour ce choix.

CHOEUR.

O toi, dont nous suivons les pas,
Maître de l'Univers, voi notre obéissance,
Répans sur nous tes dons, prête-nous tes appas.
Fais regner par nos soins ton aimable puissance.



DISCOURS
SUR
LA NATURE
DE L'EGLOGUE.

LORS que je fis les Eglogues que l'on vient de voir, il me vint quelques idées ſur la nature de cette ſorte de Poëſie, & pour approfondir encore plus la matiere, je m'engageai à faire une revûë de la plus grande partie des Auteurs qui y ont acquis quelque réputation. Ces idées, & la critique de ces Auteurs, compoſent tout le Diſcours que je donne ici.

Je le mets à la ſuite des Eglogues, & cela repréſente l'ordre dans lequel il a été fait. Les Eglogues ont précédé les Réflexions ; j'ai compoſé, & puis j'ai penſé, & à la honte de la raiſon, c'eſt

ce qui arrive le plus communément ; ainsi je ne serai pas surpris si l'on trouve que je n'ai pas suivi mes propres regles, je ne les sçavois pas bien encore quand j'ai écrit ; de plus, il est bien plus aisé de faire des regles que de les suivre ; & il est établi par l'usage que l'un n'oblige point à l'autre.

J'espere que quand on verra la critique que je fais assés librement d'un grand nombre d'Auteurs, on ne me soupçonnera pas d'avoir voulu insinuer que mes Eglogues valent mieux que toutes les autres. J'aurois beaucoup mieux aimé supprimer ce Discours que de faire naître cette pensée dans les Esprits avec quelque fondement ; mais je déclare que pour avoir quelquefois apperçû en quoi les autres se sont mépris, je ne m'en tiens pas moins sujet à me méprendre, même sur les choses où j'aurai apperçû leurs fautes. La censure que l'on exerce sur les ouvrages d'autrui n'engage point à en faire de meilleurs, à moins qu'elle ne soit amere, chagrine & orgueilleuse, comme celle des Satiriques de profession. Mais la Critique, qui est un Examen, & non pas une Satire, qui a de la liberté,

mais ſans fiel & ſans aigreur, & ſurtout que l'on accompagne d'une reconnoiſſance ſincere de ſon peu de capacité, laiſſe la liberté de faire encore pis, ſi l'on veut, que tout ce qu'on s'eſt mêlé de reprendre. C'eſt cette derniere eſpece de critique que j'ai choiſie, & je l'ai priſe avec ſes privileges, que je me flate qui ne me ſeront pas conteſtés.

La Poëſie Paſtorale eſt apparemment la plus ancienne de toutes les Poëſies, parce que la condition de Berger eſt la plus ancienne de toutes les conditions. Il eſt aſſés vraiſemblable que ces premiers Paſteurs s'aviſerent dans la tranquillité & l'oiſiveté dont ils joüiſſoient, de chanter leurs plaiſirs & leurs amours; & il étoit naturel qu'ils fiſſent ſouvent entrer dans leurs Chanſons leurs Troupeaux, les Bois, les Fontaines, & tous les objets qui leur étoient les plus familiers. Ils vivoient à leur maniere dans une grande opulence, ils n'avoient perſonne au-deſſus de leur tête, ils étoient, pour ainſi dire, les Rois de leurs Troupeaux; & je ne doute pas qu'une certaine joye qui ſuit l'abondance & la liberté, ne les portât encore au Chant & à la Poëſie.

La Societé se perfectionna, ou peut-être se corrompit; mais enfin les hommes passerent à des occupations qui leur parurent plus importantes; de plus grands interêts les agiterent, on bâtit des Villes de tous côtés, & avec le tems il se forma de grands Etats. Alors les Habitans de la Campagne furent les esclaves de ceux des Villes, & la vie Pastorale étant devenuë le partage des plus malheureux d'entre les hommes, n'inspira plus rien d'agreable.

Les agrémens demandent des esprits qui soient en état de s'élever au-dessus des besoins pressans de la vie, & qui se soient polis par un long usage de la Societé; il a toujours manqué aux Bergers l'une ou l'autre de ces deux conditions. Les premiers Pasteurs dont nous avons parlé, étoient dans une assés grande abondance; mais de leur tems le monde n'avoit pas encore eu le loisir de se polir. Il eût pû y avoir quelque politesse dans les siécles suivans, mais les Pasteurs de ces siécles-là étoient trop miserables. Ainsi & la vie de la campagne, & la Poësie des Pasteurs, ont toujours dû être fort grossieres.

Aussi est-il bien sûr que de vrais Ber-

gers ne ſont point entierement faits comme ceux de Theocrite. Croit-on qu'il y en ait quelqu'un qui puiſſe dire : *Auſſi-tôt qu'elle le vit* , auſſi-tôt *elle perdit toute ſa raiſon* , auſſi-tôt *elle ſe précipita dans les abîmes de l'amour.*

Qu'on examine encore les traits qui ſuivent.

Plût au Ciel , Amarillis , que je fuſſe une petite Abeille , pour entrer dans la grotte où tu te retires , en paſſant au travers des Lierres qui t'environnent ! Je ſçai maintenant ce que c'eſt que l'Amour. C'eſt un Dieu bien cruel , il faut qu'il ait ſuçé le lait d'une Lionne , & que ſa Mere l'ait nourri dans les Forêts.

Cleariſte me jette des Pommes, lorſque mon Troupeau paſſe auprès d'elle , & elle murmure en même-tems je ne ſçai quoi de très-doux.

Par tout on voit le Printemps , par tout les Pâturages ſont plus fertiles, par tout les Troupeaux ſont en meilleur état , auſſi-tôt que ma Bergere paroît ; mais du moment qu'elle ſe retire , les Herbes ſéchent & les Bergers auſſi.

Je ne ſouhaite point de poſſeder les richeſſes de Pelops , ni de courir plus vîte que les Vents ; mais je chanterai ſous cette Roche , te tenant entre mes bras , & regardant en même-tems la Mer de Sicile. Je croi que l'on trouvera dans tout cela & plus de beau-

té & plus de délicatesse d'imagination, que n'en ont de vrais Bergers.

Mais je ne sçai pourquoi Theocrite ayant quelquefois élevé ses Bergers d'une maniere si agreable au-dessus de leur génie naturel, les y a laissé retomber très-souvent; je ne sçai comment il n'a pas senti qu'il falloit leur ôter une certaine grossiereté qui sied toujours mal. Lorsque Daphnis, dans la premiere Idille, est prêt à expirer d'amour, & qu'il est environné d'un grand nombre de Dieux qui sont venus le visiter, on lui reproche au milieu de cette belle compagnie, qu'il est comme les Chevriers qui envient les amours de leurs Boucs, & en séchent de jalousie, & l'on peut assurer que les termes dont Theocrite s'est servi, répondent fort bien à l'idée.

Dans une autre Idille, Lacon & Comatas se prennent de paroles sur des vols qu'ils se sont faits l'un à l'autre. Comatas a dérobé la flute de Lacon, Lacon a dérobé à Comatas la peau qui lui servoit d'habit, & l'a laissé nud. Ensuite ils se disent de certaines injures qui conviennent à des Grecs, mais qui ne sont assurément pas trop honnêtes,

& enfin après que l'un a fait encore à l'autre un petit reproche de ſentir mauvais, ils commencent un combat de chant, qui auroit dû plus naturellement être un combat à coups de poing, vû ce qui avoit précédé ; & ce qui eſt aſſés plaiſant, c'eſt qu'après avoir débuté par de très-vilaines injures, lorſqu'ils en ſont à chanter l'un contre l'autre, ils font les délicats ſur le choix du lieu où ils chanteront, chacun en propoſe un dont il fait une deſcription fleurie. J'aurois peine à croire que tout cela fût bien aſſorti. Il ſe trouve encore la même bigarrure dans leur combat, où entre des choſes qui regardent leurs amours, & qui ſont jolies, Comatas fait ſouvenir Lacon qu'il le battit bien un certain jour, & Lacon répond qu'il ne s'en ſouvient pas, mais qu'il ſe ſouvient d'un jour qu'Eumaras, Maître de Comatas, lui donna bien les étrivieres. Quand on dit que Venus, & les Graces, & les Amours ont compoſé les Idilles de Theocrite, je ne croi pas qu'on prétende qu'ils ayent mis la main à ces endroits-là.

Il y a encore dans Theocrite des choſes qui n'ont pas tant de baſſeſſe, mais

qui n'ont guere d'agrément, parce qu'elles ne sont simplement que rustiques. La quatriéme de ses Idilles est toute de ce caractere. Il ne s'agit que d'un Egon, qui étant allé aux Jeux Olympiques, a laissé son Troupeau entre les mains de Coridon. Battus reproche à Coridon que le Troupeau est bien maigri depuis le départ d'Egon. Coridon répond qu'il y fait de son mieux, & qu'il le mene dans les meilleurs pâturages qu'il connoisse. Battus dit que la flute d'Egon se gâtera pendant son absence; Coridon répond que non, qu'elle lui a été laissée, & qu'il sçaura bien en faire usage. Ensuite Battus se fait tirer une épine du pied par Coridon, qui lui conseille de n'aller point à la Montagne qu'il ne soit chaussé; ensuite Coridon apprend à Battus qu'il a surpris dans une Etable un Vieillard avec sa Maîtresse aux sourcils noirs, &, ce que ne croiroient peut-être pas ceux qui n'ont point d'habitude avec les Anciens, voilà toute l'Idille.

Lorsque dans un combat de Bergers, l'un dit; *Hay, mes Chevres, allés sur la pente de cette colline*; & l'autre répond, *mes Brebis allés paître du côté du Levant.*

Ou, *je hay les Renards qui mangent les Figues*; & l'autre, *je hay les Escarbots qui mangent les Raisins.*

Ou, *je me suis fait un lit de peaux de Vaches auprès d'un Ruisseau bien frais, & là je ne me soucie non plus de l'Eté, que les Enfans des remontrances de leur Pere & de leur Mere*; & l'autre, *j'habite un antre agréable, j'y fais bon feu, & ne me soucie non plus de l'Hyver, qu'un Homme qui n'a point de dents se soucie de Noix, quand il voit de la Boüillie.*

Ces discours ne sentent-ils point trop la campagne, & ne conviennent-ils point à de vrais Païsans, plûtôt qu'à des Bergers d'Eglogues?

Virgile, qui ayant eu devant les yeux l'exemple de Theocrite, s'est trouvé en état d'encherir sur lui, a fait ses Bergers plus polis & plus agreables. Si l'on veut comparer sa troisiéme Eglogue avec celle de Lacon & de Comatas, on verra comment il a trouvé le secret de rectifier & de surpasser ce qu'il imitoit. Ce n'est pas qu'il ne ressemble encore un peu trop à Theocrite, lorsqu'il perd quelques Vers à faire dire à ses Bergers.

Mes Brebis, n'avancés pas tant sur le bord

de la Riviere, le Belier qui y est tombé n'est pas encore bien seché.

Et, *Titire empêche les Chevres d'approcher de la Riviere, je les laverai dans la Fontaine quand il en sera tems.*

Et, *petits Bergers, faites rentrer les Brebis dans le Bercail; si la chaleur dessechoit leur lait, comme il arriva l'autre jour, nous n'en tirerions rien.*

Tout cela est d'autant moins agreable, qu'il vient à la suite de quelques traits d'amour fort jolis & fort galans, qui ont fait perdre au Lecteur le goût des choses purement rustiques.

Calpurnius, Auteur d'Eglogues, qui a vêcu près de trois cens ans après Virgile, & dont les Ouvrages ne laissent pas d'avoir quelque beauté, paroît avoir eu regret que Virgile n'ait exprimé que par le mot, *Novimus & qui te*, les injures que Lacon & Comatas se disent dans Theocrite; encore ce trait auroit-il été meilleur à supprimer tout-à-fait. Calpurnius a trouvé cela digne d'une plus grande étenduë, & a fait une Eglogue qui n'aboutit qu'à ces injures que se disent avec beaucoup de chaleur deux Bergers prêts à chanter l'un contre l'autre; de quoi celui qui les devoit

juger eſt ſi effrayé, qu'il les laiſſe là, & s'enfuit. Belle concluſion !

Il n'y a point d'Auteur qui ait fait des Bergers ſi ruſtiques, que Baptiſte Mantoüan, Poëte Latin du ſiécle paſſé, que l'on a comparé à Virgile, quoi qu'aſſurément il n'ait rien de commun avec lui que d'être de Mantouë. Le Berger Fauſtus en faiſant le portrait de ſa Maîtreſſe, dit qu'elle avoit un gros viſage bourſouflé & rouge, & que quoi qu'elle fût à peu près borgne, il la trouvoit plus belle que Diane. On ne s'imagineroit jamais quelle précaution prend un autre Berger avant que de s'embarquer dans un aſſés long diſcours ; & qui ſçait ſi le Mantoüan ne s'applaudiſſoit pas en ces endroits d'avoir copié la nature bien fidellement ?

Je conçoi donc que la Poëſie Paſtorale n'a pas de grands charmes, ſi elle eſt auſſi groſſiere que le naturel, ou ſi elle ne roule préciſément que ſur les choſes de la campagne. Entendre parler de Brebis & de Chevres, des ſoins qu'il faut prendre de ces Animaux, cela n'a rien par ſoi-même qui puiſſe plaire ; ce qui plaît c'eſt l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui pren-

nent soin des Brebis & des Chevres. Qu'un Berger dise, *mes Moutons se portent bien, je les mene dans les meilleurs pâturages, ils ne mangent que de bonne herbe*, & qu'il le dise dans les plus beaux Vers du monde, je suis sûr que votre imagination n'en sera pas beaucoup flatée. Mais qu'il dise, *que ma vie est exempte d'inquietude ! dans quel repos je passe mes jours ! tous mes desirs se bornent à voir mon Troupeau se porter bien ; que les pâturages soient bons, il n'y a point de bonheur dont je puisse être jaloux, &c.* Vous voyés que cela commence à devenir plus agreable ; c'est que l'idée ne tombe plus précisément sur le menage de la campagne, mais sur le peu de soins dont on y est chargé, sur l'oisiveté dont on y joüit, & ce qui est le principal, sur le peu qu'il en coute pour y être heureux.

Car les Hommes veulent être heureux, & ils voudroient l'être à peu de frais. Le plaisir, & le plaisir tranquille est l'objet commun de toutes leurs passions, & ils sont tous dominés par une certaine paresse. Ceux qui sont les plus remuants, ne le sont pas précisément par l'amour qu'ils ont pour l'action, mais par la difficulté qu'ils ont à se contenter.

L'am-

L'ambition, parce qu'elle eſt trop contraire à cette pareſſe naturelle, n'eſt ni une paſſion générale, ni une paſſion fort délicieuſe. Aſſés de gens ne ſont point ambitieux, il y en a beaucoup qui n'ont commencé à l'être que par des engagemens qui ont précedé leurs réflexions, & qui les ont mis hors d'état de revenir jamais à des inclinations plus tranquilles, & ceux enfin qui ont le plus d'ambition, ſe plaignent aſſés ſouvent de ce qu'elle leur coute. Cela vient de ce que la pareſſe n'eſt pas étouffée, pour lui avoir été ſacrifiée; elle s'eſt trouvée plus foible, & n'a pas emporté la balance, mais elle ne laiſſe pas de ſubſiſter encore, & de s'oppoſer toujours aux mouvemens de l'ambition. Or on n'eſt point heureux tant que l'on eſt partagé par deux inclinations qui ſe combattent.

Ce n'eſt pas que les Hommes puſſent s'accommoder d'une pareſſe, & d'une oiſiveté entiere, il leur faut quelque mouvement, quelque agitation, mais un mouvement & une agitation qui s'ajuſte, s'il ſe peut, avec la ſorte de pareſſe qui les poſſede, & c'eſt ce qui ſe trouve le plus heureuſement du mon-

de dans l'amour, pourvû qu'il soit pris d'une certaine façon. Il ne doit pas être ombrageux, jaloux, furieux, désespéré, mais tendre, simple, délicat, fidelle, & pour se conserver dans cet état, accompagné d'esperance. Alors on a le cœur rempli, & non pas troublé; on a des soins, & non pas des inquietudes; on est remué, mais non pas déchiré, & ce mouvement doux est précisément tel que l'amour du repos, & que la paresse naturelle le peut souffrir.

Il n'est que trop certain d'ailleurs, que l'amour est de toutes les passions la plus générale, & la plus agreable. Ainsi dans l'état que nous venons de décrire, il se fait un accord des deux plus fortes passions de l'homme, de la paresse, & de l'amour. Elles sont toutes deux satisfaites en même tems, & pour être heureux, autant qu'on le peut être par les passions, il faut que toutes celles que l'on a s'accommodent les unes avec les autres.

Voilà proprement ce que l'on imagine dans la Vie Pastorale. Elle n'admet point l'ambition, ni tout ce qui agite le cœur trop violemment; la paresse a

donc lieu d'être contente. Mais cette ſorte de vie-là par ſon oiſiveté & par ſa tranquillité fait naître l'amour plus facilement qu'aucune autre, ou du moins le favoriſe davantage; & quel amour! Un amour plus ſimple, parce qu'on n'a pas l'eſprit ſi dangereuſement raffiné, plus appliqué, parce qu'on n'eſt occupé d'aucune autre paſſion; plus diſcret, parce qu'on ne connoît preſque pas la vanité; plus fidelle, parce qu'avec une vivacité d'imagination moins exercée, on a auſſi moins d'inquietudes, moins de dégoûts, moins de caprices; c'eſt-à dire, en un mot, l'amour purgé de tout ce que les excès des fantaiſies humaines y ont mêlé d'étranger & de mauvais.

Il n'eſt pas ſurprenant après cela, que les peintures de la Vie Paſtorale ayent toujours je ne ſçai quoi de ſi riant, & qu'elles nous flatent plus que de pompeuſes Deſcriptions d'une Cour ſuperbe, & de toute la magnificence qui peut y éclater. Une Cour ne nous donne l'idée que de plaiſirs penibles & contraints. Car, encore une fois, c'eſt cette idée qui fait tout. Si l'on pouvoit placer ailleurs qu'à la campagne la Sce-

ne d'une vie tranquille, & occupée ſeulement par l'amour, de ſorte qu'il n'y entrât ni Chevres, ni Brebis, je ne croi pas que cela en fût plus mal, les Chevres & les Brebis ne ſervent de rien; mais comme il faut choiſir entre la Campagne & les Villes, il eſt plus vraiſemblable que cette Scene ſoit à la Campagne.

Parce que la Vie Paſtorale eſt la plus pareſſeuſe de toutes, elle eſt auſſi la plus propre à ſervir de fondement à ces repréſentations agreables dont nous parlons ici. Il s'en faut bien que des Laboureurs, des Moiſſonneurs, des Vignerons, des Chaſſeurs ſoient des perſonnages auſſi convenables à des Eglogues, que des Bergers; nouvelle preuve que l'agrément de l'Eglogue n'eſt pas attaché aux choſes ruſtiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la Campagne.

Il y a pourtant dans Theocrite une Idille de deux Moiſſonneurs qui a de la beauté. Un Moiſſonneur demande à un autre d'où vient qu'il travaille ſi mal, qu'il ne fait point les ſillons droits, que les autres le devancent toujours; il répond qu'il eſt amoureux, & puis

chante quelque choſe d'aſſés joli pour la perſonne qu'il aime. Mais le premier Moiſſonneur ſe moque de lui, & lui dit qu'il eſt fou de s'amuſer à être amoureux, que ce n'eſt point là le métier d'un homme de journée, qu'il faut que pour ſe divertir & s'exciter au travail, il chante de certaines Chanſons qu'il lui marque, qui ne regardent que la Moiſſon. J'avouë que je ne ſuis pas ſi content de cette fin-là, je ne goûte point trop que d'une idée galante, on me rappelle à une autre qui eſt baſſe, & ſans agrément.

Sannazar n'a introduit que des Pêcheurs dans ſes Eglogues, & j'y ſens toujours que l'idée de leur travail dur me bleſſe. Je ne ſçai quelle fineſſe il a entenduë à mettre des Pêcheurs au lieu des Bergers qui étoient en poſſeſſion de l'Eglogue; mais ſi les Pêcheurs euſſent été en la même poſſeſſion, il eût fallu mettre les Bergers en leur place. Le chant ne convient qu'à eux, & ſur tout l'oiſiveté. Et puis, il eſt plus agreable d'envoyer à ſa Maîtreſſe des Fleurs ou des Fruits, que des Huitres à l'Ecaille, comme fait le Lycon de Sannazar à la ſienne.

Il est vrai que Theocrite a fait une Idille de deux Pêcheurs ; mais elle ne me paroît pas d'une beauté qui ait dû tenter personne d'en faire de cette espece. Deux Pêcheurs qui ont mal soupé, sont couchés ensemble dans une méchante petite Chaumiere, qui est au bord de la Mer. L'un reveille l'autre, pour lui dire qu'il vient de rêver qu'il prenoit un Poisson d'Or, & son Compagnon lui répond qu'il ne laisseroit pas de mourir de faim avec une si belle pêche. Etoit-ce la peine de faire une Idille ?

Cependant, quoi que l'on ne mette que des Bergers dans l'Eglogue, il est impossible que la vie des Bergers, qui est encore très-grossiere, ne leur abaisse l'esprit, & ne les empêche d'être aussi spirituels, aussi délicats, & aussi galans qu'on nous les représente ordinairement. L'Astrée de M. d'Urfé ne paroît pas un Roman si fabuleux qu'Amadis, je croi pourtant qu'il ne l'est pas moins dans le fond par la politesse, & les agrémens de ses Bergers, qu'Amadis le peut être par tous ses Enchanteurs, par toutes ses Fées, & par l'extravagance de toutes ses avantures. D'où

vient donc que les Bergeries plaiſent malgré la fauſſeté des caractéres qui doit toujours bleſſer ? Aimerions - nous que l'on nous repréſentât des Gens de Cour avec une groſſiereté, qui reſſemblât autant à celle des vrais Bergers, que la délicateſſe & la galanterie que l'on donne aux Bergers, reſſemble à celle des Gens de Cour ?

Non, ſans doute ; mais auſſi le caractere des Bergers n'eſt pas faux, à le prendre par un certain endroit. On ne regarde pas à la baſſeſſe des ſoins qui les occupent réellement, mais au peu d'embarras que ces ſoins cauſent. Cette baſſeſſe excluroit tout-à-fait les agrémens & la galanterie, mais au contraire la tranquillité y ſert, & ce n'eſt que ſur elle que l'on fonde tout ce qu'il y a d'agreable dans la Vie Paſtorale.

Il faut du vrai pour plaire à l'imagination, mais elle n'eſt pas difficile à contenter, il ne lui faut ſouvent qu'un demi-vrai. Ne lui montrés que la moitié d'une choſe, mais montrés-la-lui vivement, elle ne s'aviſera pas que vous lui en cachés l'autre, & vous la menerés auſſi loin que vous voudrés, ſur le pied que cette ſeule moitié qu'elle

voit est la chose toute entiere. L'illusion, & en même-tems l'agrément des Bergeries consiste donc à n'offrir aux yeux que la tranquillité de la Vie Pastorale, dont on dissimule la bassesse; on en laisse voir la simplicité, mais on en cache la misere, & je ne comprens pas pourquoi Theocrite s'est plû à nous en montrer si souvent & la misere & la bassesse.

Si les Partisans outrés de l'Antiquité disent que Theocrite a voulu peindre la nature telle qu'elle est, j'espere que sur ce principe on nous donnera des Idilles de Porteurs-d'Eau qui parleront entre eux de ce qui leur est particulier; elles vaudront tout autant que des Idilles de Bergers qui ne parleroient uniquement que de leurs Chevres ou de leurs Vaches.

Il ne s'agit pas simplement de peindre, il faut peindre des objets qui fassent plaisir à voir. Quand on me représente le repos qui regne à la Campagne, la simplicité & la tendresse avec laquelle l'Amour s'y traite, mon imagination touchée & émûë me transporte dans la condition de Berger, je suis Berger; mais que l'on me représente,

quoi

quoi qu'avec toute l'exactitude & toute la justesse possible, les viles occupations des Bergers, elles ne me font point d'envie, & mon imagination demeure fort froide. Le principal avantage de la Poësie consiste à nous dépeindre vivement les choses qui nous interessent, & à saisir avec force ce cœur qui prend plaisir à être remué.

En voilà assés, & trop peut-être, contre ces Bergers de Theocrite, & leurs pareils, qui sont quelquefois trop Bergers. Ce qui nous reste de Moschus & de Bion dans le genre Pastoral me fait extrêmement regreter ce que nous en avons perdu. Ils n'ont nulle rusticité, au contraire beaucoup de galanterie & d'agrément, des idées neuves & tout-à-fait riantes. On les accuse d'avoir un stile un peu trop fleuri, & j'en conviendrois bien à l'égard d'un petit nombre d'endroits, mais je ne sçai pourquoi les Critiques ont plus de penchant à excuser la grossiereté de Theocrite, que la délicatesse de Moschus & de Bion; il me semble que ce devroit être le contraire. N'est-ce point parce que Virgile a prevenu tous les esprits à l'avantage de Theocrite, en ne faisant

qu'à lui seul l'honneur de l'imiter, & de le copier ? N'est-ce point que les Sçavans ont un goût accoûtumé à dédaigner les choses délicates & galantes ? Quoiqu'il en soit, je voi que toute leur faveur est pour Theocrite, & qu'ils ont résolu qu'il seroit le Prince des Poëtes Bucoliques.

Les Auteurs Modernes ne sont pas ordinairement tombés dans le défaut de faire leurs Bergers trop grossiers. M. d'Urfé ne s'en est que trop éloigné dans son Roman, qui d'ailleurs est plein de choses admirables. Il y en a qui sont de la derniere perfection dans le genre Pastoral ; mais il y en a aussi, si je ne me trompe, qui demanderoient à être dans Cyrus ou dans Cleopatre. Souvent les Bergers de l'Astrée me paroissent des Gens de Cour déguisés en Bergers, & qui n'en sçavent pas bien imiter les manieres, quelquefois ils me paroissent des Sophistes très pointilleux ; car quoique Silvandre fût le seul qui eût étudié à l'Ecole des Massiliens, il y en a d'autres à qui il arrive d'être aussi subtils que lui, & je ne sçai seulement comment ils pouvoient l'entendre, eux qui n'avoient pas fait leur Cours chés les Massiliens.

Il n'appartient point aux Bergers de parler de toutes ſortes de matieres, & quand on veut s'élever, il eſt permis de prendre d'autres perſonnages. Si Virgile vouloit faire une Deſcription pompeuſe de ce renouvellement imaginaire que l'on alloit voir dans l'Univers à la naiſſance du Fils de Pollion, il ne falloit point qu'il priât les Muſes Paſtorales de le prendre ſur un ton plus haut qu'à leur ordinaire, leur voix ne va point juſqu'à ce ton-là, ce qu'il y avoit à faire étoit de les abandonner, & de s'adreſſer à d'autres qu'à elles. Je ne ſçai cependant s'il ne devoit pas s'en tenir aux Muſes Paſtorales, il eût fait une peinture agreable des biens que le retour de la Paix alloit produire à la Campagne, & cela, ce me ſemble, eût bien valu toutes ces merveilles incompréhenſibles qu'il emprunte de la Sibylle de Cumes, cette nouvelle race d'Hommes qui deſcendra du Ciel, ces Raiſins qui viendront à des Ronces, & ces Agneaux qui naîtront de couleur de feu ou d'écarlate pour épargner aux Hommes la peine de teindre leurs laines. On auroit mieux flaté Pollion par des choſes qui euſſent eu un peu plus de

vrai-semblance ; peut-être cependant celles-là n'en manquoient-elles pas trop, il est bien difficile que les louanges en manquent pour ceux à qui elles s'adressent.

Oserois-je avouer qu'il me paroît que Calpurnius, Auteur qui n'est pas du mérite de Virgile, a pourtant mieux traité un sujet tout semblable ? Je ne parle que du dessein, & non pas du stile. Il introduit deux Bergers qui pour se garantir de l'ardeur du Soleil, se retirent dans un Antre, où ils trouvent des Vers écrits de la main du Dieu Faunus, qui sont une Prédiction du bonheur dont l'Empereur Carus va combler tous ses Sujets. Il s'arrête assés, selon le devoir d'un Poëte Pastoral, au bonheur qui regarde la Campagne, ensuite il s'éleve plus haut, parce qu'il en a droit en faisant parler un Dieu, mais il n'y mêle rien de semblable aux Propheties de la Sibylle. C'est dommage que Virgile n'ait fait les Vers de cette Piece, encore ne seroit-il pas necessaire qu'il les eût faits tous.

Virgile se fait dire par Phebus au commencement de sa sixiéme Eglogue, que ce n'est point à un Berger à chanter

des Rois & des Guerres, mais qu'il doit s'en tenir à ſes Troupeaux, & à des ſujets qui ne demandent qu'un ſtile ſimple. Aſſurément le conſeil de Phebus eſt fort bon, mais je ne comprens pas comment Virgile s'en ſouvient ſi peu, qu'il ſe met auſſi-tôt après à entonner l'origine du Monde, & la formation de l'Univers, ſelon le Siſtême d'Epicure, ce qui étoit bien pis que de chanter des Guerres & des Rois. En verité, je ne ſçai du tout ce que c'eſt que cette Piece-là, je ne conçois point quel en eſt le deſſein, ni quelle liaiſon les parties ont entre elles. Après ces idées de Philoſophie, viennent les Fables d'Hilas & de Paſiphaé, & des ſœurs de Phaëton qui n'y ont aucun rapport; & au milieu de ces Fables qui ſont priſes dans des tems fort reculés, ſe trouve placé Cornelius Gallus, contemporain de Virgile, & les honneurs qu'on lui rend au Parnaſſe, après quoi reviennent auſſi-tôt les Fables de Scilla & de Philomele. C'eſt Siléne qui fait tout ce Diſcours bizarre. Virgile dit que le bon-homme avoit beaucoup bû le jour précédent, mais ne s'en ſentoit-il point encore un peu?

Ici, je prendrai encore la liberté d'avouer que j'aime mieux le dessein d'une pareille Eglogue que nous avons de Nemesianus, Auteur contemporain de Calpurnius, & qui n'est pas tout-à-fait à mépriser. Des Bergers qui trouvent Pan endormi, veulent joüer de sa Flute, mais des Mortels ne peuvent tirer de la Flute d'un Dieu qu'un son très-desagreable. Pan s'en éveille, & il leur dit, que s'ils veulent des chants, il va les contenter. Alors il leur chante quelque chose de l'Histoire de Bacchus, & s'arrête sur la premiere Vendange qui ait jamais été faite, dont il fait une description qui me paroît agreable. Ce dessein-là est plus régulier que celui du Siléne de Virgile, & même les Vers de la Piece sont assés bons.

C'est un usage assés ordinaire chés les Modernes de mettre en Eglogues des matieres élevées. Ronsard y a mis les loüanges des Princes & de la France, & presque tout le Pastoral de ces Eglogues consiste à avoir appellé Henri II. Henriot, Charles IX. Carlin, & Catherine de Medicis, Catin. Il est vrai qu'il avoüe lui-même qu'il n'a pas suivi les regles, mais il auroit mieux valu

les ſuivre, & éviter le ridicule que produit la diſproportion du ſujet & de la forme de l'Ouvrage. C'eſt ainſi que dans ſa premiere Eglogue, il tombe juſtement en partage à la Bergere Margot de faire l'Eloge de Turnebe, de Budé, & de Vatable, les premiers Hommes de leur ſiécle en Grec ou en Hebreu, mais qui aſſurément ne devoient pas être de la connoiſſance de Margot.

Parce que les Bergers ſont des perſonnages agreables, on en abuſe. On les prendra volontiers pour leur faire chanter les loüanges des Rois dans tout le ſublime dont on eſt capable ; & pourvû qu'on ait parlé de Flutes, de Chalumeaux, de Fougere, on croira avoir fait une Eglogue. Quand des Bergers loüent un Heros, il faudroit qu'ils le loüaſſent en Bergers, & je ne doute pas que cela ne pût avoir beaucoup de fineſſe & d'agrément, mais il ſeroit beſoin d'un peu d'art, & c'eſt bien le plus court de faire parler à des Bergers la langue ordinaire des loüanges, qui eſt fort élevée, mais fort commune, & par conſéquent aſſés facile.

Les Eglogues Allegoriques ne ſont pas non plus ſans difficulté. Le Man-

toüan qui étoit Carme, en a fait une où des Bergers disputent en représentant deux Carmes, dont l'un est de l'Etroite Observance, & l'autre est Mitigé. Le Bembe est leur Juge; ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'il leur fait ôter leurs Houlettes de peur qu'ils ne se battent. Du reste, quoique l'Allegorie ne soit pas mal gardée, il est trop ridicule de voir le différend de ces deux especes de Carmes traité en Eglogue.

J'aimerois encore mieux qu'un Berger représentât un Carme, que de le voir faire l'Epicurien, & de lui entendre dire des impietés. Cela arrive quelquefois aux Bergers du Mantoüan, quoiqu'ils soient très-grossiers, & que le Mantoüan fût Religieux. Amintas dans une mauvaise humeur où il est contre les Loix & contre l'honnêteté, parce qu'il est amoureux, dit que l'Homme est bien fou de s'imaginer qu'il ira dans les Cieux après sa mort, & il ajoute, que tout ce qui en arrivera, sera peut-être qu'il passera dans un Oiseau qui volera dans les airs. En vain le Mantoüan pour excuser cela dit qu'Amintas avoit passé bien du tems à la Ville; en vain Badius son Commen-

tateur, car tout Moderne qu'eſt le Mantoüan, il a un Commentateur, & auſſi zelé que le ſeroit celui d'un Ancien, tire de-là cette belle réflexion, que l'amour fait qu'on doute des choſes de la Foi ; il eſt certain que ces erreurs-là, qui doivent être déteſtées de tous ceux qui les connoiſſent, doivent être ignorées des Bergers.

En recompenſe le Mantoüan fait quelquefois ſes Bergers fort devots. Vous voyés dans une Eglogue un dénombrement de toutes les Fêtes de la Vierge ; dans une autre une apparition de la Vierge, qui promet à un Berger que quand il aura paſſé ſa vie ſur le Carmel, elle l'enlevera dans des lieux plus agreables, & lui fera à jamais habiter les Cieux avec les Driades & les Hamadriades, nouvelles Saintes que nous ne connoiſſions pas encore dans le Paradis.

Ces ridicules ſenſibles, & pour ainſi dire palpables, ſont bien aiſés à éviter dans le caractere des Bergers ; mais il y en a d'autres un peu plus fins, où l'on tombe plus aiſément. Il ne faut point que des Bergers diſent des choſes brillantes. Il en échappe quelquefois à

ceux de M. de Racan, quoiqu'ils ayent coûtume d'être aſſés retenus ſur cet article. Pour les Auteurs Italiens, ils ſont toujours ſi remplis de pointes & de fauſſes penſées, qu'il ſemble qu'on doive leur paſſer ce ſtile comme leur langue naturelle. Ils ne ſe contraignent nullement, quoiqu'ils faſſent parler des Bergers, & ils n'en employent pas des figures moins hardies, ni moins outrées.

L'Auteur *de la maniere de bien penſer dans les Ouvrages d'eſprit*, condamne la Silvie du Taſſe, qui en ſe mirant dans une Fontaine, & en ſe mettant des Fleurs, leur dit qu'elle ne les porte pas pour ſe parer, mais pour leur faire honte. Il trouve la penſée trop recherchée, & trop peu naturelle pour une Bergere, on ne peut ſe diſpenſer de ſouſcrire à ce jugement. Mais après cela on doit s'épargner la peine de lire des Poëſies Paſtorales du Guarini, du Bonarelli, & du Cavalier Marin, pour y trouver rien de Paſtoral; car la penſée de Silvie eſt la choſe du monde la plus ſimple en comparaiſon de celles dont ces Auteurs ſont pleins.

L'Aminte du Taſſe eſt en effet ce que l'Italie a de meilleur dans le genre Paſ-

toral. Cet Ouvrage a certainement de grandes beautés ; cet endroit même de Silvie, hormis ce qu'on y vient de remarquer, eſt une des plus agreables choſes, & des mieux peintes que j'aye jamais vûës, & l'on doit être bien obligé à un Auteur Italien de ne s'être pas davantage abandonné aux Pointes. Mais je ne croi pas que tous les Poëtes de l'Italie enſemble en puiſſent fournir de plus ridicules, que celles de cette Eglogue de Marot, où le Berger Colin dit ſur la mort de Louiſe de Savoye, Mere de François I.

Rien n'eſt ça-bas qui cette mort ignore,
Coignac s'en coigne en ſa poitrine blême,
Romorantin la perte rememore,
Anjou fait joug, Angoulême eſt de même,
Amboiſe en boit une amertume extrême,
Le Maine en meine un lamentable bruit,
&c.

M. de Segrais, dont les Poëſies Paſtorales ſont fort eſtimées, avoüe qu'il n'a pas toujours exactement gardé le ſtile qui y eſt propre. Il dit qu'il a été quelquefois obligé de s'accommoder

au goût de son siécle, qui demandoit des choses figurées & brillantes, mais il ne l'a fait qu'après avoir bien prouvé qu'il sçavoit parfaitement attraper, quand il vouloit, les vrayes beautés de l'Eglogue. On ne sçait quel est le goût de ce tems-ci, il n'est déterminé ni en bien ni en mal, & il paroît qu'il va flotant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ainsi je croi que puisqu'on hazarde toujours également de ne pas réussir, il vaut mieux suivre les regles & les veritables idées des choses.

Entre la grossiereté ordinaire des Bergers de Theocrite, & le trop d'esprit de la plûpart de nos Bergers Modernes, il y a un milieu à tenir; mais loin qu'il soit aisé à prendre dans l'exécution, il n'est seulement pas aisé à marquer dans la Theorie. Il faut que les Bergers ayent de l'esprit, & de l'esprit fin & galant, ils ne plairoient pas sans cela; il faut qu'ils n'en ayent que jusqu'à un certain point, autrement ce ne seroient plus des Bergers; je vais tâcher de déterminer quel est ce point, & hazarder l'idée que j'ai là-dessus.

Les Hommes qui ont le plus d'esprit, & ceux qui n'en ont que médio-

crement, ne différent pas tant par les choses qu'ils sentent, que par la maniere dont ils les expriment. Les passions portent avec tout leur trouble une espece de lumiere, qu'elles communiquent presque également à tous ceux qu'elles possedent. Il y a une certaine pénétration, de certaines vûës attachées, indépendamment de la différence des esprits, à tout ce qui nous interesse, & nous pique. Mais ces passions qui éclairent à peu près tous les hommes de la même sorte, ne les font pas tous parler les uns comme les autres. Ceux qui ont l'esprit plus fin, plus étendu, plus cultivé, en exprimant ce qu'ils sentent, y ajoutent je ne sçai quoi qui a l'air de réflexion, & que la passion seule n'inspire point; au lieu que les autres expriment leurs sentimens plus simplement, & n'y mêlent, pour ainsi dire, rien d'étranger. Un Homme du commun dira bien : *J'ai si fort souhaité que ma Maîtresse fût fidelle, que j'ai crû qu'elle l'étoit*; mais il n'appartient qu'à M. de la Rochefoucaut de dire, *l'esprit a été en moi la dupe du cœur.* Le sentiment est égal, la pénétration égale, mais l'expression est si différente, que l'on

croiroit volontiers que ce n'eſt plus la même choſe.

On ne prend pas moins de plaiſir à voir un ſentiment exprimé d'une maniere ſimple, que d'une maniere plus penſée, pourvû qu'il ſoit toujours également fin. Au contraire, la maniere ſimple de l'exprimer doit plaire davantage, parce qu'elle cauſe une eſpece de ſurpriſe douce, & une petite admiration. On eſt étonné de voir quelque choſe de fin & de délicat ſous des termes communs, & qui n'ont point été affectés; & ſur ce pied-là, plus la choſe eſt fine, ſans ceſſer d'être naturelle, & les termes communs, ſans être bas, plus on doit être touché.

L'admiration & la ſurpriſe ont tant d'effet, qu'elles peuvent même faire valoir les choſes au-delà de ce qu'elles valent. Tout Paris a retenti des Dits notables des Ambaſſadeurs Siamois, tout Paris y a applaudi; que des Ambaſſadeurs d'Eſpagne ou d'Angleterre en euſſent dit autant, on n'y eût pas ſongé. Mais nous ſuppoſions que des Gens venus du bout du monde, de couleur olivâtre, habillés autrement que nous, que les Européens avoient toujours trai-

tés de Barbares, ne devoient pas avoir le ſens commun, nous avons été bien étonnés de leur en trouver, & les moindres choſes de leur part nous ont jettés dans l'admiration ; admiration dans le fond aſſés injurieuſe pour eux. Il en va de même de nos Bergers ; on eſt plus touché de les voir penſer finement dans leur ſtile ſimple, parce qu'on s'y attend moins.

Encore une choſe qui convient au ſtile des Bergers, c'eſt de ne parler que par faits, & preſque point par réflexions. Les gens qui ont médiocrement de l'eſprit, ou l'eſprit médiocrement cultivé, ont un langage qui ne roule que ſur les choſes particulieres qu'ils ont ſenties ; & les autres s'élevant plus haut, réduiſent tout en idées générales. Leur eſprit a travaillé ſur leurs ſentimens & ſur leurs expériences, ce qu'ils ont vû les a conduits à ce qu'ils n'ont point vû ; au lieu que ceux qui ſont d'un ordre inferieur ne pouſſent point leurs vûës au-delà de ce qu'ils ſentent ; ce qui y reſſemble le plus pourra leur être encore nouveau. De-là vient dans le Peuple une curioſité inſatiable des mêmes objets, une admiration

presque toujours égale pour les mêmes choses.

Une suite de cette sorte d'esprit, est de mêler aux faits que l'on rapporte beaucoup de circonstances utiles ou inutiles. C'est que l'on a été extrêmement frapé du fait particulier, & de tout ce qui l'accompagnoit. Les grands Génies au contraire, méprisant tout ce petit détail, vont saisir dans les choses je ne sçai quoi d'essentiel, & qui est ordinairement indépendant des circonstances.

Croiroit-on bien que dans les choses de passion, il vaut mieux imiter le langage des personnes d'un esprit médiocre, que celui des autres? A la verité on ne rapporte guere que des faits, & on ne s'éleve pas jusqu'aux réflexions; mais rien n'est plus agreable que des faits exposés de maniere qu'ils portent leur réflexion avec eux. Tel est ce trait admirable de Virgile: *Galatée me jette une Pomme, & s'enfuit derriere des Saules. & veut être apperçüe auparavant.* Le Berger ne vous dit point quel est le dessein de Galatée, quoi qu'il le sente parfaitement bien; mais il a été frapé de l'action, & selon qu'il vous la représente, il

il eſt impoſſible que vous n'en deviniés le deſſein. Or l'eſprit aime les idées ſenſibles, parce qu'il les ſaiſit facilement, & il aime à pénétrer, pourvû que ce ſoit ſans effort, ſoit parce qu'il ſe plaît à agir juſqu'à un certain point, ſoit parce qu'un peu de pénétration flate ſa vanité. Il a le double plaiſir, & d'embraſſer une idée facile, & de pénétrer lors qu'on lui préſente des faits pareils à celui de Galatée. L'action, & pour ainſi dire, l'ame de l'action, s'offrent tout enſemble à ſes yeux; il ne peut avoir rien de plus, ni plus promptement, & il ne lui en peut couter moins.

Lors que Coridon dans la ſeconde Eglogue de Virgile, dit pour vanter ſa Flute que Dametas la lui donna en mourant, & lui dit, *tu es le ſecond Maître qu'elle a eu*, & qu'Amintas fut jaloux de ce qu'on ne lui avoit pas fait ce préſent, toutes ces circonſtances ſont parfaitement du génie Paſtoral. Il pourroit même y avoir de la grace à faire qu'un Berger s'embaraſſât dans celles qu'il rapporteroit, & eût quelque peine à s'en démêler, mais cela voudroit être menagé avec art.

Il n'y a point de Perſonnages à qui il

siée mieux de charger un peu leur discours de circonstances, qu'aux Amans. Elles ne doivent pas être absolument inutiles, ou prises trop loin, car cela seroit ennuyeux, quoi que peut être naturel; mais celles qui n'ont qu'un demi-rapport au fait dont il s'agit, & qui marquent plus de passion qu'elles ne sont importantes, ne peuvent manquer de faire un effet agreable. Ainsi lors que dans une Eglogue de M. Segrais une Bergere dit,

Menalque & Licidas ont sçû faire des Vers
Dignes d'être chantés par cent Peuples divers,
Mais mon jaloux Berger sous ce vieux Sicomore,
En fit un jour pour moi que j'aime mieux encore.

La circonstance du Sicomore est jolie en ce qu'elle seroit inutile pour toute autre que pour une Amante.

Selon l'idée que nous nous formons ici des Bergers, les récits & les narrations leur conviennent fort bien; mais de leur faire faire des Harangues pareilles à celles de l'Astrée, pleines de ré-

flexions générales, & de raisonnemens liés les uns aux autres, en verité je ne croi pas que leur caractere le permette.

Il n'est pas mal qu'ils fassent des Descriptions, pourvû qu'elles ne soient pas fort longues. Celle de la Coupe que le Chevrier promet à Tirsis dans la premiere Idille de Theocrite passe un peu les bornes, & sur cet exemple, Ronsard, & Remi Belleau son contemporain, en ont fait qui l'emportent en longueur. Quand leurs Bergers ont à décrire un Panier, un Bouc, un Merle, qu'ils mettent pour prix d'un combat, ils ne finissent point. Ce n'est pas que ces Descriptions n'ayent quelquefois bien de la beauté, & un art merveilleux; au contraire, elles en ont trop pour des Bergers.

Vida, fameux Poëte Latin du seiziéme siécle, dans l'Eglogue de Nicé, qui est, à ce que je croi, Victoire Colonne, Veuve de Davalos, Marquis de Pesquaire, fait décrire au Berger Damon un Panier de jonc qu'il fera pour elle. Il dit qu'il y représentera Davalos mourant, & regrettant de ne pas mourir dans un combat, des Rois, des Capitaines, & des Nimphes en pleurs

autour de lui, Nicé priant en vain les Dieux, Nicé évanoüie à la nouvelle de la mort de Davalos, revenant à peine par l'eau que ses Femmes lui jettent sur le visage ; & il ajoute qu'il auroit exprimé bien des plaintes & des gemissemens, s'ils se pouvoient exprimer sur le jonc. Voilà bien des choses pour un Panier, & même je ne rapporte pas tout ; mais je ne sçai comment tout cela se peut représenter sur du jonc, ni comment Damon qui n'y sçauroit exprimer les plaintes de Nicé, n'est point embarassé à y exprimer le regret qu'a le Marquis de Pesquaire de mourir dans son lit. Je soupçonne que le Bouclier d'Achille pourroit bien nous avoir produit le Panier de Damon.

Je voi que Virgile a fait entrer beaucoup de comparaisons dans les discours de ses Bergers. Elles sont assés bien imaginées pour tenir la place de ces comparaisons triviales, & principalement des Proverbes grossiers, dont les vrais Bergers se servent presque toujours. Mais comme ces traits-là sont fort aisés à attraper, c'est ce qui a été le plus imité de Virgile. On ne voit autre chose dans tous les Auteurs d'Eglogues que

des Bergeres qui ſurpaſſent toutes les autres *autant que le Pin ſurpaſſe le Houx , & que le Cheſne eſt au-deſſus de la Fougere* ; on ne parle que des rigueurs d'une ingrate, *qui ſont à un Berger, ce qu'eſt la Biſe aux Fleurs , la Grêle aux Moiſſons , &c.* A l'heure qu'il eſt, je croi tout cela uſé, & à dire vrai , ce n'eſt pas un grand malheur. Naturellement les comparaiſons ne ſont pas trop du génie de la paſſion, & les Bergers ne s'en devroient ſervir que par la difficulté de s'exprimer autrement. Alors elles auroient beaucoup de grace , mais je n'en connois guere de cette eſpece.

Ainſi nous avons trouvé à peu près la meſure d'eſprit que peuvent avoir des Bergers, & la langue qu'ils peuvent parler. Il en va , ce me ſemble , des Eglogues comme des Habits que l'on prend dans des Balets pour repréſenter des Payſans. Ils ſont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des Payſans veritables, ils ſont même ornés de Rubans & de Points, & on les taille ſeulement en Habits de Payſans. Il faut auſſi que les ſentimens dont on fait la matiere des Eglogues , ſoient plus fins & plus délicats que ceux des vrais Bergers , mais

il faut leur donner la forme la plus simple & la plus champêtre qu'il soit possible.

Ce n'est pas qu'on ne doive mettre de la simplicité & de la naïveté jusque dans les sentimens ; mais on doit prendre garde aussi que cette naïveté & cette simplicité n'excluent que les raffinemens excessifs, tels que sont ceux des Gens du grand monde, & non pas des lumieres que la nature & les passions fournissent d'elles-mêmes, autrement l'on tomberoit dans des puerilités qui feroient rire. C'en est une excellente dans son genre que celle de ce jeune Berger, qui dans une Eglogue de Remy Belleau, dit sur un baiser qu'il avoit pris à une jolie Bergere :

J'ai baisé des Chevreaux qui ne faisoient que naître,
Le petit Veau de lait dont Colin me fit Maître
L'autre jour dans ces Prés, mais ce baiser vraiment,
Surpasse la douceur de tous ensemblement.

Une puerilité seroit encore plus par-

donnable à ce jeune Berger qu'au Ciclope Poliphéme. Dans l'Idille de Theocrite, qui porte ſon nom, & qui eſt belle, il ſonge à ſe vanger de ce que ſa mere, Nimphe Marine, n'a jamais pris ſoin de le mettre dans les bonnes graces de Galatée, autre Nimphe de la Mer; il la menace de dire pour la faire enrager qu'il a mal à la tête & aux deux pieds. On ne peut guere croire que fait comme il étoit, ſa Mere fût aſſés folle de lui, pour être bien fâchée de lui voir ces petits maux, ni qu'il imaginât une vengeance ſi mignonne. Son caractere eſt mieux gardé, lorſqu'il promet à Galatée comme un préſent fort agreable quatre petits Ours qu'il nourrit exprès pour elle. A propos d'Ours, je voudrois bien ſçavoir pourquoi Daphnis en mourant, dit adieu aux Ours, & aux Loups Cerviers auſſi tendrement qu'à la belle Fontaine d'Aretuſe, & aux Fleuves de Sicile. Il me ſemble qu'on n'a guere coûtume de regretter une pareille compagnie.

Il ne me reſte plus à faire qu'une remarque qui n'a point de liaiſon avec les précédentes, c'eſt ſur les Eglogues qui ont un Refrain à peu près comme des

Ballades, où un Vers qui se repete plusieurs fois. Il n'est pas besoin de dire qu'il faut menager à ces Refrains des chûtes heureuses, où tout au moins justes; mais on ne sera peut-être pas fâché de sçavoir que tout l'art dont Theocrite s'est servi dans une Idille de cette espèce, a été de prendre son Refrain, & de le jetter dans son Idille à tort & à travers, sans aucun égard pour le sens des endroits où il le mettoit, sans égard même pour les phrases qu'il ne faisoit pas difficulté de couper par le milieu. Un Moderne ne seroit pas admiré s'il en faisoit autant.

Voilà bien du mal que j'ai dit de Theocrite & de Virgile, tout Anciens qu'ils sont, & je ne doute pas que je ne paroisse bien impie à ceux qui professent cette espece de Religion que l'on s'est faite d'adorer l'Antiquité. Il est vrai que je n'ai pas laissé de loüer assés souvent Virgile & Theocrite, mais enfin je ne les ai pas toujours loüés, & je n'ai pas dit que leurs défauts même, s'ils en avoient, étoient de beaux défauts; je n'ai pas forcé toutes les lumieres naturelles de la raison pour les justifier; je les ai en partie approuvés,

&

& condamnés en partie, comme des Auteurs de ce siécle, que je verrois tous les jours en personne; & c'est dans toutes ces choses-là que consiste le sacrilege.

Je prie donc que l'on me permette de faire ici une petite Digression qui sera mon Apologie, & une exposition naïve du sentiment où je suis sur les Anciens & les Modernes. J'espere qu'on me le permettra d'autant plus facilement que le Poëme de M. Perraut a mis cette Question fort à la mode. Comme il se prepare à la traiter plus amplement, & plus à fond, je ne la toucherai que fort legerement; j'estime assés les Anciens pour leur laisser l'honneur d'être combattus par un Adversaire illustre & digne d'eux.





DIGRESSION SUR LES ANCIENS ET LES MODERNES.



Oute la queſtion de la prééminence entre les Anciens & les Modernes étant une fois bien entenduë, ſe réduit à ſçavoir ſi les Arbres qui étoient autrefois dans nos Campagnes étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'ayent été, Homere, Platon, Demoſthene, ne peuvent être égalés dans ces derniers ſiécles; mais ſi nos Arbres ſont auſſi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homere, Platon & Demoſthene.

Eclairciſſons ce Paradoxe. Si les An-

ciens avoient plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux de ce tems-là étoient mieux diſpoſés, formés de fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de plus d'eſprits animaux; mais en vertu de quoi les cerveaux de ce tems-là auroient-ils été mieux diſpoſés? Les Arbres auroient donc été auſſi plus grands & plus beaux; car ſi la nature étoit alors plus jeune & plus vigoureuſe, les Arbres auſſi-bien que les cerveaux des hommes auroient dû ſe ſentir de cette vigueur & de cette jeuneſſe.

Que les Admirateurs des Anciens y prennent un peu garde, quand ils nous diſent que ces gens-là ſont les ſources du bon goût & de la raiſon, & les lumieres deſtinées à éclairer tous les autres hommes, que l'on n'a d'eſprit qu'autant qu'on les admire, que la nature s'eſt épuiſée à produire ces grands originaux: en verité ils nous les font d'une autre eſpece que nous, & la Phyſique n'eſt pas d'accord avec toutes ces belles phraſes. La nature a entre les mains une certaine pâte qui eſt toujours la même, qu'elle tourne & retourne ſans ceſſe en mille façons & dont elle forme les Hommes, les Animaux, les

Plantes ; & certainement elle n'a point formé Platon , Demoſthene , ni Homere d'une argile plus fine ni mieux préparée que nos Philoſophes , nos Orateurs, & nos Poëtes d'aujourd'hui. Je ne regarde ici dans nos Eſprits qui ne ſont pas d'une nature materielle , que la liaiſon qu'ils ont avec le cerveau qui eſt materiel , & qui par ſes différentes diſpoſitions produit toutes les différences qui ſont entr'eux.

Mais ſi les Arbres de tous les ſiécles ſont également grands , les Arbres de tous les Pays ne le ſont pas. Voilà des différences auſſi pour les Eſprits. Les différentes idées ſont comme des Plantes ou des Fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes ſortes de Climats. Peut-être notre Terroir de France n'eſt-il pas propre pour les raiſonnemens que font les Egyptiens , non plus que pour leurs Palmiers ; & ſans aller ſi loin , peut-être les Orangers qui ne viennent pas auſſi facilement ici qu'en Italie , marquent - ils qu'on a en Italie un certain tour d'eſprit que l'on n'a pas tout-à-fait ſemblable en France. Il eſt toujours ſûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui eſt entre

toutes les parties du monde materiel, les différences de climats qui ſe font ſentir dans les Plantes, doivent s'étendre juſqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet.

Cet effet cependant y eſt moins grand & moins ſenſible, parce que l'Art & la Culture peuvent beaucoup plus ſur les Cerveaux que ſur la Terre, qui eſt d'une matiere plus dure & plus intraitable. Ainſi les penſées d'un Pays ſe tranſportent plus aiſément dans un autre que ſes Plantes, & nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos Ouvrages le génie Italien, qu'à élever des Orangers.

Il me ſemble qu'on aſſure ordinairement qu'il y a plus de diverſité entre les Eſprits qu'entre les Viſages. Je n'en ſuis pas bien ſûr. Les Viſages à force de ſe regarder les uns les autres, ne prennent point de reſſemblances nouvelles, mais les Eſprits en prennent par le commerce qu'ils ont enſemble. Ainſi les Eſprits, qui naturellement differoient autant que les Viſages, viennent à ne differer plus tant.

La facilité qu'ont les Eſprits à ſe former les uns ſur les autres, fait que les

Peuples ne conſervent pas l'Eſprit original qu'ils tireroient de leur Climat. La lecture des Livres Grecs produit en nous le même effet à proportion que ſi nous n'épouſions que des Grecques. Il eſt certain que par des alliances ſi fréquentes le ſang de Grece, & celui de France, s'altereroient, & que l'air de viſage particulier aux deux Nations changeroit un peu.

De plus, comme on ne peut pas juger quels Climats ſont les plus favorables pour l'Eſprit, qu'ils ont apparemment des avantages & des déſavantages qui ſe compenſent, & que ceux qui donneroient par eux-mêmes plus de vivacité, donneroient auſſi moins de juſteſſe, & ainſi du reſte, il s'enſuit que la différence des Climats ne doit être contée pour rien, pourvû que les Eſprits ſoient d'ailleurs également cultivés. Tout au plus on pourroit croire que la Zone torride & les deux Glaciales, ne ſont pas fort propres pour les Sciences. Juſqu'à préſent elles n'ont point paſſé l'Egypte & la Mauritanie d'un côté, & de l'autre la Suede; peut-être n'a-ce pas été par hazard qu'elles ſe ſont tenuës entre le Mont Atlas & la

Mer Baltique ; on ne ſçait ſi ce ne ſont point là des bornes que la nature leur a poſées , & ſi l'on peut eſperer de voir jamais de grands Auteurs Lapons ou Negres.

Quoiqu'il en ſoit, voilà, ce me ſemble , la grande queſtion des Anciens & des Modernes vuidée. Les ſiécles ne mettent aucune différence naturelle entre les Hommes , le Climat de la Grece ou de l'Italie, & celui de la France, ſont trop voiſins pour mettre quelque différence ſenſible entre les Grecs ou les Latins & Nous ; quand ils y en mettroient quelqu'une , elle ſeroit fort aiſée à effacer ; & enfin elle ne ſeroit pas plus à leur avantage qu'au nôtre. Nous voilà donc tous parfaitement égaux, Anciens & Modernes, Grecs, Latins & François.

Je ne répons pas que ce raiſonnement paroiſſe convainquant à tout le monde. Si j'euſſe employé de grands tours d'Eloquence , oppoſé des traits d'Hiſtoire honorables pour les Modernes à d'autres traits d'Hiſtoire honorables pour les Anciens, & des paſſages favorables aux uns à des paſſages favorables aux autres, ſi j'euſſe traité de Sçavans entê-

tés ceux qui nous traitent d'ignorans, & d'esprits superficiels, & que selon les Loix établies entre les Gens de Lettres, j'eusse rendu exactement injure pour injure aux Partisans de l'Antiquité, peut-être auroit-on mieux goûté mes preuves; mais il m'a paru que prendre l'affaire de cette maniere-là, c'étoit pour ne finir jamais; & qu'après beaucoup de belles déclamations de part & d'autre, on seroit tout étonné qu'on n'auroit rien avancé. J'ai crû que le plus court étoit de consulter un peu sur tout ceci la Physique, qui a le secret d'abreger bien des contestations que la Rhetorique rend infinies.

Ici, par exemple, après que l'on a reconnu l'égalité naturelle qui est entre les Anciens & Nous, il ne reste plus aucune difficulté. On voit clairement que toutes les différences, quelles qu'elles soient, doivent être causées par des circonstances étrangeres, telles que sont le tems, les gouvernemens, l'état des affaires générales.

Les Anciens ont tout inventé, c'est sur ce point que leurs Partisans triomphent; donc ils avoient beaucoup plus d'esprit que nous; point du tout; mais

ils étoient avant nous. J'aimerois autant qu'on les vantât ſur ce qu'ils ont bû les premiers l'Eau de nos Rivieres, & que l'on nous inſultât ſur ce que nous ne buvons plus que leurs reſtes. Si l'on nous avoit mis en leur place, nous aurions inventé; s'ils étoient en la nôtre, ils ajouteroient à ce qu'ils trouveroient inventé; il n'y a pas là grand miſtere.

Je ne parle pas ici des inventions que le hazard fait naître, & dont il peut faire honneur, s'il veut, au plus mal habile homme du monde; je ne parle que de celles qui ont demandé quelque méditation & quelque effort d'eſprit. Il eſt certain que les plus groſſieres de cette eſpece n'ont été reſervées qu'à des Genies extraordinaires, & que tout ce qu'auroit pû faire Archimede dans l'enfance du monde, auroit été d'inventer la Charruë. Archimede placé dans un autre ſiécle brule les Vaiſſeaux des Romains avec des Miroirs, ſi cependant ce n'eſt point là une Fable.

Qui voudroit debiter des choſes ſpécieuſes & brillantes, ſoutiendroit à la gloire des Modernes que l'eſprit n'a pas beſoin d'un grand effort pour les pre-

mieres découvertes, & que la nature ſemble nous y porter elle-même, mais qu'il faut plus d'effort pour y ajouter quelque choſe, & un plus grand effort, plus on y a déja ajouté, parce que la matiere eſt plus épuiſée, & que ce qui reſte à y découvrir eſt moins expoſé aux yeux. Peut-être que les Admirateurs des Anciens ne negligeroient pas un raiſonnement auſſi bon que celui-là, s'il favoriſoit leur parti; mais j'avouë de bonne foi qu'il n'eſt pas aſſés ſolide.

Il eſt vrai que pour ajouter aux premieres découvertes, il faut ſouvent plus d'effort d'eſprit, qu'il n'en a fallu pour les faire; mais auſſi on ſe trouve beaucoup plus de facilité pour cet effort. On a déja l'eſprit éclairé par ces mêmes découvertes que l'on a devant les yeux, nous avons des vûës empruntées d'autrui qui s'ajoutent à celles que nous avons de notre fonds, & ſi nous ſurpaſſons le premier Inventeur, c'eſt lui qui nous a aidé lui-même à le ſurpaſſer; ainſi il a toujours ſa part à la gloire de notre Ouvrage; & s'il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous reſteroit rien de plus qu'à lui.

Je pouſſe ſi loin l'équité dont je ſuis

ſur cet article, que je tiens même conte aux Anciens d'une infinité de vûës fauſſes qu'ils ont euës, de mauvais raiſonnemens qu'ils ont faits, de ſottiſes qu'ils ont dites. Telle eſt notre condition qu'il ne nous eſt point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raiſonnable ſur quelque matiere que ce ſoit; il faut avant cela que nous nous égarions long-tems, & que nous paſſions par diverſes ſortes d'erreurs, & par divers degrés d'impertinences. Il eût toujours dû être bien facile, à ce qu'il ſemble, de s'aviſer que tout le jeu de la Nature conſiſte dans les figures & dans les mouvemens des corps; cependant avant que d'en venir là, il a fallu eſſayer des Idées de Platon, des Nombres de Pythagore, des Qualités d'Ariſtote, & tout cela ayant été reconnu pour faux, on a été réduit à prendre le vrai Siſtême. Je dis qu'on y a été réduit, car en verité il n'en reſtoit plus d'autre, & il ſemble qu'on s'eſt deffendu de le prendre auſſi long-tems qu'on a pû. Nous avons l'obligation aux Anciens de nous avoir épuiſé la plus grande partie des idées fauſſes qu'on ſe pouvoit faire; il falloit abſolument payer à l'erreur & à

l'ignorance le tribut qu'ils ont payé, & nous ne devons pas manquer de reconnoissance envers ceux qui nous en ont acquittés. Il en va de même sur diverses matieres, où il y a je ne sçai combien de sottises, que nous dirions, si elles n'avoient pas été dites, & si on ne nous les avoit pas, pour ainsi dire, enlevées; cependant il y a encore quelquefois des Modernes qui s'en ressaisissent, peut-être parce qu'elles n'ont pas encore été dites autant qu'il faut. Ainsi étant éclairés par les vûës des Anciens, & par leurs fautes mêmes, il n'est pas surprenant que nous les surpassions. Pour ne faire que les égaler, il faudroit que nous fussions d'une nature fort inferieure à la leur; il faudroit presque que nous ne fussions pas hommes aussi-bien qu'eux.

Cependant afin que les Modernes puissent toujours encherir sur les Anciens, il faut que les choses soient d'une espece à le permettre. L'Eloquence & la Poësie ne demandent qu'un certain nombre de vûës assés borné, par rapport à d'autres Arts, & elles dépendent principalement de la vivacité de l'imagination. Or les hommes peuvent

avoir amaſſé en peu de ſiécles un petit nombre de vûës, & la vivacité de l'imagination n'a pas beſoin d'une longue ſuite d'expériences, ni d'une grande quantité de regles pour avoir toute la perfection dont elle eſt capable. Mais la Phyſique, la Medecine, les Mathematiques, ſont compoſées d'un nombre infini de vûës, & dépendent de la juſteſſe du raiſonnement, qui ſe perfectionne avec une extrême lenteur, & ſe perfectionne toujours; il faut méme ſouvent qu'elles ſoient aidées par des expériences que le hazard ſeul fait naître, & qu'il n'amene pas à point nommé. Il eſt évident que tout cela n'a point de fin, & que les derniers Phyſiciens ou Mathematiciens devront naturellement être les plus habiles.

Et en effet, ce qu'il y a de principal dans la Philoſophie, & ce qui de là ſe répand ſur tout, je veux dire la maniere de raiſonner, s'eſt extrémement perfectionné dans ce ſiécle. Je doute fort que la plûpart des Gens entrent dans la remarque que je vais faire; je la ferai cependant pour ceux qui ſe connoiſſent en raiſonnemens, & je puis me vanter que c'eſt avoir du courage que

de s'expoſer pour l'interêt de la verité à la critique de tous les autres, dont le nombre n'eſt aſſurément pas mépriſable. Sur quelque matiere que ce ſoit, les Anciens ſont aſſés ſujets à ne pas raiſonner dans la derniere perfection. Souvent de foibles convenances, de petites ſimilitudes, des jeux d'eſprit peu ſolides, des diſcours vagues & confus paſſent chés eux pour des preuves, auſſi rien ne leur coute à prouver; mais ce qu'un Ancien démontroit en ſe joüant, donneroit à l'heure qu'il eſt bien de la peine à un pauvre Moderne, car de quelle rigueur n'eſt-on pas ſur les raiſonnemens? On veut qu'ils ſoient intelligibles, on veut qu'ils ſoient juſtes, on veut qu'ils concluent. On aura la malignité de demêler la moindre équivoque ou d'idées, ou de mots; on aura la dureté de condamner la choſe du monde la plus ingénieuſe, ſi elle ne va pas au fait. Avant M. Deſcartes on raiſonnoit plus commodément; les ſiécles paſſés ſont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'eſt lui, à ce qu'il me ſemble, qui a amené cette nouvelle méthode de raiſonner, beaucoup plus eſtimable que ſa Philoſophie mê-

me, dont une bonne partie ſe trouve fauſſe, ou fort incertaine, ſelon les propres regles qu'il nous a appriſes. Enfin il regne non ſeulement dans nos bons Ouvrages de Phyſique & de Metaphyſique, mais dans ceux de Religion, de Morale, de Critique, une préciſion & une juſteſſe, qui juſqu'à préſent n'avoient été guere connuës.

Je ſuis même fort perſuadé qu'elles iront encore plus loin. Il ne laiſſe pas de ſe gliſſer encore dans nos meilleurs Livres quelques raiſonnemens à l'antique, mais nous ſerons quelque jour Anciens, & ne ſera-t'il pas bien juſte que notre poſterité à ſon tour nous redreſſe & nous ſurpaſſe, principalement ſur la maniere de raiſonner, qui eſt une ſcience à part, & la plus difficile, & la moins cultivée de toutes?

Pour ce qui eſt de l'Eloquence & de la Poëſie, qui ſont le ſujet de la principale conteſtation entre les Anciens & les Modernes, quoiqu'elles ne ſoient pas en elles-mêmes fort importantes, je croi que les Anciens en ont pû atteindre la perfection, parce que, comme j'ai dit, on la peut atteindre en peu de ſiécles, & je ne ſçai pas préciſé-

ment combien il en faut pour cela. Je dis que les Grecs & les Latins peuvent avoir été excellens Poëtes & excellens Orateurs, mais l'ont-ils été? Pour bien éclaircir ce point, il faudroit entrer dans une diſcuſſion infinie, & qui, quelque juſte & quelque exacte qu'elle pût être, ne contenteroit jamais les Partiſans de l'Antiquité. Le moyen de raiſonner avec eux? Ils ſont réſolus à pardonner tout à leurs Anciens. Que dis-je, à leur pardonner? à les admirer ſur tout. C'eſt là particulierement le génie des Commentateurs, Peuple le plus ſuperſtitieux de tous ceux qui ſont dans le culte de l'Antiquité. Quelles Beautés ne ſe tiendroient heureuſes d'inſpirer à leurs Amans une paſſion auſſi vive & auſſi tendre que celle qu'un Grec ou un Latin inſpire à ſon reſpectueux Interprete?

Cependant je dirai quelque choſe de plus précis ſur l'Eloquence & ſur la Poëſie des Anciens; non que je ne ſçache aſſés le péril qu'il y a à ſe déclarer, mais il me ſemble que mon peu d'autorité & le peu d'attention qu'on aura pour mes opinions, me mettent en liberté de dire tout ce que je veux. Je

trouve

trouve que l'Eloquence a été plus loin chés les Anciens que la Poëſie, & que Demoſthene & Ciceron ſont plus parfaits en leur genre qu'Homere & Virgile dans le leur; j'en vois une raiſon aſſés naturelle. L'Eloquence menoit à tout dans les Republiques des Grecs, & dans celle des Romains, & il étoit auſſi avantageux d'être né avec le talent de bien parler, qu'il le ſeroit aujourd'hui d'être né avec un million de rente. La Poëſie au contraire n'étoit bonne à rien, & ç'a été toujours la même choſe dans toutes ſortes de Gouvernemens; ce vice-là lui eſt bien eſſentiel. Il me paroît encore que ſur la Poëſie & l'Eloquence les Grecs le cedent aux Latins. J'en excepte une eſpece de Poëſie, ſur laquelle les Latins n'ont rien à opposer aux Grecs, on voit bien que c'eſt la Tragedie dont je parle. Selon mon goût particulier, Ciceron l'emporte ſur Demoſthene, Virgile ſur Theocrite, & ſur Homere, Horace ſur Pindare, Titelive & Tacite ſur tous les Hiſtoriens Grecs.

Dans le Siſtême que nous avons établi d'abord, cet ordre eſt fort naturel. Les Latins étoient des Modernes à l'é-

gard des Grecs ; mais comme l'Eloquence & la Poësie sont assés bornées, il faut qu'il y ait un tems où elles soient portées à leur derniere perfection, & je tiens que pour l'Eloquence & pour l'Histoire, ce tems-là a été le siécle d'Auguste. Je n'imagine rien au-dessus de Ciceron & de Titelive ; ce n'est pas qu'ils n'ayent leurs défauts, mais je ne croi pas qu'on puisse avoir moins de défauts avec autant de grandes qualités, & l'on sçait assés que c'est la seule maniere dont on puisse dire que les Hommes soient parfaits sur quelque chose.

La plus belle versification du monde est celle de Virgile, peut-être cependant n'eût-il pas été mauvais qu'il eût eu le loisir de la retoucher. Il y a de grands morceaux dans l'Eneïde, d'une beauté achevée, & que je ne croi pas qu'on surpasse jamais. Pour ce qui est de l'ordonnance du Poëme en général, de la maniere d'amener les évenemens, & d'y menager des surprises agreables, de la noblesse des caracteres, de la varieté des incidens, je ne serai jamais fort étonné qu'on aille au-delà de Virgile, & nos Romans qui sont des Poë-

mes en proſe, nous en ont déja fait voir la poſſibilité.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer dans un plus grand détail de critique, je veux ſeulement faire voir que puiſque les Anciens ont pû parvenir ſur de certaines choſes à la derniere perfection, & n'y pas parvenir, on doit en examinant s'ils y ſont parvenus, ne conſerver aucun reſpect pour leurs grands noms, n'avoir aucune indulgence pour leurs fautes, les traiter enfin comme des Modernes. Il faut être capable de dire ou d'entendre dire ſans adouciſſement, qu'il y a une impertinence dans Homere ou dans Pindare; il faut avoir la hardieſſe de croire que des yeux mortels peuvent appercevoir des défauts dans ces grands génies, il faut pouvoir digerer que l'on compare Demoſthene & Ciceron à un Homme qui aura un nom François, & peut-être bas; grand & prodigieux effort de raiſon!

Sur cela, je ne puis m'empêcher de rire de la bizarrerie des Hommes. Préjugé pour préjugé, il ſeroit plus raiſonnable d'en prendre à l'avantage des Modernes, qu'à l'avantage des Anciens. Les Modernes naturellement ont

dû encherir ſur les Anciens, cette prévention favorable pour eux auroit un fondement. Quels ſont au contraire les fondemens de celle où l'on eſt pour les Anciens ? Leurs noms qui ſonnent mieux dans nos oreilles, parce qu'ils ſont Grecs ou Latins, la réputation qu'ils ont euë d'être les premiers Hommes de leur ſiécle, ce qui n'étoit vrai que pour leur ſiécle, le nombre de leurs Admirateurs qui eſt fort grand, parce qu'il a eu le loiſir de groſſir pendant une longue ſuite d'années. Tout cela conſideré, il vaudroit encore mieux que nous fuſſions prevenus pour les Modernes ; mais les Hommes non contens d'abandonner la raiſon pour les préjugés, vont quelquefois choiſir ceux qui ſont les plus déraiſonnables.

Quand nous aurons trouvé que les Anciens ont atteint ſur quelque choſe le point de la perfection, contentons-nous de dire qu'ils ne peuvent être ſurpaſſés, mais ne diſons pas qu'ils ne peuvent être égalés ; maniere de parler très-familiere à leurs Admirateurs. Pourquoi ne les égalerions-nous pas ? En qualité d'Hommes nous avons toujours droit d'y prétendre. N'eſt-il pas

plaiſant qu'il ſoit beſoin de nous relever le courage ſur ce point-là, & que nous qui avons ſouvent une vanité ſi mal entenduë, nous ayons auſſi quelquefois une humilité qui ne l'eſt pas moins? Il eſt donc bien déterminé qu'aucune ſorte de ridicule ne nous manquera.

Sans doute la Nature ſe ſouvient bien encore comment elle forma la tête de Ciceron & de Titelive. Elle produit dans tous les ſiécles des Hommes propres à être de grands Hommes, mais les ſiécles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talens. Des inondations de Barbares, des Gouvernemens ou abſolument contraires, ou peu favorables aux Sciences & aux Arts, des préjugés & des fantaiſies qui peuvent prendre une infinité de formes différentes, tel qu'eſt à la Chine le reſpect des Cadavres, qui empêche qu'on ne faſſe aucune Anatomie, des Guerres univerſelles établiſſent ſouvent, & pour long-tems, l'ignorance & le mauvais goût. Joignés à cela toutes les diverſes diſpoſitions des fortunes particulieres, & vous verrés combien la Nature ſeme en vain de Cicerons & de

Virgiles dans le monde, & combien il doit être rare qu'il y en ait quelques-uns, pour ainſi dire, qui viennent à bien. On dit que le Ciel en faiſant naître de grands Rois fait naître auſſi de grands Poëtes pour les chanter, d'excellens Hiſtoriens pour écrire leurs vies; ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'en tout tems les Hiſtoriens & les Poëtes ſont tout prêts, & que les Princes n'ont qu'à vouloir les mettre en œuvre.

Les ſiécles barbares qui ont ſuivi celui d'Auguſte, & précédé celui-ci, fourniſſent aux Partiſans de l'Antiquité celui de tous leurs raiſonnemens qui a le plus d'apparence d'être bon. D'où vient, diſent-ils, que dans ces ſiécles-là, l'ignorance étoit ſi épaiſſe & ſi profonde? C'eſt que l'on n'y connoiſſoit plus les Grecs & les Latins, on ne les liſoit plus; mais du moment que l'on ſe remit devant les yeux ces excellens modeles, on vit renaître la raiſon & le bon goût. Cela eſt vrai, & ne prouve pourtant rien. Si un Homme qui auroit de bons commencemens des Sciences, des Belles-Lettres, venoit à avoir une maladie qui les lui fît oublier, ſeroit-ce à dire qu'il en fût devenu inca-

pable ? Non, il pourroit les reprendre quand il voudroit, en recommençant dès les premiers Elemens. Si quelque Remede lui rendoit la memoire tout-à-coup, ce ſeroit bien de la peine épargnée, il ſe trouveroit ſçachant tout ce qu'il avoit ſçû, & pour continuer, il n'auroit qu'à reprendre où il auroit fini. La lecture des Anciens a diſſipé l'ignorance & la barbarie des ſiécles précédens. Je le croi bien. Elle nous rendit tout d'un coup des idées du vrai & du beau, que nous aurions été long-tems à ratraper, mais que nous euſſions ratrapées à la fin ſans le ſecours des Grecs & des Latins, ſi nous les avions bien cherchées. Et où les euſſions-nous priſes ? Où les avoient priſes les Anciens. Les Anciens même avant que de les prendre tâtonnerent bien long-tems.

La comparaiſon que nous venons de faire des Hommes de tous les ſiécles à un ſeul Homme, peut s'étendre ſur toute notre queſtion des Anciens & des Modernes. Un bon eſprit cultivé eſt, pour ainſi dire, compoſé de tous les eſprits des ſiécles précédens, ce n'eſt qu'un même eſprit qui s'eſt cultivé pendant tout ce tems-là. Ainſi cet Hom-

me qui a vêcu depuis le commencement du monde juſqu'à préſent, a eu ſon enfance où il ne s'eſt occupé que des beſoins les plus preſſans de la vie, ſa jeuneſſe où il a aſſés bien réuſſi aux choſes d'imagination, telles que la Poëſie & l'Eloquence, & où même il a commencé à raiſonner, mais avec moins de ſolidité que de feu. Il eſt maintenant dans l'âge de virilité, où il raiſonne avec plus de force, & a plus de lumieres que jamais; mais il ſeroit bien plus avancé ſi la paſſion de la Guerre ne l'avoit occupé long-tems, & ne lui avoit donné du mépris pour les Sciences auſquelles il eſt enfin revenu.

Il eſt fâcheux de ne pouvoir pas pouſſer juſqu'au bout une comparaiſon qui eſt en ſi beau train, mais je ſuis obligé d'avoüer que cet Homme-là n'aura point de vieilleſſe; il ſera toujours également capable des choſes auſquelles ſa jeuneſſe étoit propre, & il le ſera toujours de plus en plus de celles qui conviennent à l'âge de virilité, c'eſt-à-dire, pour quitter l'allegorie, que les Hommes ne dégenereront jamais, & que les vûës ſaines de tous les bons eſprits, qui ſe ſuccederont, s'ajouteront toujours les unes aux autres. Cet

Cet amas qui croît inceſſamment, de vûës qu'il faut ſuivre, de regles qu'il faut pratiquer, augmente toujours auſſi la difficulté de toutes les eſpeces de Sciences ou d'Arts; mais d'un autre côté de nouvelles facilités naiſſent pour recompenſer ces difficultés; je m'expliquerai mieux par des exemples. Du tems d'Homere, c'étoit une grande merveille qu'un Homme pût aſſujettir ſon diſcours à des meſures, à des ſyllabes longues & breves, & faire en même-tems quelque choſe de raiſonnable. On donnoit donc aux Poëtes des licences infinies, & on ſe tenoit encore trop heureux d'avoir des Vers. Homere pouvoit parler dans un ſeul Vers cinq Langues différentes, prendre le Dialecte Dorique quand l'Ionique ne l'accommodoit pas, au défaut de tous les deux, prendre l'Attique, l'Eolique, ou le Commun, c'eſt-à-dire, parler en même-tems Picard, Gaſcon, Normand, Breton & François commun. Il pouvoit alonger un mot, s'il étoit trop court, l'accourcir s'il étoit trop long, perſonne n'y trouvoit à redire. Cette étrange confuſion de Langues, cet aſſemblage bizarre de mots tout défigurés étoit la

Langue des Dieux, du moins il eſt bien ſûr que ce n'étoit pas celle des Hommes. On vint peu à peu à reconnoître le ridicule de ces licences qu'on accordoit aux Poëtes. Elles leur furent donc retranchées les unes après les autres, & à l'heure qu'il eſt les Poëtes dépoüillés de leurs anciens Privileges ſont réduits à parler d'une maniere naturelle. Il ſembleroit que le métier ſeroit fort empiré, & la difficulté de faire des Vers bien plus grande. Non, car nous avons l'eſprit enrichi d'une infinité d'idées Poëtiques qui nous ſont fournies par les Anciens que nous avons devant les yeux, nous ſommes guidés par un grand nombre de regles & de réflexions qui ont été faites ſur cet Art, & comme tous ces ſecours manquoient à Homere, il en a été recompenſé avec juſtice par toutes les licences qu'on lui laiſſoit prendre. Je croi pourtant, à dire le vrai, que ſa condition étoit un peu meilleure que la nôtre; ces ſortes de compenſations ne ſont pas ſi exactes.

Les Mathematiques, la Phyſique, ſont des Sciences dont le joug s'apeſantit toujours ſur les Sçavans, à la fin il y faudroit renoncer, mais les Methodes

ſe multiplient en même-tems ; le même eſprit qui perfectionne les choſes en y ajoutant des nouvelles vûës, perfectionne auſſi la maniere de les apprendre en l'abregeant, & fournit de nouveaux moyens d'embraſſer la nouvelle étenduë qu'il donne aux Sciences. Un Sçavant de ce ſiécle-ci contient dix fois un Sçavant du ſiécle d'Auguſte, mais il en a eu dix fois plus de commodités pour devenir Sçavant.

Je peindrois volontiers la Nature avec une Balance à la main, comme la Juſtice, pour marquer qu'elle s'en ſert à peſer, & à égaler à peu près tout ce qu'elle diſtribuë aux Hommes, le bonheur, les talens, les avantages & les deſavantages des différentes conditions, les facilités & les difficultés qui regardent les choſes de l'eſprit.

En vertu de ces compenſations, nous pouvons eſperer qu'on nous admirera avec excès dans les ſiécles à venir, pour nous payer du peu de cas que l'on fait aujourd'hui de nous dans le nôtre. On s'étudiera à trouver dans nos Ouvrages des beautés que nous n'avons point prétendu y mettre ; telle faute inſoutenable, & dont l'Auteur conviendroit lui-

même aujourd'hui, trouvera des Défenſeurs d'un courage invincible, & Dieu ſçait avec quel mépris on traitera en comparaiſon de nous les beaux eſprits de ces tems-là, qui pourront bien être des Ameriquains. C'eſt ainſi que le même préjugé nous abaiſſe dans un tems, pour nous élever dans un autre, c'eſt ainſi qu'on en eſt la victime, & puis la divinité ; jeu aſſés plaiſant à conſiderer avec des yeux indifférens.

Je puis même pouſſer la prédiction encore plus loin. Un tems a été que les Latins étoient Modernes, & alors ils ſe plaignoient de l'entêtement que l'on avoit pour les Grecs qui étoient les Anciens. La différence de tems qui eſt entre les uns & les autres diſparoît à notre égard, à cauſe du grand éloignement où nous ſommes, ils ſont tous anciens pour nous, & nous ne faiſons pas de difficulté de préférer ordinairement les Latins aux Grecs, parce qu'entre Anciens & Anciens, il n'y a pas de mal que les uns l'emportent ſur les autres ; mais entre Anciens & Modernes ce ſeroit un grand déſordre que les Modernes l'emportaſſent. Il ne faut qu'avoir patience, & par une longue ſuite de

ſiécles nous deviendrons les Contemporains des Grecs & des Latins ; alors il eſt aiſé de prévoir qu'on ne fera aucun ſcrupule de nous préférer hautement à eux ſur beaucoup de choſes. Les meilleurs Ouvrages de Sophocle, d'Euripide, d'Ariſtophane, ne tiendront guere devant Cinna, Horace, Ariane, le Miſantrope, & un grand nombre d'autres Tragedies & Comedies du bon tems, car il en faut convenir de bonne foi, il y a quelques années que ce bon tems eſt paſſé. Je ne croi pas que Theagene & Chariclée, Clitophon & Leucippe ſoient jamais comparés à Cyrus, à l'Aſtrée, à Zaïde, à la Princeſſe de Cleves. Il y a même des eſpeces nouvelles comme les Lettres Galantes, les Contes, les Opera, dont chacune nous a fourni un Auteur excellent, auquel l'Antiquité n'a rien à oppoſer, & qu'apparemment la poſterité ne ſurpaſſera pas. N'y eût-il que les Chanſons, eſpece qui pourra bien périr, & à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuſe quantité, toutes pleines de feu & d'eſprit, & je maintiens que ſi Anacreon les avoit ſçûës, il les auroit plus chantées que la

plûpart des ſiennes. Nous voyons par un grand nombre d'Ouvrages de Poëſie que la verſification peut avoir aujourd'hui autant de nobleſſe, mais en même-tems plus de juſteſſe & d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. Je me ſuis propoſé d'éviter les détails, & je n'étalerai pas davantage nos richeſſes, mais je ſuis perſuadé que nous ſommes comme les grands Seigneurs, qui ne prennent pas toujours la peine de tenir des Regiſtres exacts de leurs biens, & qui en ignorent une partie.

Si les grands Hommes de ce ſiécle avoient des ſentimens charitables pour la poſterité, ils l'avertiroient de ne les admirer point trop, & d'aſpirer toujours du moins à les égaler. Rien n'arrête tant le progrès des choſes, rien ne borne tant les eſprits, que l'admiration exceſſive des Anciens. Parce qu'on s'étoit dévoüé à l'autorité d'Ariſtote, & qu'on ne cherchoit la verité que dans ſes Ecrits Enigmatiques, & jamais dans la Nature, non ſeulement la Philoſophie n'avançoit en aucune façon, mais elle étoit tombée dans une abîme de galimatias & d'idées inintelligibles, d'où l'on a eu toutes les peines du monde à

la retirer. Ariſtote n'a jamais fait un vrai Philoſophe, mais il en a beaucoup étouffé qui le fuſſent devenus, s'il eût été permis. Et le mal eſt, qu'une fantaiſie de cette eſpece une fois établie parmi les Hommes, en voilà pour long-tems, on ſera des ſiécles entiers à en revenir, même après qu'on en aura reconnu le ridicule. Si l'on alloit s'entêter un jour de Deſcartes, & le mettre à la place d'Ariſtote, ce ſeroit à peu près le même inconvénient.

Cependant il faut tout dire ; il n'eſt pas bien ſûr que la poſterité nous conte pour un mérite les deux ou trois mille ans qu'il y aura un jour entre elle & nous, comme nous les contons aujourd'hui aux Grecs & aux Latins. Il y a toutes les apparences du monde que la raiſon ſe perfectionnera, & que l'on ſe déſabuſera généralement du préjugé groſſier de l'Antiquité. Peut-être ne durera-t'il pas encore long-tems, peut-être à l'heure qu'il eſt admirons-nous les Anciens en pure perte, & ſans devoir jamais être admirés en cette qualité-là. Cela ſeroit un peu fâcheux.

Si après tout ce que je viens de dire, on ne me pardonne pas d'avoir oſé atta-

quer des Anciens dans le Diſcours ſur l'Eglogue, il faut que ce ſoit un crime qui ne puiſſe être pardonné. Je n'en dirai donc pas davantage. J'ajouterai ſeulement que ſi j'ai choqué les ſiécles paſſés par la Critique des Eglogues des Anciens, je crains fort de ne plaire guere au ſiécle préſent par les miennes. Outre beaucoup de défauts qu'elles ont, elles repréſentent toujours un amour tendre, délicat, appliqué, fidele juſqu'à en être ſuperſtitieux, & ſelon tout ce que j'entens dire, le ſiécle eſt bien mal choiſi pour y peindre un amour ſi parfait.



THETIS ET PELÉE,

TRAGEDIE

Représentée pour la premiere fois

PAR L'ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE

l'An 1689.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA NUIT.

LA VICTOIRE.

Suite de la Victoire.

LE SOLEIL.



PROLOGUE.

Le Théatre repréſente une Nuit.

SCENE I.

LA NUIT dans ſon Char.

ACHevons notre cours paiſible,
Achevons de verſer nos tranquilles Pavots ;
Mortels, dans votre ſort pénible
Le plus grand bien eſt le repos.
Goûtés ce calme heureux que le deſtin vous laiſſe ;
Le jour ne reviendra qu'avec trop de vîteſſe,
Et mille ſoins divers
S'empareront de l'Univers.

On entend un bruit de Guerre.

Quel bruit interrompt le ſilence
De la Terre & des Cieux ?
D'où vient que dans ces lieux
La Victoire s'avance ?

SCENE II.

LA NUIT, LA VICTOIRE, & sa suite.

CHOEUR.

ALlons, allons, ne tardons pas,
Un jeune HEROS nous appelle;
Allons le couronner dans l'horreur des combats,
La Victoire à jamais lui veut être fidelle,
Elle suivra toujours ses pas.

On commence à voir un peu de clarté.

LA VICTOIRE.

O Nuit! précipités votre sombre carriere;
Déja du Dieu du jour un foible éclat nous luit;
Cedés à la lumiere,
Fuyés, fuyés, obscure Nuit.

LA NUIT.

Il n'est pas tems encor que le Soleil me chasse;
O Ciel! par quelle nouveauté
Vient-il si-tôt prendre ma place,
Et faire briller sa clarté?

La clarté augmente peu à peu.

CHOEUR.

O Nuit! précipités votre sombre carriere,
Voyés quel est déja cet éclat qui nous luit,
Cedés à la lumiere,
Fuyés, fuyés, obscure Nuit.

LA NUIT.

Il faut ceder, je ne puis m'en défendre,
Un trop grand éclat m'y réduit.
Quel prodige doit-on attendre
Dans le jour qui me suit?

LA VICTOIRE.

Le tems vous presse trop, vous ne pouvés l'apprendre.

CHOEUR.

Fuyés, fuyés, obscure Nuit.

La Nuit se retire.



SCENE III.

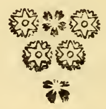
LA VICTOIRE & ſa Suite.

On voit le Palais du Soleil qui commence à s'ouvrir.

LA VICTOIRE.

Du Palais du Soleil la barriere éclatante
S'ouvre de moment en moment.
Marquons au Dieu du Jour qui remplit notre attente,
Combien à nos regards ce ſpectacle eſt charmant.

Pendant que le Palais du Soleil acheve de s'ouvrir, la Suite de la Victoire en marque ſa joye par des Danſes.



SCENE IV.

LE SOLEIL, LES HEURES; LA VICTOIRE & sa Suite.

LE SOLEIL.

VIctoire, tu le vois, j'accomplis ma promesse,
A suivre tes desirs tu vois que je m'empresse,
L'ordre de l'Univers, & d'éternelles loix
N'ont point de pouvoir qui m'arrête;
Je vais partir plûtôt que je ne dois,
Pour éclairer la premiere conquête
Du Fils du plus puissant des Rois.

LA VICTOIRE.

Je ne puis te marquer trop de reconnoissance;
Soleil, quand tu répons à mon impatience,
Un grand Roi m'a prescrit de voler en des lieux
Où son auguste Fils, d'un courage intrepide,
Expose des jours précieux,
Ma course n'est jamais plus prompte & plus rapide,

Que quand je ſuis les Loix d'un Roi ſi glo-
rieux.

LE SOLEIL.

Pendant quelques momens encore
Laiſſons briller l'Aurore,
Et j'entre en ma carriere avec la même ardeur
Qui poſſede ton cœur.
Quel deſtin aujourd'hui commence!
Quelle brillante gloire aujourd'hui prend naiſ-
ſance!
Que de fameux exploits l'un à l'autre enchaî-
nés
S'offrent dans l'avenir à mes yeux étonnés!
A ce vainqueur nouveau mille Ennemis ſe ren-
dent,
Mille ſuperbes Murs tombent ſous ſon effort,
Que vois-je? quel illuſtre ſort!
Il ſatisfait à tout ce que demandent
Et l'Exemple qu'il ſuit, & le Sang dont il ſort.

Danſes de la Suite de la Victoire & des Heures.

CHOEUR.

Préparons, préparons nos Palmes immortelles
Pour tant d'exploits guerriers;
Pour des conquêtes ſi belles
Pré-

Préparons tous nos Lauriers.

LE SOLEIL *dans son Char.*

Je commence mon cours, va, pars ainsi que moi,
Victoire, accordons-nous à servir un grand Roi.

Le Soleil part, & la Victoire s'envole.



ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

JUPITER.

NEPTUNE.

MERCURE.

PELE'E, *Roi de Thessalie.*

THETIS, *Déesse de la Mer.*

DORIS, *Nymphe de la Mer.*

CYDIPPE, *Nymphe de la Mer.*

LES TROIS SYRENES.

UN TRITON.

LES MINISTRES DU DESTIN.

LES TROIS EUMENIDES.





THETIS ET PELÉE, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente le Palais de Thetis.

SCENE PREMIERE.

PELE'E.

QUE mon deſtin eſt déplorable !
En vain à mes ſoupirs Thetis eſt favorable,
Helas ! Neptune en eſt charmé.

La crainte que nous cause un Dieu si redoutable
Tient toujours dans nos cœurs ce beau feu renfermé.
Quelles sont tes rigueurs, Amour impitoyable!
Il est encor des maux pour un Amant aimé.

SCENE II.

PELÉE, DORIS, CYDIPPE.

DORIS.

Quoi? je vous trouve seul? Thetis attend Neptune;
Lorsqu'il vient à ses yeux faire briller sa Cour;
Il semble que d'un si beau jour
L'éclat vous importune.
La retraite ne plaît qu'à des cœurs pleins d'amour.

PELE'E.

Moi, Nymphe, j'aimerois? non, mon cœur est paisible,
Non, mon cœur n'est point enflammé.

DORIS.

On dit d'un air moins animé
Que l'on est insensible.

PELE'E.

Par le seul mot d'amour vous m'avés allarmé.

DORIS.

C'eſt en vain qu'un Amant tâche de ſe contraindre,
En vain il cache ſon ardeur,
Les efforts qu'il ſe fait pour feindre
Trahiſſent malgré lui le ſecret de ſon cœur.

J'ignore quel Objet dans votre ame a fait naître
Des feux qui n'oſent éclater ;
Mais vous aimés, j'ai ſçû le reconnoître ;
Ne cherchés point à m'en faire douter.

PELE'E.

J'aimerois, ſi l'amour ſincere
Pouvoit s'aſſurer d'être heureux ;
Mais ſouvent les plus beaux feux
Trouvent un objet ſevere ;
Souvent on préfere
L'Amant le moins amoureux.

Neptune aime Thetis, c'eſt à moi qu'il confie
Ses ſecrets ſentimens ;
Mais ſes tourmens
Me font voir ſans envie
Le deſtin des Amans.

DORIS.

De quoi peut vous ſervir une feinte éternelle ?
Roi des Theſſaliens, fameux par vos exploits,

Vous aimés, vous serés fidele;
D'où vient que vous n'osés découvrir votre choix?

Avec une gloire éclatante
Vous flaterés la vanité
D'une fiere Beauté;
Avec une flamme constante
Vous pourrés d'une indifférente
Vaincre la cruauté.
Avec une gloire éclatante,
Avec une flamme constante,
On est aisément écouté.

PELE'E.

Vous tâchés vainement d'animer mon courage,
Quand je serois Amant, croirois-je vos discours?
La crainte est toujours
Le cruel partage
Des tendres amours.

DORIS.

L'espoir est toujours
Le charmant partage
Des tendres amours.

PELE'E & DORIS.

La crainte } est toujours
L'espoir }

Le charmant } partage
Le cruel }

Des tendres amours!

SCENE III.

THETIS, DORIS, PELE'E, CYDIPPE, Nymphes de la Suite de Thetis.

DORIS.

DEesse, avec plaisir nous allons voir la Fête
Que le Dieu des Eaux vous apprête.

THETIS.

J'espere qu'en ce jour votre amitié pour moi
Vous fera partager l'honneur que je reçoi.

On voit venir de loin les Syrenes, & on entend leur Musique.

Mais nous voyons déja les Syrenes paroître,
Nous entendons leurs doux concerts;
Préparons-nous à voir bientôt le Maître
Des vastes Mers.



SCENE IV.

THETIS, DORIS, PELÉE; LES SYRENES, Nymphes de la Suite de Thetis, Nereïdes qui accompagnent les Syrenes.

LES SYRENES.

NOs chants harmonieux forcent tout à se rendre,
Nous disposons des cœurs à notre gré;
Dès que nos voix se font entendre,
Notre triomphe est assuré.

Danses des Nereïdes.

LES SYRENES *à Thetis.*

Prenés d'aimables chaînes,
Que nos Chansons ne soient pas vaines
Pour la premiere fois;
Est-il des rigueurs inhumaines
Pour un fidele amour annoncé par nos voix?

SCENE V.

NEPTUNE, THETIS, PELÉE, TRITONS & FLEUVES de la Suite de Neptune, DORIS, SYRENES, NEREIDES.

CHOEUR de Tritons & de Fleuves.

EMpreſſons-nous à plaire au Dieu des Ondes,
Il adore Thetis, adorons ſes beaux yeux,
Les Amours deſcendront dans nos Grottes profondes,
Ils regnent juſque dans ces lieux.

NEPTUNE *à Thetis.*

Voyés, belle Déeſſe,
Voyés toute ma Cour vous marquer ſon tranſport,
Je vous ſoumets par ma tendreſſe
Tout ce qui m'eſt ſoumis par les ordres du Sort.
Jupiter m'enleva le plus noble partage;
Mais l'Empire des Mers où je donne la loi,
Sur l'Empire des Cieux doit avoir l'avantage,
Quand vous regnerés avec moi.

THETIS.

Je doute que du Sort la ſuprême puiſſance

M'ait destinée à cet honneur;
Mais je reçoi vos soins avec reconnoissance,
C'est le seul sentiment qui dépend de mon cœur.

NEPTUNE.

Je me flate que ma constance
Doit m'attirer une autre recompense;
Aimés, aimés à votre tour,
C'est l'amour seul qui peut payer l'amour.

Danses de Divinités de la Mer.

CHOEUR de toutes les Divinités.

Tout reconnoît l'Amour, tout se plaît dans ses chaînes,
Tout cede à ses loix souveraines;
Mais il n'est rien dans l'Univers
Qui lui soit plus soumis que l'Empire des Mers.

UN TRITON.

C'est dans nos flots que Venus prit naissance,
Nous fûmes les premiers sous son obéissance,
La Mere d'Amour fit sur nous
L'essai de ses traits les plus doux.

NEPTUNE *aux Divinités de la Mer.*

Je suis content de votre zele,
Il ne sçauroit mieux éclater.

à Thetis.

Je vous quitte, aimable Immortelle,
Songés à la grandeur où vous pouvés monter;
Mais songés encor plus à mon amour fidele.

Neptune sort avec les Divinités de la Mer.

SCENE VI.

THETIS, PELE'E.

PELE'E.

Je viens de ſoutenir le ſpectacle fatal
Des hommages pompeux que vous rend mon Rival ;
Pour me payer d'une peine ſi dure ,
Vos plus tendres regards ne me ſont-ils pas dûs ?
Parlés , ou que du moins un ſoupir me raſſure
Contre les ſoins que l'on vous a rendus.

THETIS.

Perdés une crainte importune ,
Je viens d'apprendre encor que mes foibles attraits
Vous donnent un Rival plus puiſſant que Neptune ,
Et mon cœur eſt à vous plus qu'il n'y fut jamais.

PELE'E.

Ah ! Jupiter eſt ce Rival terrible !

THETIS.

C'eſt lui qui va m'offrir des ſoupirs ſuperflus.

PELE'E.

Quoi ! Jupiter pour vous eſt devenu ſenſible ?

Ma peine étoit trop foible, & rien n'y manque plus.

Daignés me pardonner ma crainte & mes allarmes,
Si j'en croiois les troubles que je sens.
Je me plaindrois de l'excès de vos charmes,
Lorsqu'ils me font des Rivaux si puissans.

THETIS.

Vous remportés des victoires nouvelles,
Quand je fais des Amans nouveaux;
Si mes conquêtes sont trop belles,
Vos triomphes en sont plus beaux.

PELE'E.

Je ne suis qu'un Mortel, c'est en vain que j'espere;
Ces Dieux empressés à vous plaire
Me font sentir trop vivement
Que je suis un temeraire
D'oser être votre Amant.

THETIS.

Dans l'empire d'Amour on tient le rang suprême;
Dès que l'on sçait charmer;
Un Mortel qui se fait aimer,
Est égal à Jupiter même.
Dans l'empire d'Amour on tient le rang suprême,
Dès que l'on sçait charmer.

PELE'E.

Lorsque j'obtiens de vous un si doux sacrifice,

O Ciel ! dans quels malheurs il faut que je languiſſe !
J'eſperois que l'Hymen finiroit mon tourment,
Mais tout s'oppoſe à cet eſpoir charmant ;
Plus vous m'aimés, plus je ſens le ſupplice
D'être aimé vainement.

THETIS & PELE'E.

Faut-il que tout s'uniſſe
Contre de ſi beaux feux ?
Helas ! quelle injuſtice !
Les plus tendres amours ſont les plus malheureux.

THETIS.

Redoublons, s'il ſe peut, notre ardeur mutuelle,
Par notre amour tâchons à ſurmonter
La fortune cruelle.

THETIS & PELE'E.

Aimons, c'eſt le ſeul bien qu'on ne peut nous ôter.





ACTE II.

Le Théatre représente un Rivage de la Mer.

SCENE I.

DORIS, CIDIPPE.

CIDIPPE.

VOus ſuivés un penchant trop flateur & trop doux,
Je doute que Pelée ait de l'amour pour vous.
Son feu, s'il vous aimoit, craindroit moins de paroître,
Ses ſoins ſeroient plus empreſſés;
Il vous tient des diſcours douteux, embaraſſés;
L'Amour par ſes regards ne ſe fait point connoître;
On l'apperçoit bien mieux
Dans votre bouche & dans vos yeux.

DORIS.

Non, j'aime trop pour m'y pouvoir méprendre.

Des ſoins toujours craintifs, un timide embarras,
Sont les effets de l'Amour le plus tendre ;
C'eſt en ſoupirant tout bas
Qu'il ſe fait le mieux entendre.

CIDIPPE.

On croit facilement qu'on inſpire les feux
Que l'on reſſent ſoi-même,
On ſe flate ſi-tôt qu'on aime,
Et tout paroît amour à des yeux amoureux.

DORIS.

Pelée aime en ſecret, tout marque ſa tendreſſe,
A quel Objet ſes vœux pourroient-ils être offerts ?
Il voit ſouvent Thetis, mais le ſoin qui le preſſe
Eſt de ſervir le Dieu des Mers,
Il n'eſt pas ſon Rival auprès d'une Déeſſe.

Tout ſemble déclarer
Que c'eſt moi qu'il adore ;
Mais j'en croi mieux encore
Mon cœur qui m'en oſe aſſurer.

CIDIPPE.

Ne ſerai-je point trop ſincere,
Si je vous avertis
D'un ſecret qui doit vous déplaire ?

J'ai vû dans un lieu ſolitaire
Pelée entretenir Thetis.
Le hazard ſeul n'eût pû les y conduire ,
Sans entendre leurs voix, je ſçus aſſés m'inſtruire
De leurs mutuelles amours ;
Par leurs regards j'entendis leurs diſcours.

DORIS.

Il aimeroit Thetis ? Ciel ! cet affreux ſupplice
Seroit-il reſervé pour ma ſecrette ardeur ?
Mais je la voi , pour lire dans ſon cœur
Je veux employer l'artifice.

SCENE II.

THETIS, DORIS, CIDIPPE.

DORIS.

DEeſſe , venés-vous ſur ce bord écarté
Rêver aux conquêtes brillantes
Que fait votre beauté ?

THETIS.

Ce qui peut les rendre charmantes
N'eſt que la ſeule vanité.

Les Dieux ont peu d'amour , on ne doit point attendre

Que leur cœur tout entier s'en laiſſe poſſeder,
Ces Amans ſont aiſés à prendre,
Et difficiles à garder.

DORIS & CIDIPPE.

Un tendre amour doit avoir l'avantage
Sur un rang éclatant,
Le plus glorieux hommage
Eſt celui d'un cœur conſtant.

DORIS.

Quelquefois un Mortel me jure
Qu'il eſt touché du pouvoir de mes yeux;
Si j'en étois bien ſûre,
Je le prefererois aux Dieux.

THETIS.

Et quel eſt cet Amant? l'amitié vous engage
A me laiſſer entrer dans un ſecret ſi doux.

DORIS.

Pelée a pris des ſoins... Vous changés de viſage?
Pourquoi vous troublés-vous?

THETIS.

J'ignorois qu'il fût dans vos chaînes,
Avec bien du miſtere il a conduit ſes feux.

DORIS.

L'Amour diſcret cache ſes peines,
Et l'Objet même de ſes vœux.

Nais je voi Mercure deſcendre,
Je croi que ſans témoins vous le voulés entendre.

SCENE III.

THETIS, MERCURE.

MERCURE.

Jupiter attiré par vos divins appas
Va paroître ici-bas.

Quand Neptune vous rend les armes,
Ce triomphe pour vous est trop peu glorieux;
L'Amour devoit à tant de charmes
La conquête d'un Dieu maître des autres Dieux.

THETIS.

Je sçai que Jupiter tient tout sous son Empire,
Que les Dieux reverent ses loix;
Mercure, on n'a rien à me dire
Sur le respect que je lui dois.



SCENE IV.

THETIS.

Triftes honneurs, gloire cruelle;
Ah! que vous me gênés!
Triftes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous deftinés?

Mon Amant n'eft qu'un infidele!
Dieux! quel trouble faifit tous mes fens étonnés!
Le perfide trahit une flamme fi belle!
Helas! mes jours infortunés
Vont couler dans l'horreur d'une peine éternelle.
Triftes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous deftinés?

Vous qu'en ces lieux l'Amour appelle;
Retournés dans le Ciel que vous abandonnés,
Laiffés-moi m'occuper de ma douleur mortelle;
A de trop juftes pleurs mes yeux font condamnés.
Triftes honneurs, gloire cruelle,
Pourquoi m'êtes-vous deftinés?

SCENE V.

THETIS, PELE'E.

PELE'E.

ENfin je vous revois, quel bonheur pour ma flamme !

Que ces momens me semblent doux !

THETIS.

Allés chercher Doris, elle a touché votre ame ;
Je sçai que votre cœur se partage entre nous.

PELE'E.

O Ciel ! que vous entens-je dire ?
Quoi ? lorsqu'à votre Hymen vous souffrés que j'aspire...

THETIS.

Non, Ingrat, non, Perfide, il n'y faut plus penser.
Mon Hymen t'eût comblé de gloire,
Mais il te plaît d'y renoncer
Par une trahison si noire.
Non, Ingrat, non, Perfide, il n'y faut plus penser.

PELE'E.

Ah ! quels noms pleins d'horreur me faites-vous entendre ?

Quel traitement, grands Dieux ! & l'amour le plus tendre

Peut-il se l'être attiré ?

THETIS.

Ton crime est trop assuré,

Tu ne sçaurois t'en défendre.

En vain des plus grands Dieux j'avois touché le cœur,

Je te sacrifiois leur majesté suprême,

Et j'eusse encor voulu que Jupiter lui-même

Eût eu plus de grandeur.

Tu me fais cependant la plus cruelle injure ;

Tu brules pour d'autres appas ;

Quel destin est le mien ? helas !

C'est le sort d'une ardeur trop fidelle & trop pure

De trouver toujours des ingrats.

PELE'E.

Le croyés-vous, belle Déesse ?

Quoi ? vous m'aimés, & de votre tendresse

J'ignorerois le prix ?

Quoi ? vous m'aimés, & j'aimerois Doris ?

Le croyés-vous, belle Déesse ?

Ah ! pour vous détromper d'un soupçon qui me blesse,

J'irai, même à vos yeux, l'accabler de mépris.

THETIS.

Ne croi point m'éblouir par une fausse adresse.

On voit des Eclairs , & on entend le Tonnerre.

Mais je puis me vanger, ces Eclairs que je voi ;
Ce Tonnerre qui gronde,
M'annoncent le Maître du Monde.
Je sçaurai me forcer à recevoir sa foi,
Mon cœur s'est engagé sur l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi,
Et je veux t'en punir en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi.

PELE'E.

Et moi, je vais le voir ce Rival redoutable,
Pour attirer sur moi sa haine impitoyable
Mon amour va se découvrir,
Je vous parois coupable,
Je ne cherche plus qu'à mourir.

THETIS.

Ah ! que dis-tu ? fui sa présence,
Quitte des lieux pleins de danger.

PELE'E.

Si je vous ai pû faire une mortelle offense ;
C'est au Tonnerre à vous vanger.

THETIS.

Eloigne-toi, le bruit redouble,
Je ne puis plus te voir ici sans trouble.

PELE'E.

A me chasser vos efforts seront vains,

Si je ne voi finir votre injuſtice extrême.

THETIS.

Va, fui ; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſés que je t'aime.

Jupiter deſcend du Ciel.

SCENE VI.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

DEeſſe, dans ces lieux mon amour me conduit
Avec tout l'éclat qui me ſuit ;
Pour d'autres Beautés moins charmantes
J'ai ſouvent emprunté des formes différentes,
Mais il faut que mes ſoins ſoient plus dignes de vous,
Il faut qu'à vos attraits mon hommage réponde,
Et c'eſt comme Maître du Monde
Que je veux être à vos genoux.

THETIS.

Permettés que mon cœur prenne peu d'aſſurance
Sur des ſoins trop flateurs que je n'attendois pas,
Je ſçai quels ſont mes appas,
Et quelle eſt votre conſtance.

JUPITER.

Il eſt vrai que juſqu'à ce jour
J'ai pris pour cent Beautés un inconſtant amour;
Mais votre gloire en deviendra plus belle,
Lorſqu'à vos charmes ſeuls mes vœux ſeront offerts,
Et vous triompherés de tant d'Objets divers
En me rendant fidele.

Rien n'eſt plus doux que d'arrêter
Un cœur volage,
C'eſt un avantage
Dont vous devés vous flater.

THETIS.

Rien n'eſt capable d'arrêter
Un cœur volage,
C'eſt un avantage
Dont on ne peut ſe flater.

ENSEMBLE.

Rien n'eſt { plus doux que / capable } d'arrêter
Un cœur volage,
C'eſt un avantage
Dont { vous devés vous / on ne peut ſe } flater.

JUPITER.

Vous refuſés de croire
Que mon cœur pour jamais ſoit ſous votre pouvoir,

Vous ignorés encor quel eſt votre victoire,
Et bien vous allés le ſçavoir.

Changés-vous, Lieux ruſtiques,
En Jardins magnifiques,
Et vous, Peuples divers,
Venés en un inſtant, & traverſés les airs.

SCENE VII.

Le Théatre change, & repréſente des Jardins; dans le même tems on voit paroître quatre Troupes des quatre Peuples les plus différens & les plus éloignés les uns des autres qui fuſſent connus du tems des Fables. La premiere eſt de Grecs, la ſeconde de Perſes, la troiſiéme d'Ethiopiens, & la quatriéme de Scithes.

JUPITER, THETIS, MERCURE,
Troupes des quatre Peuples.

JUPITER.

Vous qui de tous les lieux que le Soleil éclaire
Par mes ordres puiſſans accourés à la fois,

Peuples, qui ſous diverſes loix
N'avés rien de commun que l'ardeur de me plaire,
Soyés attentifs à ma voix.
Vos vœux ne ſeront point deſormais legitimes,
Je ne recevrai point d'encens ni de victimes,
Si le nom de Thetis n'eſt joint avec le mien;
Sans cet aimable nom je n'écoute plus rien.

Thetis a ſçû charmer le Maître du Tonnerre;
Et le plus grand des Immortels;
Il faut que ſur toute la Terre
Elle partage ſes Autels.

CHOEUR.

Thetis a ſçû charmer le Maître du Tonnerre;
Et le plus grand des Immortels;
Il faut que ſur toute la Terre
Elle partage ſes Autels.

Les Grecs & les Perſes rendent leurs hommages à Thetis par des Danſes.

CHOEUR des Grecs & des Perſes.

Aimés, Déeſſe,
Tout vous en preſſe,
Rendés heureux
Jupiter amoureux.

Un Dieu puiſſant reçoit nos vœux ſans ceſſe;
Et de ce Dieu vous recevés les vœux.

Aimés, Déesse,
Tout vous en presse,
Rendés heureux
Jupiter amoureux.

De vos desirs si la Gloire est maîtresse,
La gloire même approuvera vos feux.

Aimés, Déesse,
Tout vous en presse,
Rendés heureux
Jupiter amoureux.

Danses des Ethiopiens & des Scithes.

CHOEUR des quatre Peuples.

Que toutes nos voix se confondent
Pour chanter de Thetis les triomphans appas.
Que tout les celebre ici-bas,
Que les Cieux même nous répondent,
Le Souverain des Dieux veut à tout l'Univers
Vanter la gloire de ses fers.

On entend une Tempête qui s'éleve.

CHOEUR des Peuples.

Quel bruit soudain nous épouvante !
Quelle tempête ! quelle horreur !

Les Vents ſont déchaînés, & l'Onde menaçante
Répond aux Vents avec fureur.

Neptune paroît ſur la Mer.

SCENE III.

JUPITER, NEPTUNE, MERCURE, PEUPLES.

Neptune paroît ſur la Mer.

NEPTUNE.

De quels chants odieux retentit ce rivage?
Jupiter ſçait-il bien que c'eſt moi qu'il outrage?
A-t'il quitté les Cieux pour braver mon couroux,
En m'enlevant l'Objet de mes vœux les plus doux?

JUPITER.

Oüi, j'adore Thetis, & n'en fais point miſtere,
Vous, ſi vous m'en croiés, Neptune, épargnés-vous
Les impuiſſans tranſports d'une vaine colere.

Jupiter ſort ſuivi des Peuples.

SCENE IX.

NEPTUNE, MERCURE.

Neptune ſort de la Mer, & la Tempête continuë.

NEPTUNE.

Me croit-il donc ſoumis à ſes commandemens ?
Quoi ! me croit-il ſous ſon obéïſſance ?
Ah ! dans le juſte éclat de mes reſſentimens
Mon bras ſe ſervira de toute ſa puiſſance,
Je confondrai les Elemens,
J'exciterai mes flots, & par leur violence
Je cauſerai partout d'affreux débordemens ;
Et ſur la Terre entiere exerçant ma vangeance,
J'ébranlerai ſes fondemens.

MERCURE.

S'il faut que Jupiter s'obſtine
Dans l'amour dont il eſt bleſſé,
Je voi d'une affreuſe ruine
L'Univers menacé.

Songés à prevenir les maux que j'apprehende,

L'interêt commun le demande.

NEPTUNE.

Ne croiés point m'intimider,

Non, non, que Jupiter se rende;

J'ai prevenu ses feux, c'est à lui de ceder.

MERCURE.

Une puissance plus grande

Entre vous peut décider;

Consultés le Destin, le Destin vous commande;

Son Arrêt doit vous accorder.

La fin de vos débats ne peut être plus prompte;

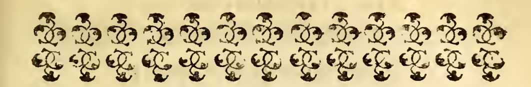
Vous sçaurés qui des deux doit obtenir Thetis.

NEPTUNE.

J'y consens, au Destin nous nous rendons sans honte,

Il nous tient tous assujettis.





ACTE III.

Le Théatre représente le Temple du Destin.

SCENE I.

LES MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?
Tout fléchit sous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

Malgré nous tu nous entraînes
Où tu veux,
C'est toi qui nous amenes
Tous les évenemens heureux ou malheureux.
Tu les as liés entr'eux

Avec d'invisibles chaînes ;
Par des moyens secrets
Ton pouvoir les prepare,
Et chaque instant déclare
Quelqu'un de tes Arrêts.

CHOEUR.

O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?
Tout fléchit sous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance ;
O Destin ! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi ?

UN DES MINISTRES.

C'est en vain qu'un Mortel pleure, gemit, soupire
Un Dieu voudroit en vain t'opposer sa fierté,
Rien ne change les loix qu'il te plaît de prescrire ;
Ton inflexible dureté
Fait la grandeur de ton Empire,
Ton inflexible dureté
En fait la Majesté.



SCENE II.

LES MINISTRES DU DESTIN, PELE'E.

PELE'E.

MInistres du Destin, je viens pour vous apprendre
Que dans ces lieux Neptune va se rendre,
Neptune vient vous consulter,
Quel spectacle plus doux peut jamais vous flater?

CHOEUR.

O Destin! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?
Tout fléchit sous ta loi,
Tes ordres n'ont jamais trouvé de résistance.
O Destin! quelle puissance
Ne se soumet pas à toi?

UN DES MINISTRES.

Les Dieux ont partagé le Monde,
Et leur pouvoir est différent;
Mais ton vaste Empire comprend
Les Cieux, l'Enfer, la Terre & l'Onde.
Les Dieux ont partagé le Monde,
Mais tu réunis tout sous un pouvoir plus grand.

PELE'E.

Daignés aussi sur mes peines secrettes
Des Arrêts du Destin être les Interpretes.

CHOEUR.

Nous ne répondons point aux Mortels curieux,
L'Oracle du Destin n'est que pour les grands Dieux.

Les Ministres sortent.

SCENE III.

PELE'E.

CIel ! en voiant ce Temple redoutable,
De quel frémissement je me sens agité !
C'est ici qu'il est arrêté
Si je dois être heureux ou miserable ;
Cet Ordre, quel qu'il soit, doit être exécuté ;
Mais l'avenir impenetrable
Le cache encor dans son obscurité,
Quel doute insupportable !
Qu'un Amant en est tourmenté !

Inflexible Destin, dans tes Loix éternelles
N'as-tu suivi qu'un aveugle hazard ?
Helas ! n'as-tu point eu d'égard
Pour les Amans fideles ?

Non, non, je tâche en vain à flater mes ennuis,
Par l'état où tu me réduis,
Je reconnois déja l'effet de tes caprices;
Et n'exerces-tu pas toujours
Tes plus cruelles injustices
Sur les plus fidelles amours?

SCENE IV.

PELE'E, DORIS.

DORIS.

OU je me trompe, ou c'est votre tendresse
Qui dans ces lieux vous amene avec nous.
A l'Arrêt du Destin votre cœur s'interesse;
Mais je crains qu'il ne donne une aimable Déesse
A quelque Dieu plûtôt qu'à vous.

PELE'E.

Je ne crains, ni n'espere.
L'avenir qui m'est preparé
Sçaura toujours me plaire,
Et le Destin peut faire
Ses Arrêts à son gré.

DORIS.

Je connois votre flamme,
C'est en vain que vous déguisés.

PELE'E.

Plus vous voulés penetrer dans mon ame,
Plus vous vous abusés.

Il sort.

SCENE V.

DORIS.

JE ne le voi que trop, mes feux sont méprisés.

J'ai crû que l'on m'aimoit, j'ai pris des esperances
Sur de trop foibles apparences;
Ciel ! quelle honte pour mon cœur
D'être tombé dans une erreur si vaine !
Et quelle peine
De renoncer à cette douce erreur !

Mais que sert ma plainte impuissante ?
Il faut punir & se vanger.
Que par ses maux l'Ingrat ressente
Dans quels maux il m'a sçû plonger;
Il faut punir & se vanger.
Tout ce que la fureur présente,
Est permis pour se soulager;
Il faut punir & se vanger.

SCENE VI.

NEPTUNE, DORIS, Suite de Neptune.

NEPTUNE.

QU'on ne me ſuive plus, allés, que l'on m'attende,
Je veux que ſans témoins cet Oracle ſe rende.

SCENE VII.

NEPTUNE.

CEdés pour quelque tems, importune Grandeur,
Cedés au tendre amour qui regne dans mon cœur.
Moi que les vaſtes Mers reconnoiſſent pour Maître,
Je viens en tremblant reconnoître
Un plus grand pouvoir dans ces lieux ;
L'Amour qui m'y réduit ſçait abaiſſer les Dieux,
Sa force contre nous affecte de paroître.

Cedés pour quelque tems, importune Grandeur,
Cedés au tendre amour qui regne dans mon cœur.

SCENE VIII.

NEPTUNE, MINISTRES DU DESTIN.

UN DES MINISTRES.

Dieu de la Mer, quel ſujet vous amene !

NEPTUNE.

Mon amour pour Thetis cauſe toute ma peine,
Jupiter vient troubler mes feux,
Prononcés qui de nous verra remplir ſes vœux.

UN DES MINISTRES.

Deſtin, un grand Dieu te demande
Quel ſuccès tu veux qu'il attende;
Dans tes ſecrets il cherche à penetrer,
Daigneras-tu les déclarer ?

Le Miniſtre eſt ſaiſi tout à coup d'une eſpece d'entouſiaſme, & il continuë.

Qu'un reſpect plein d'épouvante
Faſſe tout trembler,

L'Avenir va ſe révéler.
Que tout l'Univers reſſente
Un reſpect plein d'épouvante,
Le Deſtin eſt prêt à parler.

CHOEUR.

Qu'un reſpect plein d'épouvante
Faſſe tout trembler,
L'Avenir va ſe révéler.
Que tout l'Univers reſſente
Un reſpect plein d'épouvante,
Le Deſtin eſt prêt à parler.

On entend une voix qui ſort du fond du Temple.

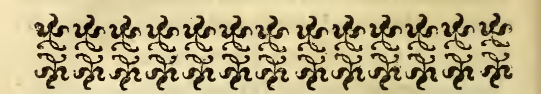
ORACLE.

Ecoutés, Dieu de l'Onde,
Tout ce que le Deſtin permet qu'on vous réponde.
L'Epoux de la belle Thetis
Doit être un jour moins grand, moins puiſſant que ſon Fils;
Tout le reſte eſt caché dans une nuit profonde.

NEPTUNE.

Ah! quel Oracle je reçoi!
Quel Arrêt menaçant! quelle funeſte loi!





ACTE IV.

Le Théatre repréſente un lieu deſert au bord de la Mer.

SCENE I.

JUPITER, DORIS.

JUPITER.

DAns quel étonnement votre diſcours me jette !
Thetis pourroit bruler d'une flamme ſecrette !
Neptune à Jupiter eſt-il donc préferé ?

DORIS.

Non, un ſimple Mortel, Pelée eſt adoré.

Je viens de voir encor ces deux Amans enſemble,
Ils ſe cherchent partout, & ſe trouvent toujours.

JUPITER.

Quoi ! lorſque ſous mes Loix il n'eſt rien qui ne tremble,

Un Mortel oseroit traverser mes amours ?

DORIS.

Thetis vient en ces lieux , & vous pouvés vous-même
Vous éclaircir dans cet instant.

SCENE II.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

DEesse , expliqués - vous sur le sort qui m'attend.

Jupiter ne veut point que sa grandeur suprême
Lui fasse auprès de vous un mérite éclatant,
Il ne veut s'en servir qu'à prouver qu'il vous aime,
En vous la soumettant.

THETIS.

Neptune ainsi que vous prétend à ma tendresse ,
Il est le Dieu des Mers , j'en suis une Déesse ,
Je dois redouter son couroux ,
Il ne m'est pas permis de choisir entre vous.

JUPITER.

Tant d'égards , tant de prévoyance
Sont des effets d'indifférence ,

Ces timides menagemens
Ne ſont pas faits pour les Amans.

THETIS.

Vous ſcavés quelle eſt ma fortune,
Le Deſtin m'a ſoumiſe au Maître de la Mer.

JUPITER.

Si vous aimiés Jupiter,
Vous craindriés moins Neptune.

Mais que me veut Protée ? il le faut écouter.

SCENE III.

JUPITER, THETIS, PROTE'E.

PROTE'E *à Jupiter.*

NEptune m'a chargé de venir vous apprendre
Qu'à l'hymen de Thetis il ceſſe de prétendre,
Qu'il n'a plus le deſſein de vous la diſputer.

JUPITER.

Quel bonheur imprevû vient ici me ſurprendre ?
Ah ! ma reconnoiſſance aura ſoin d'éclater,
Dis-lui qu'il en doit tout attendre.

SCENE IV.

JUPITER, THETIS.

JUPITER.

Rien n'eſt donc plus contraire au ſuccès de mes vœux,
Vous m'oppoſiés un obſtacle qui ceſſe.
Mais que vois-je, Thetis ? quelle ſombre triſteſſe
Dans le moment que tout cede à mes feux ?
Pour m'aſſurer de tout ce trouble doit ſuffire
Un fidele rapport.

THETIS.

Quoi ? qu'a-t'on pû vous dire ?

JUPITER.

Que Pelée en ſecret . . .

THETIS.

Non, ne le croyés pas,
Non, ſi ſon cœur ſoupire,
C'eſt pour d'autres appas,
Non, ne le croyés pas.

JUPITER.

Je voi que vous êtes coupable,
Vous vous juſtifiés d'un air trop empreſſé.
Votre cœur s'eſt donc abaiſſé

Aux vœux d'un Mortel méprisable ?
Lorsque je soupirois pour vous,
Je rendois seulement son triomphe plus doux,
Sous une trompeuse apparence
Vous imposiés à cet amour fatal
Qui tenoit Jupiter sous votre obéissance.
Non, je n'aurai pas trop de toute ma puissance,
Pour punir à mon gré mon odieux Rival.

THETIS.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Est-ce là cet amour si soumis & si tendre ?

JUPITER.

Par de cruels mépris vous osés m'irriter,
Et vous avés recours à mon amour extrême,
Quand ma fureur est prête d'éclater ?
Tremblés, c'est cet amour lui-même
Que vous avés à redouter.



SCENE V.

THETIS.

QUelle horreur m'environne, & quel effroi me glace !
Quels abîmes de maux s'ouvrent devant mes yeux !
Helas ! c'est mon Amant que Jupiter menace,
Quels traits peut nous lancer le souverain des Dieux !

Ah ! je le voi déja, je le voi qui prepare
Ses plus terribles coups.
Trop funestes Appas, pourquoi m'attirés-vous
Sous le doux nom d'amour cette haine barbare,
Et cet implacable courroux !



SCENE VI.

THETIS, PELE'E.

THETIS.

AH ! Pelée, apprenés tous les malheurs ensemble,
Jupiter ſçait enfin nos ſecrettes amours.
Vous dirai-je encor plus ? Ciel ! je fremis, je tremble,
Jupiter menace vos jours.

Quoi ! de votre peril la funeſte nouvelle
Ne vous inſpire pas d'effroi ?

PELE'E.

Jupiter en fureur ne peut rien contre moi,
Vous êtes Immortelle.

THETIS.

Si vous ne craignés pas pour vous,
Craignés du moins pour une Amante ;
Peut-on vous porter des coups
Que mon ame ne reſſente ?

PELE'E.

Que votre tendreſſe eſt charmante,
Et que mon trépas ſera doux !

L'Ennemi qui nous tourmente
Lui-même en ſera jaloux.

THETIS.

Craignés du moins pour une Amante,
Si vous ne craignés pas pour vous.

Quel ſeroit mon deſtin ? vous ceſſeriés de vivre,
Et moi, je ne pourrois recourir au trépas;
Si je pouvois vous ſuivre,
Je ne me plaindrois pas.

THETIS & PELE'E.

Helas ! de quelles flammes
Nous perdons les douceurs !
Quel amour enchantoit nos ames !
Quel amour uniſſoit nos cœurs !
Helas ! de quelles flammes
Nous perdons les douceurs ?

THETIS.

Mais quels bruits pleins d'horreur troublent mes ſens timides ?
Tous les Vents raſſemblés frémiſſent dans les airs.

PELE'E.

Je voi ſortir des Enfers
Les cruelles Eumenides.

THETIS.

Ah ! c'en eſt fait, je vous perds.

SCENE VII.

THETIS, PELÉE, LES TROIS EUMENIDES, LES VENTS.

Les Vents arrivent en faiſant des eſpeces de tourbillons autour de Pelée, avec des actions menaçantes.

UNE EUMENIDE.

Pelée, il faut aller ſur ce Rocher funeſte,
Où dans un tourment éternel
Gémit le fameux Criminel
Qui déroba le feu céleſte.

Partés, Vents, & l'empoités
Dans ces lieux ſi redoutés.

Les Vents vont pour enlever Pelée.

THETIS.

Accablés-moi plûtôt des plus affreuſes peines,
Arrêtés, Cruels, arrêtés.

LES EUMENIDES.

Déeſſe, vos larmes ſont vaines,

Vos

Vos cris ne ſont point écoutés ;
Les Loix de Jupiter ſont des Loix ſouveraines,
Il faut ſuivre ſes volontés.

Les Vents vont encore pour enlever Pelée.

THETIS.
Arrêtés, Cruels, arrêtés.
PELE'E *à Thetis.*
Laiſſés-moi d'un Rival devenir la victime,
Puiſqu'un tendre amour eſt un crime,
Quels rigoureux tourmens n'ai-je pas merités ?
UNE EUMENIDE.
Vents, ne differés plus, obéiſſés, partés.

Les Vents enlevent Pelée.



SCENE VIII.

THETIS.

THETIS.

QUoi ! toute la Nature
A ce ſpectacle affreux ne fremit-elle pas ?
Soleil, retourne ſur tes pas,
Plonge-nous pour jamais dans une nuit obſcure,
Dieu immortels, uniſſés-vous
Contre un Tiran qui nous opprime tous.





ACTE V.

La Décoration est la même que dans l'Acte précédent.

SCENE I.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

N'En doutés point, Neptune à sa flamme renonce,
Sur l'Oracle qu'ici je vous ai rapporté,
J'ai voulu du Destin apprendre la réponse,
Par mes avis il l'avoit consulté.

JUPITER.

Quel Oracle cruel! que je suis agité!

J'ai puni mon Rival, Thetis ambitieuse
Auroit pû l'oublier après quelques soupirs;
Mais d'un Fils trop puissant la naissance odieuse

Seroit l'effet de mes desirs.

Mon trouble est extrême,
Vous m'entraînés tour à tour,
Trop charmant Amour,
Doux attraits du rang suprême.
Helas! faut-il que dans mon cœur,
Dans le cœur de Jupiter même,
L'Amour balance la Grandeur?

MERCURE.

Le cœur de Jupiter n'est fait que pour la gloire;
L'Amour n'y peut long-tems disputer la victoire.

JUPITER.

Non, il ne la dispute plus,
C'en est fait, ses nœuds sont rompus.

Pour monter sur ce Trône où le Ciel me revere,
J'en fis tomber mon Pere,
Un Fils ambitieux le vangeroit sur moi,
Je connois les desirs qu'un si beau Rang inspire,
Mon propre exemple doit suffire
Pour me remplir d'effroi.

Mais quel souvenir me retrace
Des charmes trop doux & trop chers?
Ma Grandeur disparoît, tout son éclat s'efface;
Faudra-t'il succomber & rentrer dans mes fers?

SCENE II.

JUPITER, MERCURE, THETIS.

THETIS.

DU Souverain des Dieux j'implore la clemence,
Rendés-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence,
S'ils étoient moins cruels, j'aurois moins d'esperance
De toucher un cœur genereux;
Plus vous aimés, plus ma constance
Doit fléchir un cœur amoureux.
Rendés-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence;
Epargnés seulement les jours d'un Malheureux;
J'accepte pour supplice une éternelle absence,
N'est-il pas assés rigoureux?
Rendés-vous aux tourmens affreux
Dont j'éprouve la violence.



SCENE III.

JUPITER, MERCURE, THETIS, DORIS.

DORIS *à Jupiter.*

UN juste repentir m'agite & me tourmente,
J'ai troublé deux Amans dans leur flamme innocente,
J'ai poussé votre bras, & j'ai conduit vos traits;
Que ne puis-je du moins par ma douleur pressante
Réparer les maux que j'ai faits?

THETIS & MERCURE.

Que votre haine cesse,
Laissés-vous émouvoir.

MERCURE.

La gloire vous en presse.

THETIS.

L'Amour même, l'Amour vous en fait un devoir.

JUPITER.

Vents, partés, & que la Déesse
Revoie en ce moment l'Objet de sa tendresse.

Doris sort.

THETIS.

Ah ! quel genereux retour !
Quel bonheur pour mon amour !

SCENE IV.

JUPITER, MERCURE, THETIS, PELE'E ramené par les Vents.

THETIS *à Pelée.*

PElée, à mes ſoupirs Jupiter a fait grace,
De ſon plus fier couroux ſa bonté prend la place.

PELE'E *à Jupiter.*

Maître de l'Univers, quels Autels, quels Encens,
Acquitteront jamais nos cœurs reconnoiſſans ?

JUPITER.

Votre amour eſt content ; un doux ſuccès le flate,
Mais il faut que ma gloire en ce beau jour éclate,
Je veux que votre Hymen ſe celebre à mes yeux,
Je veux que ce lieu s'embelliſſe,
Et qu'une Fête y réuniſſe
Les Dieux les plus puiſſans de la Terre & des Cieux.

Le Théatre change, & repréſente l'appa-

reil du Festin des Nôces de Thetis & de Pelée. Les Dieux Célestes sont placés de tous côtés sur des Nuages, & les Dieux Terrestres sont en bas.

SCENE V.

JUPITER, THETIS, PELE'E, Troupe de Dieux Célestes, Troupe de Dieux Terrestres.

JUPITER.

ECoutés-moi, Troupe Immortelle,
Quand l'Amour à Thetis me fit rendre des soins,
Une flamme si belle
Eut tous les Mortels pour témoins.
Mais j'ai sacrifié mon amour à ma gloire,
Je cede à mon Rival ce que j'aime le mieux,
Je veux avoir tous les Dieux
Pour témoins de ma Victoire.

DIEUX DU CIEL.

Celebrons tous par des Concerts charmans
Du Souverain des Dieux le triomphe suprême.

DIEUX DE LA TERRE.

Celebrons le bonheur extrême

De

De deux parfaits Amans.

DIEUX DU CIEL.

Quels honneurs Jupiter ne doit-il pas attendre ?

DIEUX DE LA TERRE.

Que ces heureux Amans sont charmés en ce jour !

DIEUX DU CIEL.

Qu'il est beau de vaincre l'Amour !

DIEUX DE LA TERRE.

Qu'il est doux de s'y rendre !

DIEUX DU CIEL & DE LA TERRE.

Celebrons tous par des Concerts charmans
Du Souverain des Dieux le triomphe suprême,
Celebrons le bonheur extrême
De deux parfaits Amans.

FLORE.

Tous vos vœux sont satisfaits,
Amans, ne changés jamais.
Une flamme contente
N'en doit pas être moins ardente,
L'Amour ne vous rend pas heureux
Pour vous rendre moins amoureux.
Que toujours les Zephirs & Flore
Vous trouvent à leur retour,
Plus charmés encore
D'un mutuel amour.

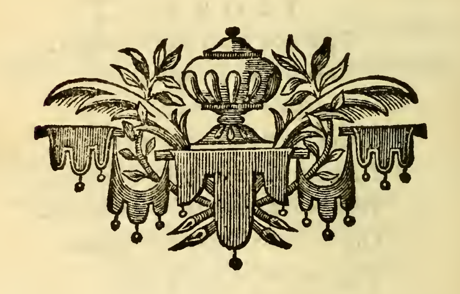
POMONE.

Quittés le reste de la Terre,
Volés, Amours, dans ces beaux lieux,

Vos traits y ſont victorieux
Et du Trident & du Tonnerre.
Quittés le reſte de la Terre,
Volés, Amours, dans ces beaux lieux.

CHOEUR DE TOUS LES DIEUX.

Vivés heureux, tendres Amans,
Vivés, vivés heureux, oubliés vos tourmens.
Un beau nœud vous unit, jouiſſés de ſes charmes.
Vous les avés payés par toutes vos allarmes.
Du ſort des plus grands Dieux ne ſoiés point jaloux,
Ils ont peu de plaiſirs, s'ils n'aiment comme vous.



ENÉE ET LAVINIE,

TRAGEDIE EN MUSIQUE,

Représentée

PAR L'ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE

l'An 1690.

ACTEURS
DU PROLOGUE.

LA FELICITE'.

LES BERGERS DE THESSALIE,

ENCELADE, *Chef des Titans.*

LES TITANS.





PROLOGUE.

Le Théatre représente un Vallon qui s'étend entre Ossa, Pelion, & quelques autres des principales Montagnes de la Thessalie.

SCENE I.

LA FELICITE' *qui descend du Ciel,* BERGERS DE THESSALIE.

CHOEUR de Bergers, *assis sur des Rochers & des Gazons.*

DEscende's, descendés, Divinité charmante,
Faites chés les Humains briller tous vos appas.
Déja tout enchante,
Tout rit ici-bàs.
Descendés, descendés, Divinité charmante,

Faites chés les Humains briller tous vos appas.

LA FELICITE' *descenduë du Ciel.*

Rendés graces, Mortels, au Maître du Tonnerre,
Le Ciel eſt le ſéjour qui me fut deſtiné,
Le ſort même avoit ordonné
Que je fuſſe toujours inconnuë à la Terre ;
Cependant Jupiter par des ordres plus doux
Veut que je me partage entre les Dieux & vous.
Que tous vos cœurs d'intelligence
Celebrent ſes dons à jamais,
Jupiter veut que ſes bienfaits
Egalent ſa puiſſance.

CHOEUR.

Que tous nos cœurs d'intelligence
Celebrent ſes dons à jamais,
Jupiter veut que ſes bienfaits
Egalent ſa puiſſance.

Une éternelle Paix,
Une heureuſe abondance
Vont deſormais
Combler notre eſperance.
Jupiter veut que ſes bienfaits
Egalent ſa puiſſance.

Danſes des Bergers.

LA FELICITE'.

Amours, ſi les ſoupçons, les craintes inquietes,

Doivent troubler tous les lieux où vous êtes,
Fuyés, fuyés, je ne vous permets pas
D'entrer dans ces heureux climats.
Mais s'il se peut que les Ris & les Graces,
Que les Plaisirs marchent seuls sur vos traces,
Venés, Amours, tendres Amours, venés
Embellir ces lieux fortunés.

aux Bergers.

Aimés, aimés, sans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour vous que de douces langueurs,
Quand il est sans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs.
Il n'a pas besoin de rigueurs
Pour redoubler ses charmes.

CHOEUR.

Aimons, aimons, sans répandre de larmes,
L'Amour n'aura pour nous que de douces langueurs,
Quand il est sans allarmes,
Il n'en touche pas moins les cœurs.
Il n'a pas besoin de rigueurs
Pour redoubler ses charmes.

LA FELICITE'.

Quand vos Hautbois, quand vos Musettes
Font de votre bonheur retentir ces retraites,

Jusque dans vos amours
Mêlés toujours
L'auguste nom du Dieu qui vous fait de beaux jours.

CHOEUR.

Quand nos Hautbois, quand nos Musettes
Font de notre bonheur retentir ces retraites,
Jusque dans nos amours
Mêlons toujours
L'auguste nom du Dieu qui nous fait de beaux jours.

SCENE II.

LA FELICITE', BERGERS de Thessalie, Troupe de Titans.

CHOEUR des Titans.

TRoublons, troublons les odieux hommages
Que Jupiter reçoit des Peuples insensés,
Il doit à leur erreur ses plus grands avantages;
Troublons, troublons les odieux hommages,
Troublons les vœux qui lui sont adressés.

CHOEUR des Bergers.

Quelle rage vous inspire,

Titans, que prétendés-vous !

CHOEUR des Titans.

Nous allons renverſer l'Empire
Que vous reverés tous.

LA FELICITE'.

O Ciel ! ſe peut-il qu'on menace
Un pouvoir qui jamais ne peut être détruit ?
Je reconnois à cette aveugle audace
Encelade qui vous ſéduit.

Dans un abîme affreux c'eſt lui qui vous entraîne,
Temeraires, vous courés
A votre perte certaine,
Malheureux, vous perirés.

CHOEUR des Bergers.

Ah ! fuyons loin de ces rebelles,
Loin de ces lieux précipitons nos pas,
Craignons de voir les attentats
De leurs mains criminelles.



SCENE III.

ENCELADE, TITANS.

ENCELADE.

IL faut exécuter des projets éclatans,
Allons, combattons, il eſt tems,
Attaquons Jupiter au milieu de ſa gloire,
Il n'eſt que cette victoire
Qui ſoit digne des Titans.
C'eſt à notre valeur à nous faire une route
Vers ce Trône élevé que l'Univers redoute,
Entaſſons, entaſſons
Ces Rochers & ces Monts.

CHOEUR des Titans.

Entaſſons, entaſſons
Ces Rochers & ces Monts.
Soutenons ces maſſes peſantes,
Avançons, ne ſuccombons pas,
Ranimons de nos bras
Les forces languiſſantes.
Entaſſons, entaſſons
Ces Rochers & ces Monts.

ENCELADE.

Achevons le peu qui nous reſte,

Nous voyons de plus près la demeure céleste,
Bientôt nous allons y toucher,
Jupiter est vaincu, puisqu'on peut l'approcher.

On entend le Tonnerre.

CHOEUR.

Quel bruit! quels éclats de Tonnerre!

ENCELADE.

Quoi? fiers Titans, vous vous laissés troubler?
Si par ce vain murmure on impose à la Terre,
Ce n'est pas à vous à trembler.

CHOEUR.

De ce bruit redoublé quelle est la violence!
Arrête, Dieu puissant, nous cedons à tes coups.
La foudre, ô Ciel! de toutes parts s'élance,
Nos Monts se renversent sur nous.
Nous perissons. O fatale vengeance!
O trop redoutable couroux!



ACTEURS

DE LA TRAGEDIE.

JUNON.
VENUS.

LATINUS, *Roi d'une partie de l'Italie, fils de Faunus, petit-fils de Picus & de Circé.*

AMATA, *femme de Latinus.*

LAVINIE, *fille de Latinus & d'Amata.*

ENE'E, *Prince Troyen, fils de Venus.*

TURNUS, *Roi des Rutules, Peuple d'Italie, fils d'une sœur d'Amata.*

ILIONE'E, *Confident d'Enée.*

CAMILLE, *Confidente de Lavinie.*

L'OMBRE DE DIDON.

Peuples Latins.

Soldats Rutules.

Soldats Troyens.

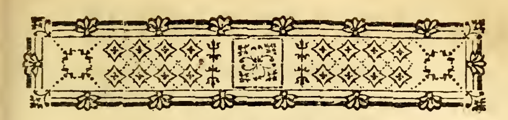
Prêtres de Janus.

FAUNES ET DRIADES.

Troupe d'Hommes & de Femmes qui celebrent la Fête de Bacchus.

DEUX CYCLOPES.

LES GRACES ET LES PLAISIRS.



ENÉE ET LAVINIE, TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente le Temple de Janus dont les portes sont ouvertes à cause que l'on est en tems de Guerre, & qu'il n'y a encore qu'une Tréve entre Enée & Turnus. On voit dans le fond du Temple la Statuë de Janus, aux pieds de laquelle sont enchaînées la Discorde, la Haine, la Fureur & la Guerre.

SCENE PREMIERE.

ENE'E, ILIONE'E.

ILIONE'E.

ENFIN voici le jour qui donne à la Princesse
Ou vous, ou Turnus pour Epoux,
Le Roi va choisir entre vous,

Chaſſés cette ſombre triſteſſe,
Vous pouvés vous livrer à l'eſpoir le plus doux.

ENE'E.

Non, ne me flate point d'une eſperance vaine.
Les Troyens ne ſont plus, Ilion eſt détruit,
Etranger en tous lieux, Chef d'un Peuple qui fuit,
Les plus grands Dieux m'accablent de leur haine,
Et je pourrois ici voir la fin de ma peine!
De mes tendres ſoupirs je recevrois le fruit
Malgré l'heureux Turnus appuyé par la Reine!
Non, ne me flate point d'une eſperance vaine,
Non, je connois trop bien le ſort qui me pourſuit.

ILIONE'E.

Vous êtes ſûr du moins que ces rives heureuſes
Termineront enfin tant de courſes douteuſes,
Mille Oracles en ſont garands,
Quand vous ne ſeriés pas l'Epoux de Lavinie,
Un autre Hymen dans l'Auſonie
Fixeroit les Troyens errans.

ENE'E.

Si je n'obtenois pas ce que mon cœur adore,
Si d'un Objet charmant il falloit m'arracher,
Ah! ſeroit-il encore
Des biens qui puſſent me toucher?

ILIONE'E.

Aimés, aimés ſans eſclavage,
Un grand courage

Quoiqu'il ſoit amoureux,
Se rend le maître de ſes vœux.

ENE'E & ILIONE'E.

Peut-on aimer } ſans eſclavage,
Aimés, aimés }

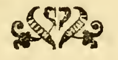
Un grand courage
Dès qu'il eſt } amoureux,
Quoiqu'il ſoit }
N'eſt plus } le maître de ſes vœux.
Se rend }

ILIONE'E.

Vous brulés d'une ardeur nouvelle,
Pouvés-vous répondre d'un cœur
Qui ne fut pas toujours fidele?
Il n'eſt que la premiere ardeur
Que l'on puiſſe croire éternelle.

ENE'E.

Je prenois pour un tendre amour
Quelques feux languiſſans qui naiſſoient dans mon ame;
Mais le nouveau feu qui m'enflamme
M'apprend que je n'ai point aimé juſqu'à ce jour.



SCENE II.

ENÉE, LAVINIE, ILIONÉE, CAMILLE.

ENE'E.

DAignés vous arrêter, Princesse trop charmante,
Tournés les yeux sur moi, j'attens ici mon sort,
J'attens dans un moment ou la vie ou la mort.
Quel moment, juste Ciel ! mon cœur s'en épouvante,
Après mille perils qui n'ont pû le troubler,
C'est aujourd'hui qu'il commence à trembler.

LAVINIE.

Il est vrai que ce jour mérite
Tout le trouble qui vous agite ;
Vous allés sçavoir si les Dieux
Vous accordent enfin un azile en ces lieux,
Si d'un destin trop cruel & trop rude
Vous avés fléchi le couroux.

ENE'E.

Je vais sçavoir si je dois être à vous,
C'est toute mon inquietude.

Le Ciel promet qu'en ces Climats
Je verrai ma course finie,
Mais il ne m'assure pas
De l'Hymen de Lavinie,
Et tout le reste est pour moi sans appas.

Souffrés que mon amour extrême
Cherche mon destin dans vos yeux,
Ils me l'apprendront mieux
Que les Oracles même
Que j'ai reçûs des Dieux.

LAVINIE.

Mes yeux n'ont rien à vous apprendre,
C'est au Roi de choisir entre Turnus & vous.

ENE'E.

Si j'obtenois un regard tendre,
Que le présage en seroit doux!

Le choix que les Dieux vont faire
Se reglera sur vos vœux,
Tous les Dieux doivent se plaire
A rendre vos jours heureux.

Parlés, nommés l'Amant que votre cœur préfere.

LAVINIE.

Non, il seroit trop dangereux

De prevenir le choix d'un pere.

ENE'E.

O Venus, ô mere d'Amour!
Croirai-je encor que je vous dois le jour?
Tous les cœurs des Humains sont sous votre puissance,
Mes plus ardens soupirs vous demandent un cœur
Où vous avés vous-même attaché mon bonheur;
Cependant je n'en puis vaincre l'indifférence.
Par mes tourmens, par ma langueur
J'implore en vain votre assistance.
O Venus, ô mere d'Amour!
Croirai-je encor que je vous dois le jour?

On entend un bruit d'Instrumens qui annoncent le Roi.

LAVINIE.

J'entens que le Roi vient, l'heure fatale arrive.

ENE'E.

Vous ne rassurés point mon ame trop craintive?

LAVINIE.

Prince, si dans ce jour le choix m'étoit permis,
Vous pourriés reconnoître
Que Venus a toujours favorisé son fils.

ENE'E.

Ah! Ciel! se pourroit-il...

LAVINIE.

Je voi le Roi paroître,

SCENE III.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS, ILIONE'E, CAMILLE, Prêtres de Janus, Soldats Troyens, Soldats Rutules, Peuples Latins.

LE ROI.

Vous qui dans les combats fûtes si redoutés,
Nobles Rivaux qui consentés
A terminer une Guerre cruelle,
Je vais dans ce grand jour prononcer entre vous,
De Lavinie enfin je vais nommer l'époux ;
Puisse mon choix produire une paix éternelle.

O Janus, c'est à toi de nous rendre la paix.
Retiens captives desormais
La Guerre, la Fureur, la Discorde & la Haine,
Retiens-les à tes pieds sous une même chaîne.

CHOEUR.

O Janus, c'est à toi de nous rendre la paix.

LE GRAND PRESTRE DE JANUS.

Avant que de regner dans les Cieux pour jamais,

Tu ſoumis ces Climats à ta loi ſouveraine,
Tu te fis un Empire à force de bienfaits,
Dans un profond repos tu commandois ſans peine
A des cœurs ſatisfaits ;
Ramene un tems ſi doux, ramene
De ce ſiécle innocent les tranquilles attraits.

CHOEUR.

O Janus, c'eſt à toi de nous rendre la paix.

Danſes des Peuples qui demandent à Janus le retour de l'Age d'Or, dont on a joüi pendant qu'il a regné en Italie.

CHOEUR.

Jours heureux, jours pleins de charmes,
Recommencés votre cours.
Vous qui couliés ſans allarmes,
Revenés, aimables jours.

LE ROI.

Miniſtres de Janus, vous que de ſes Miſteres
Il a rendus dépoſitaires,
Pour marque de la Paix fermés l'auguſte lieu
Habité par le Dieu.

Les Prêtres ferment les portes avec cérémonie.

LE GRAND PRESTRE.

Que l'on garde un profond ſilence,

Le Roi va déclarer ſon choix,
Si les Dieux aux Humains refuſent leur préſence,
Ils daignent leur parler par la bouche des Rois.

Dans ce moment les portes du Temple ſe briſent d'elles-mêmes avec un grand bruit, tout le Temple paroît en feu, les quatre Figures enchaînées aux pieds de Janus s'envolent.

CHOEUR.

Quel bruit affreux ſe fait entendre !
Quel ſpectacle eſt offert à nos yeux étonnés ?
Charmante Paix que nous oſions attendre,
Eſt-ce ainſi que vous revenés !

Junon deſcend du Ciel.

SCENE IV.

JUNON, LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS, &c.

JUNON dans ſon Char.

POurquoi ces vains apprêts d'une paix qui m'offenſe ?
Pourquoi ces vœux que vous m'offrés ?

Courés, Roi des Latins, & vous, Turnus, courés
Où vous appelle ma vangeance;
Chassés, chassés tous deux des bords Ausoniens
Les perfides Troyens.
Que d'un Peuple odieux ce méprisable reste
Erre encor sur toutes les Mers,
Qu'il devienne à tout l'Univers
Un exemple effrayant de la haine céleste,
Et qu'un sort toujours plus funeste
Lui fasse regretter mille tourmens soufferts.

SCENE V.

LE ROI, LA REINE, LAVINIE, ENE'E, TURNUS, &c.

LE ROI.

QU'ai-je entendu? quel excès de colere!
Les Dieux connoissent-ils ces transports furieux?
Ne songeons plus au choix que j'allois faire,
Sortons, quittons ces lieux.

ENE'E.

Craignés moins de Junon la fureur ordinaire,
J'ai d'autres Dieux pour moi qui partagent les Cieux.

LE ROI.

Sortons, ne ſongeons plus au choix que j'allois faire,
Nous devons ce reſpect à la Reine des Dieux.

SCENE VI.

LA REINE, TURNUS.

ENSEMBLE.

TRiomphons, triomphons, tout nous eſt favorable,
Accablons les Troyens, ne les épargnons plus,
Par une vangeance implacable
Réparons les momens que nous avons perdus.



ACTE II.

Le Théatre représente un Bois consacré à Faunus pere du Roi. On voit un petit Temple rustique au milieu duquel est la Statuë du Dieu.

SCENE I.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

TOI qui souvent nous marques ta présence
Dans ce Bois qui t'est consacré,
Faunus, toi dont mon pere a reçû la naissance,
Permets à mes soupirs de troubler le silence
De ce séjour si reveré.

Le Destin contre moi s'est enfin déclaré,

Du

Du malheur qui m'attend j'ai l'entiere aſſurance,
Reçois la triſte confidence
Des ſecrettes douleurs d'un cœur deſeſperé.
permets à mes ſoupirs de troubler le ſilence
De ce ſéjour ſi réveré.

CAMILLE.

Pourquoi dans ce lieu ſolitaire
Venés-vous de vos pleurs entretenir le cours?
Si Junon pourſuit toujours
Le Heros qui ſçait vous plaire,
La Déeſſe des Amours
N'eſt pas un foible ſecours.

LAVINIE.

Ah! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus?
Elle a cauſé les feux qui vinrent me ſurprendre,
Je l'aime, je le plains, & ne puis rien de plus.
Ah! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus?
Lorſque du haut des Cieux Junon vient de deſcendre
Pour armer contre lui mon Pere avec Turnus,
L'objet d'une flamme ſi tendre
N'a pour lui que ces pleurs que tu me vois répandre,
Et qui lui ſont même inconnus.
Ah! que peut-il attendre
Du ſecours de Venus?

CAMILLE.

En vain Junon impitoiable
D'une Guerre nouvelle a donné le ſignal,
Le Roi paroît plus favorable
A ce Heros qu'à ſon Rival.

LAVINIE.

Et puis-je douter que la Reine
Dans un parti cruel à la fin ne l'entraîne ?

Non, je ne verrai plus l'objet de mon amour.
Mes yeux vont être chaque jour
Les malheureux témoins d'une injuſte vangeance,
Turnus me vantera ſa barbare valeur,
Et peut-être obtiendra ma main pour récompenſe
D'avoir ſçû me percer le cœur.



SCENE II.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE.

LE ROI.

MA Fille, je ne puis renoncer qu'avec peine
A l'eſpoir de la paix dont j'oſois me flater,
Peut-être que le Ciel n'approuve point la haine
Que Junon a fait éclater.
Dans le doute où je ſuis j'ai recours à mon Pere,
Son Oracle ſouvent me conduit & m'éclaire,
Et je viens pour le conſulter.

Habitant redoutable
De ces Antres & de ces Bois,
Toi pour qui l'avenir n'a rien d'impenetrable,
Toi qu'oblige le ſang à m'être favorable,
Tu peux ſeul diſſiper le trouble où tu me vois,
Daigne faire entendre ta voix.



SCENE III.

LE ROI, LAVINIE, CAMILLE, FAUNES ET DRIADES.

CHOEUR de Faunes & de Driades.

QUittons nos demeures ſauvages,
Sortons de nos Antres ſecrets,
Ecoutons, écoutons le Dieu de ces Forêts.
De l'obſcur avenir il perce les nuages,
Ecoutons, écoutons le Dieu de ces Forêts.

L'ORACLE DE FAUNUS.

Les Amours vont bientôt ramener parmi vous
La Paix qu'ils en avoient bannie,
Le Ciel ſuivra les vœux de Lavinie
Sur le choix d'un Epoux.

LE ROI.

Ma Fille, tu le vois, nos frayeurs étoient vaines
La fureur de Junon n'a qu'un foible pouvoir.

LAVINIE.

Euſſions-nous oſé dans nos peines
Nous flater d'un ſi doux eſpoir?

Danses des Faunes & des Driades, qui marquent leur joye d'un Oracle si heureux.

DEUX DRIADES & UN FAUNE.

L'Amour prend pour une offense
Le desespoir des Amans.
Peut-il manquer de puissance
Pour payer tous leurs tourmens ?

Un Amant qui persevere
Trouve enfin un heureux jour.
Son bonheur est necessaire
Pour la gloire de l'Amour.

CHOEUR.

Aimons, tout est fait pour aimer,
Tout doit se laisser enflammer,
Rendons-nous à des loix souveraines.
Toujours l'Amour est le plus fort,
Tous les cœurs ont un même sort,
Ils sont tous destinés à ses chaînes.
Contre l'Amour & ses appas
On rend d'inutiles combats,
Il vaut mieux s'épargner mille peines.
Toujours l'Amour est le plus fort,
Tous les cœurs ont un même sort,
Ils sont tous destinés à ses chaînes.

LE ROI *à Lavinie.*

Puiſqu'aux vœux de ton cœur les Dieux ſeront propices,
Entre tes deux Amans il faut que tu choiſiſſes,
C'eſt à toi de regler le ſort qui les attend,
Délibere à loiſir ſur ce choix important.

SCENE IV.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

D'Où me vient un bonheur qui paſſe mon attente ?
Du ſort qui m'accabloit que devient le couroux ?
Quoi ! je puis par mon choix voir ma flamme contente ?
Ciel, Oracle, Deſtin, dont la douceur m'enchante,
M'eſt-il permis de m'aſſurer ſur vous ?

CAMILLE.

La fortune eſt toujours volage,
Sa haine n'eſt pas ſans retour.
De longs malheurs ſont le préſage
Des biens qui viennent à leur tour.

LAVINIE.

Je cede aux doux tranſports où l'Amour me convie,
Grands Dieux ! de quel plaiſir mon cœur eſt penetré !
Un aimable Heros en ſecret adoré
Recevra de ma main le bonheur de ſa vie ;
Il eût pû le devoir au Roi,
Mais que j'aime à penſer qu'il tiendra tout de moi !

LAVINIE, CAMILLE.

Qu'il eſt doux de pouvoir ſoi-même
Regler le ſort de ce qu'on aime !
Qu'il eſt doux de pouvoir
Regler le ſort de ce qu'on aime,
Et combler ſon eſpoir !

LAVINIE.

Mais quelle eſt ma frayeur mortelle !
Une obſcure vapeur s'éleve des Enfers.
Quels fantômes ſortis de la nuit éternelle
Oſent paroître dans les airs ?

On entend une Symphonie effrayante.

LAVINIE.

Où ſuis-je ? quel eſt mon effroi ?
Dieux ! juſtes Dieux ! quel ſpectable terrible !
Dérobons-nous, s'il eſt poſſible...

SCENE V.

LAVINIE, L'OMBRE DE DIDON.

L'OMBRE.

ARrête, Lavinie, arrête, écoute-moi.

Je fus Didon, je regnai dans Carthage,
Un Etranger rebut des flots & de l'orage,
De ma prodigue main reçut mille bienfaits.
L'Amour en sa faveur avoit séduit mon ame ;
Par une feinte ardeur il augmenta ma flamme,
Et m'abandonna pour jamais.

LAVINIE.

Ah ! quelle trahison !

L'OMBRE.

Mon desespoir extrême
Arma mon bras contre moi-même,
Ma mort ne put toucher mon indigne vainqueur.

LAVINIE.

Le perfide ! l'ingrat !

L'OMBRE.

Cet ingrat, ce perfide,

C'eſt ce même Troyen pour qui l'Amour décide
Dans le fond de ton cœur.

L'Ombre diſparoît.

SCENE VI.

LAVINIE.

QUel funeſte diſcours ! quelle image effrayante !
Confuſe, interdite, tremblante,
Je ne me connois plus, je meurs,
Je ſuccombe ſous tant d'horreurs.

Une Amante ſi genereuſe
Voit ſon amour payé du plus cruel trépas !
Que ne te dois-je point, ô Reine malheureuſe ?
Qui jamais m'eût fait voir, helas !
Le précipice affreux qui s'ouvroit ſous mes pas ?



SCENE VII.

ENE'E, LAVINIE.

ENE'E.

DE nos destins nouveaux le Roi vient de m'instruire,
Votre choix desormais est notre unique loi.
Belle Princesse, apprenés-moi
Si dans mon cœur l'Oracle doit produire
Tout le plaisir que j'en reçoi.

LAVINIE.

J'ignore quel bonheur l'Oracle vous annonce;
Mais des ordres du sort si vous êtes content,
Turnus doit du moins l'être autant.

ENE'E.

Quel coup mortel ! quelle réponse !

J'avois crû tantôt entrevoir
D'une foible pitié la premiere apparence,
Vos regards adoucis, un aimable silence,
Quelques mots échappés me permettoient l'espoir;
Me suis-je fait une vaine chimere ?
Par un songe trop doux l'Amour m'a-t'il flaté ?

J'ai crû facilement vous trouver moins ſevere,
Mes tendres ſoins l'avoient bien merité.

LAVINIE.

Vous n'avés mérité que mon indifférence,
Si j'ai paru vous donner juſqu'ici
De foibles ſujets d'eſperance,
Je veux les oublier, oubliés-les auſſi.

SCENE VIII.

ENE'E.

IMplacable Junon, eſt-ce votre colere
Qui de l'objet que j'aime excite les rigueurs ?
Avés-vous uſurpé l'empire de ma Mere ?
Diſpoſés-vous des cœurs ?

Je ſçai que ſans pitié vous pouvés mettre en cendre
De ſuperbes Rempars dont vos Grecs ſont jaloux,
Je ſçai que ſur les Mers votre bras peut s'étendre,
Que les Vents & les Flots ſervent votre couroux;
Mais du moins en aimant je croiois ne dépendre
Que d'un pouvoir plus doux.

Triomphés, Déeſſe inhumaine,

Je n'avois point encor fléchi sous vôtre haine ;
Mais vous m'aviés sçû reserver
Le seul malheur que je ne puis braver.



ACTE III.

Le Théatre représente les Jardins d'un Palais que Circé a bâti, & qu'elle a laissé à Latinus son Petit-Fils.

SCENE I.

LA REINE, TURNUS.

LA REINE.

PUISQUE ma Fille encor ne suit pas mon attente,
Non, il n'est rien que je ne tente ;
Bacchus est aujourd'hui célébré parmi nous,
Il ne voit les Troyens que d'un œil de couroux.
Tournons contr'eux les fureurs qu'il inspire,

Peut-être aidera-t'il lui-même nos transports.
Peut-être ferons-nous que le Peuple conspire
A les chasser tous de ces bords.

La Princesse paroît, je vous laisse avec elle,
La Fête de Bacchus m'appelle.

SCENE II.

LAVINIE, TURNUS CAMILLE.

TURNUS.

PRincesse, est-il donc vrai que vos vœux si long-tems
Entre Enée & Turnus puissent être flotans?

LAVINIE.

Souffrés avec moins de colere
Que je ne précipite rien,
Le choix que je dois faire
Regle le sort des Etats de mon Pere,
Et décide du mien.

TURNUS.

Ne me trompés point, inhumaine,
Je ne connois que trop quel est votre embarras,
Non, vous ne déliberés pas;

Ce n'eſt point votre choix qui vous tient incertaine,
Vous tremblés ſeulement à nous le déclarer,
Et plus vous y ſentés de peine,
Plus je voi quel Amant vous voulés préferer.

LAVINIE.

Si mon choix étoit fait, quelle raiſon ſecrette
M'obligeroit de le cacher ?

TURNUS.

Ah ! pourriés-vous ne vous pas reprocher
L'injure que vous m'auriés faite ?

Je ſuis du ſang dont vous ſortés,
Je vous aimai dès l'âge le plus tendre,
Mes vœux ſont les premiers qu'on vous ait fait entendre,
Et vos fers ſont les ſeuls que mon cœur ait portés.
Ne redoutés-vous point une honte éternelle
En nommant un Troyen inconnu dans ces lieux,
Qui peut-être pour d'autres yeux
Brula ſouvent d'une flamme infidelle ?
Vous vous troublés !

LAVINIE.

Seigneur...

TURNUS.

Ce trouble que je voi
M'apprend ce qu'il faut que j'eſpere,
Vous voyés malgré vous tout le prix de ma foi,

Et vous rougiſſés de colere
Quand la raiſon vous parle trop pour moi.

LAVINIE.

Elle parle pour vous, Seigneur, je le confeſſe,
Mais elle peut auſſi parler pour un Rival.
Par le choix qu'entre vous le juſte Ciel me laiſſe,
Il vous met dans un rang égal.

TURNUS.

Ne cherchés point à nous confondre,
De mon ſincere amour vous devés vous répondre,
Mon ſort ſans votre Hymen eſt aſſés glorieux,
Je n'aime en vous que l'éclat de vos yeux.
Mais mon Rival après tant de naufrages
Cherche un azile en ces Climats.
Le rang qui vous attend eſt l'objet des hommages
Qu'il feint de rendre à vos appas.

LAVINIE.

Des vœux intereſſés n'ont guere de puiſſance,
Si par de feints ſoupirs on prétend m'impoſer,
Je ſçaurai demêler un deſſein qui m'offenſe.

TURNUS.

Vous ſçaurés vous le déguiſer.

En vain je répandrois des larmes,
Votre choix eſt prêt d'éclater,
Vous allés me donner les armes
Dont j'ai beſoin contre vos charmes,
Heureux ſi j'en puis profiter.

SCENE III.

LAVINIE, CAMILLE.

LAVINIE.

QUelle ſuperbe plainte a-t'il oſé me faire ?
Quel eſt ce fier emportement ?

CAMILLE.

Quand vous blâmés Turnus, j'entens facilement
Ce que vous cherchés à me taire,
Vous me vantés un Rival plus charmant.
Il faut nommer Turnus, c'eſt un choix neceſſaire;
En vain l'Amour en ordonne autrement.

LAVINIE.

Permets encor que mon cœur délibere,
Permets du moins que ce choix ſe differe,
Eteindre ſon amour, immoler ſon Amant,
Eſt-ce l'ouvrage d'un moment ?

CAMILLE.

Vous avés entendu la Reine de Carthage,
Et contre cet ingrat vous manqués de courage ?

LAVINIE.

Mais ſçavons-nous ſi Junon dans ce jour

N'a pas pour m'effrayer formé cette Ombre vaine ?
Défions-nous de sa cruelle haine

CAMILLE.

Défiés-vous plûtôt de votre amour.

LAVINIE.

Quand mon Amant auroit été volage,
Dois-je par ma rigueur vanger d'autres appas
Qui n'ont sçû plus long-tems mériter son hommage ?
Dois-je punir un outrage
Qui ne me regarde pas ?

CAMILLE.

Les Inconstans, les Infidelles
Sont criminels envers toutes les Belles.
Il ne faut point que l'Empire amoureux
Ait jamais d'azile pour eux.

LAVINIE.

Ne me presse point tant, Turnus est plus sincere,
Turnus sçait mieux aimer, je le connois trop bien,
Pourquoi l'infidele Troyen
Sçait-il mieux l'art de plaire ?

CAMILLE.

Un Amant qui sçait peu charmer
Quelquefois à force d'aimer
Peut devenir aimable ;
Mais un volage Amant
Devient plus haïssable
Plus il étoit charmant.

LAVINIE.

Et bien, nommons Turnus, ſortons d'incertitude,
Puiſſe Enée à jamais ſentir un coup ſi rude.
D'où vient qu'en ſa faveur mon foible cœur combat?
Prêtés-moi du ſecours, ô Stix! ô Rives ſombres!
Laiſſés encor ſortir vos Ombres
Pour m'animer contre un Ingrat.

CAMILLE, LAVINIE.

Ah! quel tourment quand la raiſon commande
Ce que l'amour ne permet pas?
Trop cruelle raiſon, helas!
Eſt-ce à toi qu'il faut qu'on ſe rende?
Peut-on, charmant amour, mépriſer tes appas?
Ah! quel tourment quand la raiſon commande
Ce que l'amour ne permet pas?

CHOEUR *qu'on entend derriere le Theatre.*

Suivons tous le Dieu qui nous appelle,
Suivons tous ſes aimables loix,
C'eſt lui ſeul dans la Troupe immortelle
Qui peut donner tous les biens à la fois.

LAVINIE.

Quelles ſont ces voix éclatantes?

CAMILLE.

Ignorés-vous d'où part ce bruit confus?
On célebre aujourd'hui la Fête de Bacchus,
La Reine conduit les Bacchantes.

SCENE IV.

LA REINE, LAVINIE
Troupe qui célebre la Fête
de Bacchus.

CHOEUR.

CHantons Bacchus & ſes bienfaits.
Quels fruits ont plus d'attraits
Que les fruits dont il ſe couronne ?
Les plaiſirs ne quittent jamais
L'aimable Cour qui l'environne,
La raiſon fuit dès qu'il l'ordonne,
Et laiſſe les Humains en paix.
Chantons Bacchus & ſes bienfaits.

Danſe des Bacchantes.

UN HOMME DE LA FESTE.

Heureux les lieux où ſa préſence
Répand mille appas !
Heureux les Climats
Qui lui donnerent la naiſſance !

CHOEUR.

Heureux les lieux où ſa préſence
Répand mille appas!

LA REINE.

Les Troyens déteſtent la Grece,
Elle a produit Bacchus, il la comble de biens;
Allons, que chacun s'empreſſe
A pourſuivre les Troyens.

La fureur ſaiſit toute la Troupe.

CHOEUR.

Cherchons en tous lieux nos victimes,
Cherchons les Troyens, hâtons-nous.
Que l'exil les diſperſe tous,
Que le fer puniſſe leurs crimes,
Qu'ils periſſent dans les abîmes
De la Mer en couroux.
O Toi, qui contr'eux nous animes
Par des fureurs ſi légitimes,
Bacchus, tu dois être jaloux
D'égaler Junon par tes coups.

LA REINE.

Quoi? ma Fille, à nos yeux vous demeurés tranquille?
De toute notre ardeur l'exemple eſt inutile?

Toi, qui par des tranſports puiſſans
Te rends le maître des ames,
Deſcens dans ſon cœur, deſcens,
Inſpire-lui la haine que je ſens,
Et la fureur dont tu m'enflammes,
Deſcens, dans ſon cœur, deſcens.

Danſe des Bacchantes furieuſes autour de Lavinie.

LAVINIE.

Où ſuis-je? ô Ciel! dans les murs de Carthage
Qui m'a pû ſoudain tranſporter?
J'y voi les feux allumés par la rage
D'une Amante que l'on outrage,
Je la voi s'y précipiter,
J'entens ſes cris. Dieux! elle expire
En nommant un Ingrat inſenſible à ſa mort.
C'eſt en vain qu'en ces lieux ton lâche cœur aſpire
A me faire un ſemblable ſort;
Va, perfide Troyen, cherche une autre conquête.

Reine, écoutés, écoutés tous,
Je choiſis...

LA REINE.

Déclarés un choix digne de vous ;
Parlés, qui vous arrête ?

LAVINIE.

Je choisis Turnus pour époux.

CHOEUR.

Que nos cris d'allegresse
Percent jusqu'aux Cieux,
Nous sommes victorieux
Chantons, chantons sans cesse,
Nous sommes victorieux ;
Que nos cris d'allegresse
Percent jusqu'aux Cieux.

LA REINE.

Allons trouver le Roi, suivés mes pas, Princesse,
Il lui faut annoncer un choix si glorieux.



ACTE IV.

Palais de Circé.

SCENE I.

ENÉE, ILIONE'E.

ILIONE'E.

OU courés-vous ? quel ſoin vous preſſe ?

ENE'E.

Je cherche par-tout la Princeſſe,
Je veux lui reprocher ſon choix,
Je veux la voir pour la derniere fois.

ILIONE'E.

En vain pour ſe vanger on ſe plaint d'une Ingrate ;
Son triomphe en eſt plus beau.
D'un amour mépriſé la vangeance n'éclate
Que par un amour nouveau.

ENE'E.

Non, j'aimerai toujours l'Ingrate qui m'outrage,

Je ſens trop quel amour m'engage,
Je me dois épargner le triſte & vain effort
Que je ferois pour ſortir d'eſclavage,
Je ne puis obtenir de mon foible courage
Que d'avoir recours à la mort.

I L I O N E' E.

Vous voyés la ſurpriſe où ce diſcours me jette,
L'Amour peut-il réduire un Heros au trépas ?
Non, non, d'un autre ſoin votre cœur s'inquiete,
Vous regrettés une ſûre retraite
Que nous trouvions en ces Climats.

E N E' E.

Je voi tous les malheurs dans le coup qui m'accable,
Je pers l'unique objet qui me paroît aimable,
Je pers l'azile heureux promis à mes travaux,
Cependant l'amour ſeul rend mon ſort déplorable,
Un Amant miſerable
Eſt inſenſible à d'autres maux.

I L I O N E' E.

Des malheureux Troyens perdrés-vous la memoire ?
Oublirés-vous un ſi cher interêt ?
Ecoutés leurs ſoupirs, & la voix de la gloire.

E N E' E.

Ah ! Ciel ! la Princeſſe paroît.



SCENE

SCENE II.

ENEE, LAVINIE.

ENE'E.

Me cherchés-vous, cruelle ?
Venés-vous insulter à ma douleur mortelle ?
Ah ! laissés-moi mourir,
Laissés-moi disposer de mon dernier soupir,
Que dis-je ? non, venés, venés répondre
Aux reproches qui vous sont dûs,
Je veux en mourant vous confondre
Sur l'injuste choix de Turnus.
Mes transports . . . mon amour . . . je sens que je m'égare,
Il regne en mon esprit un desordre fatal,
Helas ! est-il bien vrai que votre cœur barbare
Me sacrifie à mon Rival ?

LAVINIE.

Vous prenés un soin inutile
D'étaler à mes yeux une feinte douleur,
Pourvû que dans ces lieux vous trouviés un azile,
Qu'un autre Hymen vous fasse un sort tranquille,
Ma perte est un foible malheur.

E N E' E.

Ah ! que ne puis-je à vos yeux même
Porter ailleurs mes ſoupirs & ma foi ?
Pourquoi feindrois-je ici ce deſeſpoir extrême ?
Que pourrois-je eſperer ? tout eſt perdu pour moi.
Si mon cœur ſçavoit feindre , Ingrate ,
Il feindroit bien plûtôt un calme qu'il n'a pas ,
Je vous déroberois ma douleur qui vous flate ,
Vous ne jouiriés point de mon cruel trépas.

L A V I N I E.

L'amour ſur votre cœur n'a pas tant de puiſſance ,
Didon avoit ſçû l'embraſer ,
Vous vîtes cependant ſa mort avec conſtance.

E N E' E.

De ce crime odieux ceſſés de m'accuſer.

Didon par ſes bienfaits me prevenoit ſans ceſſe ;
Et ma reconnoiſſance imita la tendreſſe ,
Senſible à ſon amour plûtôt qu'à ſes appas ,
Je lui donnois un cœur qui ne ſe donnoit pas.
Il fallut cependant pour me ſéparer d'elle
Des ordres abſolus du Souverain des Dieux.
Ah ! que ne ſouffroit-il que je fuſſe fidelle ?
Que ne me laiſſoit-il éloigné de vos yeux ?

L A V I N I E.

Se peut-il que pour moi votre cœur ſoit ſincere ?

E N E' E.

Helas ! en pouvés-vous douter ?

LAVINIE.

Non, non, qu'il ait plûtôt l'ardeur la plus legere,
C'eſt ce que je dois ſouhaiter.

ENE'E.

D'où vient que je vous vois à vous-même contraire ?
Ciel ! quel troûble ſecret ſemble vous agiter ?

LAVINIE.

Helas! ſi vous m'aimiés! que je ſerois à plaindre,

ENE'E.

Parlés, expliqués-vous, rien ne vous doit contraindre.

LAVINIE.

Qu'aurois-je fait ? grands Dieux ! Turnus ſeroit nommé,
Et vous ſeriés aimé.

ENE'E.

Qu'entens-je ! pourquoi donc par un choix ſi funeſte...

LAVINIE.

Les Enfers contre vous ont fait parler Didon ;
Une fureur divine helas ! a fait le reſte,
Et d'un Amant que je déteſte
Elle a ſçû m'arracher le nom.

ENE'E.

D'une aveugle fureur deſavoüés l'ouvrage.

LAVINIE.

Ma raiſon l'approuvoit, & je l'ai dit au Roi.

Ma gloire, des ſermens, la Reine, tout m'engage
A ſuivre une cruelle loi.

ENE'E.

Que mon ame à la fois eſt troublée & ravie !
Quel excès de plaiſir, quel excès de douleur
Vient agiter mon cœur !
En vous perdant, je vais perdre la vie,
J'apprens que vous m'aimés, dans ce fatal inſtant,
Je meurs plus malheureux, & je meurs plus content.

LAVINIE.

Soupçons, dont j'ai ſuivi l'injuſte violence,
D'où vient que vous oſiés attaquer l'innocence
D'un Amant digne de mon choix ?
Que n'ai-je crû mon cœur qui prenoit ſa défenſe ?
Ah ! lorſqu'un tendre amour nous tient ſous ſa puiſſance,
Il faut n'écouter que ſa voix.

ENE'E, LAVINIE.

Je cede à ma douleur extrême.

ENE'E.

Je ſouffre tous les maux dont on peut ſoupirer.

LAVINIE.

Je cauſe tous les maux qui nous font ſoupirer.

ENE'E.

Je vais perdre à jamais le ſeul objet que j'aime.

LAVINIE.

Du bien qui m'attendoit je me prive moi-même,

ENE'E, LAVINIE.

O mort! de nos tourmens venés nous délivrer.
O mort! uniſſés-nous, on nous va ſéparer.

LAVINIE.

Je voi Turnus, il faut que je l'évite.

ENE'E.

Laiſſés-moi lui parler, dérobés-lui vos pleurs.
Puiſque je ſuis aimé, ce que mon cœur médite
Peut réparer tous nos malheurs.

SCENE III.

ENE'E, TURNUS.

ENE'E.

Seigneur, vous cherchés Lavinie,
Permettés qu'un moment j'oſe arrêter vos pas.
On a fait choix de vous, & la Guerre eſt finie.
Je ſçai trop que dans les Combats
Le ſang de nos Sujets ne ſe doit plus répandre;
Mais je puis encore prétendre
Que le fer à la main aux yeux de nos Soldats

Nous terminions ſeuls nos débats.

TURNUS.

Preferé par l'Objet que j'aime,
Je ſçai que je pourrois ne pas prendre la loi
De votre deſeſpoir extrême ;
Mais à la gloire auſſi je ſçai ce que je doi ;
J'accepte le combat, & j'obtiendrai du Roi
Qu'il en ſoit l'arbitre ſuprême.

Cependant, Seigneur, redoutés
Un Rival qui ſur vous a déja l'avantage.

ENE'E.

La victoire que vous vantés
N'eſt pas pour vous peut-être un ſi charmant préſage.

On entend une harmonie très-douce.



SCENE IV.

ENE'E.

J'Entens d'agreables concerts,
Une clarté plus pure
Se répand dans les airs.
Un nouveau charme embellit la nature,
Et pare l'Univers.
C'est Venus qui descend, tout me fait reconnoître
La Déesse de la Beauté.
Et quelle autre Divinité
Peut annoncer ainsi qu'elle est prête à paroître ?



SCENE V.

VENUS *qui est descenduë des Cieux accompagnée de Nimphes, de Graces, de Plaisirs & de deux Cyclopes*, ENE'E.

ENE'E.

DEesse, à qui je puis donner des noms plus doux,
Mere des Amours, & ma Mere,
Quel destin, quelle loi severe
M'a si long-tems fait languir loin de vous?
Votre fils malheureux aimoit sans esperance,
Vous avés dans les pleurs laissé couler ses jours,
Que ne m'accordiés-vous du moins votre présence,
Si vous ne vouliés pas m'accorder du secours?

VENUS.

Mon fils, connois mieux ma tendresse,
Tu ne vois pas toujours ce que fait mon pouvoir;
En possedant le cœur d'une aimable Princesse,
Penses-tu ne me rien devoir?

Quand l'Epouse du Dieu qui lance le Tonnerre

Arme contre tes jours & le Ciel & la Terre,
Apprens ce que j'oppose à toutes ses fureurs ;
Je te donne les cœurs.
J'ai fait plus, ton Rival a des armes fatales
Teintes dans les eaux infernales,
Et je t'apporte ici des armes que Vulcain
Vient de forger pour toi d'une immortelle main.

ENE'E.

Pour vous marquer l'excès de ma reconnoissance
Tous mes discours seroient trop languissans ;
Servés-vous de votre puissance,
Dans le fond de mon cœur lisés ce que je sens.

VENUS.

Cyclopes, donnés-lui les armes
Qui de son ennemi rendront le sort douteux,
Et vous Graces, Amours, versés sur lui les charmes
Qui d'un aimable Objet redoubleront les feux.

Danses des Graces & des Plaisirs.

UN PLAISIR.

Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythere !
Trop heureux qui les peut recevoir !
La Beauté soumet tout dès qu'elle se fait voir,
C'est regner que de plaire.
Que tes dons sont charmans, Déesse de Cythere !
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir !

CHOEUR.

Que tes dons ſont charmans, Déeſſe de Cythere!
Quand on a des appas, que l'on a de pouvoir!

VENUS.

A peine Jupiter en lançant le Tonnerre
Peut s'attirer les reſpects de la Terre,
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

CHOEUR.

A peine Jupiter en lançant le Tonnerre
Peut s'attirer les reſpects de la Terre,
Sans effort deux beaux yeux
Se les attirent mieux.

VENUS.

Dieux, Mortels, c'eſt à moi qu'il faut que tout ſe rende,
Je ne veux pour encens que de tendres ſoupirs,
Les honneurs que Venus vous demande
Sont les plus doux plaiſirs.

UN PLAISIR.

Suivons tous, adorons une puiſſance aimable.
Tranſports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, ſuivons tous
Une puiſſance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous
Qu'un empire inévitable
Soit un empire ſi doux!

CHOEUR.

Suivons tous, adorons une puiſſance aimable.
Tranſports délicieux, nous nous livrons à vous.
Adorons, ſuivons tous
Une puiſſance aimable.
Ah! quel bonheur pour nous
Qu'un empire inévitable
Soit un empire ſi doux!



ACTE V.

Temple de Junon.

SCENE I.

LAVINIE.

QUEL triſte ſort dans ce Temple m'amene?
Pourquoi faut-il que j'y ſuive la Reine?
Ici tout reconnoît la Maîtreſſe des Dieux,
Qui nous hait, & qui nous accable,

Turnus feroit peu redoutable
Sans le fecours qui lui vient de ces lieux.

Peut-être le combat en ce moment commence;
Peut-être en ce moment Enée eft en danger.
Juftes Dieux, prenés fa défenfe,
Ah! pourriés-vous ne le pas proteger!

Qu'ai-je dit? où m'emporte une ardeur temeraire?
Dans le Temple où je fuis quels vœux ai-je formés?
Vœux trop ardens, tenés-vous renfermés;
Vous pourriés de Junon redoubler la colere.

Helas! quand pour moi feule il expofe fes jours,
Quand je voi de fa mort l'image menaçante,
Il faut encor qu'une timide Amante
Ne puiffe de fes vœux lui prêter le fecours.



SCENE II.

LA REINE, LAVINIE.

LA REINE.

MA Fille, triomphons, j'ai fait un ſacrifice
Qui nous promet un heureux ſort.
Du plaiſir que je ſens partage le tranſport,
Il n'en faut point douter, Junon nous eſt propice,
Et l'on va du Troyen nous annoncer la mort.

LAVINIE.

Sa mort ! ah ! je fremis !

LA REINE.

Quelle eſt cette ſurpriſe ?
Quoi ? contre un ennemi le Ciel nous favoriſe,
Et j'entens vos ſoupirs, je voi couler vos pleurs ?

LAVINIE.

Puiſque ma flamme s'eſt trahie,
Je ne vous cache plus mes mortelles douleurs,
Avec cet ennemi je vais perdre la vie.

LA REINE.

Qu'entens-je ? ah ! rougiſſés de cet indigne amour.

LAVINIE.

Contentés-vous qu'il m'en coute le jour.

Chere Ombre, qui déja peut-être

Dans ces funeſtes lieux erres autour de moi,
Je dois en te ſuivant recompenſer ta foi,
Que j'ai ſçû ſi mal reconnoître.
Je vais ou te vanger des crimes que j'ai faits,
Ou m'unir à toi pour jamais.

SCENE III.

LA REINE, LAVINIE, CAMILLE.

LA REINE.

HElas! quel eſt ce trouble, & que dois-je en attendre?
Parle, quel eſt l'Arrêt que le ſort vient de rendre?

CAMILLE.

Ah! que ne pouvés-vous à jamais l'ignorer?
Sous le fer ennemi Turnus vient d'expirer.

LA REINE.

O préſages trompeurs! ô deſtin trop contraire!

CAMILLE.

Le ſuperbe Troyen va ſe rendre en ces lieux.

LA REINE.

Fuions un vainqueur odieux,
Déeſſe, a-t'il enfin ſurmonté ta colere?

SCENE IV.

LE ROI, ENÉE, LAVINIE, ILIONÉE, CAMILLE, Soldats Troyens, Peuples Latins.

LE ROI.

MA Fille, tu vois le vainqueur,
Pour prix de ſa victoire il a droit ſur ton cœur.
Mais pour ne vous unir qu'avec d'heureux préſages,
Je veux que ſes hommages
De Junon, s'il ſe peut, fléchiſſent la rigueur.

ENE'E.

Il ne me ſuffit pas que ſa colere ceſſe,
Mon bonheur le plus grand dépend de la Princeſſe.

à Lavinie.

Votre cœur avec moi daigne-t'il partager
Les doux tranſports que reſſent ma tendreſſe?

LAVINIE.

Prince, vous ne devés ſonger
Qu'à fléchir la Déeſſe.

ENE'E.

Redoutable Junon, je viens à vos genoux
Par des reſpects profonds expier ma victoire,
Ce jour donne à mon nom une nouvelle gloire,
Et dans ce même jour je me ſoumets à vous.
Conſentés au repos où le deſtin m'appelle
Après tant de travaux ſi longs & ſi cruels,
La haine des Immortels
Ne doit pas être immortelle.

LE ROI.

Eſperons, eſperons le ſuccès le plus doux,
Le Ciel ouvre à nos yeux ſes barrieres brillantes;
On ne voit point les marques menaçantes
Qui nous annoncent ſon couroux.



SCENE

SCENE V.

JUNON *dans les Cieux*, LE ROI, ENE'E, LAVINIE, *&c.*

JUNON.

INvincible Guerrier, Junon vient vous apprendre
Qu'à vos heureux destins elle daigne se rendre,
Ma haine contre vous n'a que trop combatu.
Il n'est rien qu'à la fin la Vertu ne surmonte,
A Venus tout cede sans honte,
Et vous avés pour vous Venus & la Vertu.

Junon disparoît.

ENE'E & ILIONE'E.

Souveraine du Ciel, quelle reconnoissance
Ferons-nous paroître à tes yeux ?

LE ROI, LAVINIE.

Une sincere obéissance
Est l'Encens le plus doux que reçoivent les Dieux.



SCENE VI.

LE ROI, LAVINIE, ENE'E, ILIONE'E, CAMILLE, Soldats Troyens, Peuples Latins.

LE ROI.

Vous qu'un autre Ciel a vû naître,
Troyens, pour votre Roi venés me reconnoître.
Venés à mes Sujets vous unir pour toujours;
Venus vous a conduits ſur ces Rives aimables,
Attirés-nous des regards favorables
De la Déeſſe des Amours.

CAMILLE, ILIONE'E.

Quel bonheur va combler ces lieux!
En faveur de ſon Fils Venus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons ſans ſe faire attendre
Sçauront flater nos deſirs,
L'amour heureux n'en ſera pas moins tendre,
Tous les ſoupirs

Naîtront au milieu des plaiſirs.

CHOEUR.

Quel bonheur va combler ces lieux !
En faveur de ſon Fils Venus y doit répandre
Ses bienfaits les plus précieux.
Ses dons ſans ſe faire attendre
Sçauront flater nos deſirs,
L'amour heureux n'en ſera pas moins tendre,
Tous les ſoupirs
Naîtront au milieu des plaiſirs.

Danſes des Troyens & des Latins, qui expriment l'union des deux Peuples.

CAMILLE, ILIONE'E.

On ſe plaint de l'amour, on languit, on ſoupire ;
On déteſte cent fois ſon tirannique Empire,
Et ſes triſtes engagemens.
Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fideles,
On craint d'avoir ſouffert de trop legers tourmens.

CHOEUR.

On ſe plaint de l'amour, on languit, on ſoupire,

On déteſte cent fois ſon tirannique Empire,
Et ſes triſtes engagemens.
Mais après des peines cruelles,
Quand on reçoit le prix qu'il garde aux cœurs fi-
deles,
On craint d'avoir ſouffert de trop legers tour-
mens.



LETTRES

A

L'IMITATION

DES

HEROIDES

D'OVIDE.

DIBUTADIS A POLEMON.

On dit que Dibutade de Sicione inventa la Sculpture. Un ſoir ſa Fille traça ſur une muraille les extrêmités de l'Ombre de ſon Amant, qui ſe formoit à la lumiere d'une Lampe, & cela donna à Dibutade la premiere idée de tailler une pierre en Homme. Je ſuppoſe que cette Fille ayant vû une belle Statuë de la façon de ſon Pere, écrit à ſon Amant. Les noms de Dibutadis & de Polemon ſont feints.

Une nouvelle joye, & que je veux t'écrire
Tient mon eſprit tout occupé.
Mon Pere m'a fait voir un Marbre qui reſpire,
Du moins ſi l'œil n'eſt pas trompé.

Qui ne s'étonneroit que la Pierre aît ſçû prendre
La molleſſe même des chairs,
Et ce je ne ſçai quoi de vivant & de tendre,
Qui forme les traits & les airs?

Tu ſçais quelles raiſons me font aimer la vûë

D'un Marbre ſi bien travaillé.
D'une ſi douce joye on n'a point l'ame émuë,
Sans que l'amour y ſoit mêlé.

Par ce divin chef-d'œuvre eſt à mes yeux offerte
L'image de cet heureux ſoir,
Qui répara ſi bien une legere perte
Que tu crus alors recevoir.

Tu venois me parler, j'étois avec mon pere;
Il ſçait, il approuve nos feux,
Mais un pere eſt toujours un témoin trop ſevere
Pour les amours, & pour les jeux.

Quelques mots au hazard jettés par complaiſance
Compoſoient tout notre entretien,
Et nous interrompions notre triſte ſilence,
Sans toutefois nous dire rien.

Une Lampe prêtoit une lumiere ſombre,
Qui m'aidoit encor à rêver.
Je voiois ſur un mur ſe dépeindre ton ombre;
Et m'appliquois à l'obſerver.

Car tout plaît, Polemon, pour peu qu'il repréſente
L'objet de notre attachement,
C'eſt aſſés pour flater les langueurs d'une Amante
Que l'ombre ſeule d'un Amant.

Mais

Mais je pouſſai plus loin cette douce chimere,
Je voulus fixer en ces lieux,
Attacher à ce mur une ombre paſſagere,
Pour la conſerver à mes yeux.

Alors en la ſuivant du bout d'une baguette,
Je trace une image de toi,
Une image, il eſt vrai, peu diſtincte, imparfaite,
Mais enfin charmante pour moi.

Dibutade attentif à ce qu'Amour invente,
Conçoit auſſi-tôt le deſſein
De tailler cette pierre en figure vivante,
Selon l'ébauche de ma main.

Ainſi, cher Polemon, commence la Sculpture,
Graces à ces heureux hazards.
L'Amour qui ſçut jadis débroüiller la Nature,
Aujourd'hui fait naître les Arts.

Je ſens un doux eſpoir à qui mon cœur ſe livre,
Tout l'avenir s'offre à mes vœux.
Puiſqu'on peut vivre en marbre, on y voudra revivre
Pour ſe montrer à nos neveux.

Les Heros par cet Art étendront leur mémoire
Bien loin au-delà de leurs jours,
Et le ſoin qu'ils auront d'éterniſer leur gloire.

Eterniſera nos amours.

Combien de demi-Dieux, dont les Hommes peut-
être
Euſſent oublié juſqu'au nom,
Que d'exemples puiſſans que l'on n'eût pû connoî-
tre
Si je n'euſſe aimé Polemon !

Mais ſi tu reſſemblois à tant d'Amans volages,
Si tu changeois à mon égard,
Oſerois-tu jetter les yeux ſur les Ouvrages
Que va produire un ſi bel Art ?

Ta noire trahiſon auroit toujours contre elle
La voix de ces témoins muets,
Qui te reprocheroient cet amour ſi fidelle
Dont ils ſont tous autant d'effets.

Je t'offenſe, & je ſçai qu'il s'éleve en ton ame
Un vif, mais doux reſſentiment.
Viens, je réparerai ces ſoupçons de ma flamme,
Que je condamne en les formant.

Quoi de tels changemens ſeroient-ils donc poſſi-
bles ?
Quoi ! cet amour toujours vainqueur
Animeroit par moi des marbres inſenſibles,
Et n'animeroit plus ton cœur ?

FLORA

A

POMPEE.

Pompée étant encore jeune aima la Courtisane Flora, dont la beauté étoit si grande, qu'on la fit peindre dans le Temple de Castor & de Pollux. Geminius, ami de Pompée, devint éperdument amoureux d'elle; mais comme elle étoit prevenuë de la passion qu'elle avoit pour Pompée, elle n'écoutoit pas Geminius. Pompée ayant pitié de son ami, la lui ceda. Elle en tomba malade de chagrin, & c'est dans cet état qu'elle lui écrit,

Prête à voir arriver la mort que je desire,
Je t'écris dans un lit tout baigné de mes pleurs,
Ma main encor n'a la force d'écrire
Que pour exprimer mes douleurs.

De mes tristes regards on voit le feu s'éteindre,
Mon teint perd cet éclat qui m'attiroit les yeux,
Et croiroit-on que Rome me fit peindre
Pour orner les Temples des Dieux?

En vain sur ces Portraits les Etrangers me vantent,

Qu'on les ôte, Pompée, ils me font trop d'honneur.
Non, ce n'eſt plus Flora qu'ils repréſentent
Depuis qu'elle n'a plus ton cœur.

Te ſouvient-il du tems où ta flamme inquiete
Craignoit ſi tendrement des Rivaux malheureux ?
Ah ! diſois-tu, dans quel trouble me jette
L'offre qu'ils te font de leurs vœux ?

Pourras-tu, ma Flora, réſiſter à leurs larmes ?
Pourrai-je dans ton cœur tenir ſeul contre eux tous ?
Que mon amour veut de mal à ces charmes
Qui m'attirent tant de jaloux !

Je te diſois alors, je mettois en uſage
Tout ce qui te pouvoit guérir de ce ſouci.
Ciel ! quelle erreur ! étoit-ce mon partage
Que de te raſſurer ainſi ?

C'étoit toi qui devois jurer à ta Maîtreſſe
Que tu ne ſerois point touché par tes Rivaux,
Que tu pourrois joüir de ſa tendreſſe
Malgré la pitié de leurs maux.

Que me reproches-tu ? j'étois trop inſenſible
Aux ſoupirs qu'on pouſſoit pour ébranler ma foi,
De tendres ſoins me trouvoient invincible,

Lorſqu'ils ne partoient pas de toi.

Voilà, Dieux immortels, voilà ce qui l'irrite,
Vous écoutés ici les plaintes d'un Amant.
Et qu'eſt-ce donc deſormais qui mérite
Un éternel attachement ?

Ne dis point qu'aux douceurs de la plus vive flamme
Il falloit d'un ami préferer le repos,
Ne prétens point nous déguiſer ton ame
Sous de vains diſcours de Heros.

On ſçait juſqu'à quel point l'amitié doit s'étendre,
Juſqu'où doit nous pouſſer un ſi cher interêt ;
D'autres Heros ont daigné nous apprendre
Qu'où l'amour parle, tout ſe taît.

Ton changement n'a point une cauſe plus belle
Que ceux qui font gémir tant de cœurs amoureux.
Tu n'es au fond qu'un Amant infidelle,
Et non un Ami genereux.

Pourquoi, lorſqu'il voioit ſa flamme rebutée,
Ton Rival t'a-t'il pû toucher par ſes ennuis ?
Et moi, qui pers tout ce qui m'a flatée,
Et moi qui meurs, je ne le puis.

J'attendris ton ami par ma douleur extrême.

Comment de tes préſens joüiroit-il jamais ?
Il ſe reproche, il condamne lui-même
La cruauté de tes bienfaits.

Il veut te rappeller, je le retiens ſans ceſſe,
Car quand tu reviendrois, quel ſort ſeroit le mien ?
Je devrois tout à ſa ſeule tendreſſe,
Pompée, & ne te devrois rien.

En me cedant à lui tu t'es rendu juſtice,
Il n'eſt pas comme toi barbare & ſans amour.
Je n'aurois pas à craindre un ſacrifice,
Si je pouvois l'aimer un jour.

Faut-il que de mon cœur, helas ! rien ne t'efface ?
Quel charme malheureux a ſçû me prevenir ?
Que je voudrois l'adorer en ta place
Pour te plaire, ou pour te punir !

Alors mes ſoins pour lui tendres, ardens, durables,
Paſſeroient tous les ſoins que pour toi j'ai perdus,
Et je rendrois encor plus deſirables
Tous les biens que tu n'aurois plus.

Trop vaine illuſion, & trop tôt diſſipée !
Quoi ! d'un fatal amour je pourrois me guerir ?
Quoi ! j'aimerois un autre que Pompée ?
Non, je ne ſçaurai que mourir.

ARISBE AU JEUNE MARIUS.

QUand Marius eut été chaſſé de Rome par la Faction de Silla, & ſe fut retiré en Afrique, ſon Fils qui l'accompagnoit tomba entre les mains d'Hiempſal, Roi de Numidie, qui le retint priſonnier. Une des Femmes de ce Roi devint amoureuſe du jeune Marius, & eut la generoſité de lui fournir des moyens de ſortir de ſa priſon, quoique par là elle le perdit pour jamais. C'eſt après qu'elle lui a rendu ſa liberté, & qu'il a rejoint ſon pere, qu'elle lui écrit.

DEpuis que je me ſuis privée
De tout ce qui flattoit mes plus tendres deſirs,
Dans votre ſouvenir me ſuis-je conſervée ?
Songés-vous à mes déplaiſirs ?

Il n'eſt point de fin pour mes peines,
Rien ne ſçauroit rejoindre Ariſbe & Marius.
Je ne me repens pas d'avoir briſé vos chaînes,
Je me plains de ne vous voir plus.

Combien, avant votre ſortie,
Un demi-jour m'eût-il duré ſans vous parler ?
Et maintenant les mois, & les ans, & ma vie,
Tout ſans vous, tout va s'écouler.

Seule, & mortellement bleſſée,
Je parcours ce Palais de l'un à l'autre bout,
Et ne ſçaurois bannir l'eſperance inſenſée
Que j'ai de vous trouver partout.

Qui le croiroit ? je revois, j'aime
Les lieux où par le Roi vous êtiés reſſerré,
Et je vous redemande à cette priſon même
D'où mon amour vous a tiré.

J'attens avec impatience
Que l'ombre de la nuit ſe répande ſur nous,
Ma triſteſſe redouble en ce vaſte ſilence,
Et ce tems m'en paroît plus doux.

Tout me peint l'objet que j'adore ;
Lorſqu'en mes yeux laſſés le ſommeil eſt entré,
En ſonge quelquefois (ce bien me reſte encore)
Je crois vous avoir recouvré.

Mais vous avoüerai-je une crainte
Qui paſſe tous les maux de mon cœur agité ?
Je crains que votre amour n'ait été qu'une feinte
Pour obtenir la liberté.

Je me repréſente ſans ceſſe
Combien vous me preſſiés d'ouvrir votre priſon,
Je ne me ſouviens point d'aucun trait de tendreſſe,
Vous donniés tout à la raiſon.

Vous me parliés toujours d'un pere
Dont il falloit ſervir la haine & le courroux,
Jamais la liberté ne vous en fut moins chere,
Quoiqu'elle m'arrachât à vous.

Hélas! d'où vient que ma memoire
Repaſſe les diſcours & les ſoins d'un Amant?
Pour ne le voir jamais, eſt-il beſoin de croire
Qu'il m'aimât ſans déguiſement?

Oüi, d'une abſence ſi cruelle
Il faut que cette idée adouciſſe l'ennui.
J'ai beſoin de penſer, Marius eſt fidelle,
Et je n'ai pas trop fait pour lui.

Triſte plaiſir! douceur trompeuſe!
Mes maux, ſi vous m'aimés, doivent s'en augmenter,
Votre perte à mon cœur en eſt plus douloureuſe,
Cependant je veux m'en flater.

Peut-être la fierté Romaine
S'oppoſe aux ſentimens que vous auriés pour moi,
Je ſuis une Numide, & votre ame hautaine

Dedaigne d'être ſous ma loi.

Se peut-il qu'un climat devienne
Pour l'Empire d'Amour un climat étranger ?
La Beauté qui n'a pas le droit de Citoyenne,
A toujours celui d'engager.

D'ailleurs je ne ſuis plus Numide,
De ſon propre interêt mon amour eſt vainqueur ;
La naiſſance n'eſt rien où la vertu decide,
Je ſuis Romaine par le cœur.

N'admirés plus tant la memoire
Des plus fameux Heros que Rome ait mis au jour,
J'ai plus fait par l'effort, quoique moins pour la gloire,
J'ai ſacrifié mon amour.

Grands Dieux ! vous vîtes ſeuls mes peines,
De l'excès de mes maux vous fûtes ſeuls témoins,
Lorſqu'enfin arriva la nuit où de ſes chaînes
Marius ſortit par mes ſoins.

Tandis qu'une troupe choiſie
Conduiſoit ce deſſein ſur mes ordres ſecrets,
Tandis, pour dire mieux, qu'on m'arrachoit la vie
En exécutant mes projets ;

Par une tendresse contrainte
Je tâchois d'occuper ou d'amuser le Roi.
Dans l'état où j'étois, quelle cruelle feinte !
Quel supplice qu'un tel emploi !

Avec combien d'inquietude
Je sentois s'écouler & contois les instans !
Ciel ! disois-je tout bas dans cette incertitude,
Sçait-on bien se servir du tems ?

Prend-on bien toutes ses mesures ?
Amour, dans ces perils tu m'as fait embarquer,
Amour, veille pour nous, veille, en ces conjonctures
Un rien peut faire tout manquer.

Maintenant, ajoutois-je ensuite,
Des Gardes du Palais on a trompé les yeux.
On vient à Marius, il sort, il prend la fuite,
Il est déja hors de ces lieux.

Alors de cette douce image
Mon esprit à tel point se laissoit occuper,
Que cet air inquiet dépeint sur mon visage
Commençoit à se dissiper.

Enfin, quand le Roi m'eut quittée,
Las de me voir distraite, & peut-être offensé,
Je courus, & de crainte & d'espoir agitée,

Sçavoir ce qui s'étoit passé.

On m'apprit une heureuse issuë,
La nouvelle flatoit tous les vœux de mon cœur,
Je brulois de l'apprendre, & quand je l'eus reçûë,
J'en pensai mourir de douleur.

Tant qu'à me rendre malheureuse
Moi-même j'emploiai mes soins & mes efforts,
Je ne sçai quel plaisir d'une ame genereuse
Me soutint par de doux transports.

Mais que cette ardeur de courage
Est après son effet prompte à se démentir!
Dès que de mes malheurs j'eus achevé l'ouvrage,
Je commençai de les sentir.

Telle fut ou mon injustice,
Ou la vive douleur de vous avoir perdu,
Que j'osai reprocher cet important service
A ceux qui me l'avoient rendu.

Mon cœur à lui-même contraire
De cet heureux succès joüit en gemissant;
Je n'en rougirai point, ce qu'Arisbe a sçû faire
Excuse assés ce qu'elle sent.

Que je crains qu'aucune foiblesse
N'aide de votre part à me justifier!
Libre, regrettés-vous les marques de tendresse

Que vous reçûtes priſonnier ?

Vous dûtes vers Arisbe abſente
En ſortant de ces lieux envoyer un ſoupir,
Vous meritâtes peu les bienfaits d'une Amante,
S'ils vous firent trop de plaiſir.

Un autre Amant eût fui moins vîte
Pour tourner mille fois les yeux vers ce Palais ;
C'eſt là que je la laiſſe, eût-il dit, je la quitte
Pour ne la retrouver jamais.

Que ſçai-je ? un antre Amant peut-être
En rompant ſes liens eût rendu des combats.
Ah ! ſi dans votre cœur ce ſentiment put naître,
De quoi ne me paya-t'il pas ?

Mais Dieux ! quel bonheur j'enviſage !
C'eſt un prix aſſés grand que mon amour reçoit,
Si près d'une Rivale on ne fait pas uſage
De la liberté qu'on me doit.



CLEOPATRE A AUGUSTE.

ON sçait l'histoire de Cleopatre. Il est besoin de se la rappeller un peu, pour bien entrer dans l'esprit de cette Lettre ; car je suppose que Cleopatre, après la mort d'Antoine, s'étant enfermée dans les Tombeaux des Rois d'Egypte, écrit à Auguste, & lui tourne le plus adroitement qu'elle peut pour sa justification les principaux évenemens de sa vie. Sur tout il faut se souvenir combien Cleopatre étoit une Princesse galante, & que dans l'état où elle se trouvoit alors, il ne lui restoit plus d'autre ressource auprès d'Auguste, qu'une coquetterie bien conduite.

JE croi devoir, Seigneur, vous épargner ma vûë,
En l'état où je suis j'évite tous les yeux,
Je suis le Soleil même, & je suis descenduë
Dans les Tombeaux de mes ayeux.

Ce funeste séjour, conforme à mes pensées,
Excite mes soupirs, & nourrit mes douleurs ;
Ces morts m'offrent en vain leurs fortunes passées,

Rien n'approche de mes malheurs.

Ne croiés pas, Seigneur, que Cleopatre y conte
La gloire dont le Ciel se plaît à vous charger,
Dans l'Univers entier elle auroit trop de honte
D'être seule à s'en affliger.

Reine sans diadême, & n'attendant que l'heure
D'une prison affreuse ou d'un bannissement,
Dans ses Etats conquis Cleopatre ne pleure
Que la perte de son Amant.

Quand cet Amant, & moi par ses desirs guidée,
Nous armions contre vous tant de Peuples divers,
Nous n'avions point conçû l'ambitieuse idée
De vous disputer l'Univers.

Et ne voyions-nous pas que toujours vers l'Empire
Le destin vous faisoit quelque nouveau degré ?
Je me rendis à lui sur les Mers de l'Epire,
Avant qu'il se fût déclaré.

Rien ne nous annonçoit encor notre disgrace,
J'en voulus en fuiant prevenir les Arrêts,
Et depuis, vous sçavés si l'Egypte eut l'audace
De s'opposer à vos progrès.

Non, non, sans jalousie & d'un esprit tranquille,
De vos heureux succès nous regardions le cours,

Nous voulions ſeulement aſſurer un azile
A de malheureuſes amours.

Marc Antoine paſſoit pour le ſecond de Rome,
Par mille heureux exploits ce nom fut confirmé.
Ses manieres, ſon air, tout étoit d'un grand homme,
L'ame encor plus, & je l'aimai.

Je ſçaì que ſon eſprit violent, téméraire,
Toujours aux paſſions ſe laiſſoit prevenir,
Et je craignois pour lui la fortune proſpere
Qu'il ne ſçavoit pas ſoutenir.

Je l'aimai cependant; c'eſt une loi fatale
Que l'amour doit cauſer tous mes évenemens,
Je m'attache aux Heros, je ſuis tendre, & j'égale
Leurs vertus par mes ſentimens.

Ah! Seigneur, à vos yeux lorſque j'irai paroître,
Prenés d'un ennemi le viſage irrité,
Traités-moi, s'il ſe peut, comme un ſuperbe Maître,
Je craindrois trop votre bonté.

Je m'apprête à me voir en eſclave traînée
Dans ces murs orgueilleux des fers de tant de Rois.
La maiſon des Ceſars, telle eſt ma deſtinée,
Doit triompher de moi deux fois.

Ceſar,

Cesar, dont les vertus ont été consacrées,
Par mille aimables soins triompha de mon cœur;
Et vous triompherés de moi, de ces Contrées,
Aussi juste, & plus grand Vainqueur.

Il préfera pourtant la plus douce victoire.
Dieux! quels soupirs poussoit le maître des Humains!
Que d'amour dans une ame où regnoit tant de gloire,
Que remplissoient tant de desseins!

Combien me jura-t'il qu'au sortir de la guerre,
Si le Ciel en ces lieux n'eût pas tourné ses pas,
Il eût manqué toujours au Vainqueur de la Terre
D'adorer mes foibles appas?

Combien me jura-t'il qu'il eût changé sans peine
Tant d'honneurs, de respects, & d'applaudissemens
Contre un des tendres soins dont j'étois toujours pleine,
Contre mes doux empressemens?

Aussi pour être heureux, s'il peut jamais suffire
De posseder un cœur, d'en avoir tous les vœux,
De se voir prevenir dans tout ce qu'on desire,
Cesar sans doute étoit heureux.

Je le sens bien, Seigneur, je me suis égarée,

J'ai trop dit que Cesar a vêcu ſous mes loix,
Bientôt vous me verrés pâle & defigurée,
Et vous condamnerés ſon choix.

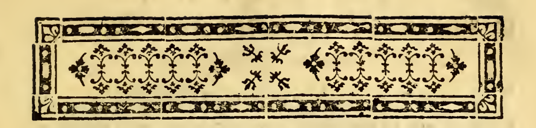
Mais ſi le grand Cesar ſouhaita de me plaire,
Mes jours couloient alors dans la proſperité.
Le ſort, vous le ſçavés, favorable, ou contraire
Décide auſſi de la beauté.

Si de ces heureux jours je revoiois l'image,
Si mes larmes touchoient le Ciel, ou l'Empereur,
Peut-être.... mais, helas! quel retour j'enviſage!
D'où me vient cette douce erreur?

En me la pardonnant, imités la clemence
De qui pour vos vertus voulut vous adopter;
Vous feriés par le ſang, par l'aveugle naiſſance
Moins obligé de l'imiter.



DIVERSES PETITES PIECES DE *POËSIE.*



PORTRAIT DE CLARICE.

J'Eſpere que Venus ne s'en fâchera pas,
Aſſés peu de Beautés m'ont paru redoutables,
Je ne ſuis pas des plus aimables,
Mais je ſuis des plus délicats.
J'étois dans l'âge où regne la tendreſſe,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte! il falloit juſtifier ſans ceſſe
Ce cœur oiſif qui m'étoit reproché.

Je diſois quelquefois: Qu'on me trouve un viſage
Par la ſimple nature uniquement paré,
Dont la douceur ſoit vive, & dont l'air vif ſoit ſage,
Qui ne promette rien, & qui pourtant engage,
Qu'on me le trouve, & j'aimerai.

Ce qui ſeroit encor bien neceſſaire,

Ce ſeroit un eſprit qui penſât finement,
Et qui crût être un eſprit ordinaire,
Timide ſans ſujet, & par là plus charmant,
Qui ne pût ſe montrer, ni ſe cacher ſans plaire;
Qu'on me le trouve, & je deviens Amant.

On n'eſt pas obligé de garder de meſure
Dans les ſouhaits qu'on peut former;
Comme en aimant je prétens eſtimer,
Je voudrois bien encor un cœur plein de droiture,
Vertueux ſans rien réprimer,
Qui n'eût pas beſoin de s'armer
D'une ſageſſe auſtere & dure,
Et qui de l'ardeur la plus pure
Se pût une fois enflammer;
Qu'on me le trouve, & je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effraiois tout le monde.
Chacun me promettoit une paix ſi profonde,
Que j'en ſerois moi-même embarraſſé.
Je ne voiois point de Bergere,
Qui d'un air un peu courroucé
Ne m'envoiât à ma chimere.

Je ne ſçai cependant comment l'Amour a fait;
Il faut qu'il ait long-tems médité ſon projet.
Mais enfin il eſt ſûr qu'il m'a trouvé Clarice,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits;

Je croi, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.
O ! que l'Amour a de malice !

LES JEUX OLYMPIQUES,

Sur une passion qui avoit déja duré cinq ans.

JAdis de cent ans en cent ans
La magnifique Rome à tous ses Habitans
Donnoit une superbe Fête ;
Et les Herauts crioient : *Citoyens, accourés,*
Vous n'avés jamais vû, jamais vous ne verrés
Le spectacle qu'on vous apprête.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur,
On n'eût bien pû trouver quelque tête chenuë
D'une opiniâtre vigueur,
Par qui la Fête eût été déja vûë ;
Mais quoi ! dans la condition
Où les Dieux ont réduit la triste vie humaine,
Un cas si singulier ne valoit pas la peine
Qu'on en fît une exception.

Telle eſt chés les Amours la coûtume établie,
La même choſe s'y publie
A des Jeux ſolemnels qu'ils célebrent entr'eux ;
Mais ce qui doit cauſer une douleur amere,
C'eſt que tous les quatre ans on célebre ces Jeux ;
Cependant pour ces malheureux
C'eſt une Fête Seculaire,
Jamais un Amour n'en voit deux.

Avoir vêcu deux ans, la carriere eſt jolie,
Trois, c'eſt le bout du monde, on ne les peut paſſer,
Mais aller juſqu'à quàtre, oh, ce ſeroit folie,
Si ſeulement ils oſoient y penſer.
Ils n'avoient pas jadis les mêmes deſtinées ;
Un Amour fourniſſoit ſa quinzaine d'années,
Sa vingtaine, pour faire un conte encor plus rond ;
Helas ! bien moins de tems aujourd'hui les emporte ;
Et s'il faut que toujours ils baiſſent de la ſorte,
Dieu ſçache ce qu'ils deviendront.

Quel fut l'étonnement de la Troupe legere,
Lorſqu'à ces derniers Jeux, & dans un grand concours,
S'avança le Doyen de Cipre & de Cithere,
Le Mathuſalem des Amours,

Un

Un Amour de cinq ans, & qui de ce ſpectacle
Leur eût fait par avance un fidele rapport !
Le petit Peuple aîlé, dans un commun tranſport,
Battit des mains, cria miracle.

Mais, grands Dieux ! que ne fut-ce pas
Quand il vint dans la Lice, & malgré ce grand âge
Sur de jeunes Rivaux remporta l'avantage
En mille différens combats ?
Car ces Jeux reſſembloient à ceux que vit l'Elide,
Jeux guerriers, où venoient s'exercer les Amours ;
Tantôt à déclarer une flamme timide,
Qui veut parler, & qui ſe taît toujours ;
Tantôt à placer bien ces douces bagatelles,
Ces petits ſoins qui touchent tant ;
Tantôt à ſe plaindre des Belles
Avec reſpect, & même en s'emportant.
Que ſçai-je enfin ? ſous cette fauſſe image
Ils préludent enſemble à leurs charmans emplois,
Rien n'aide tant à leurs exploits
Que ce ſolide apprentiſſage.

D'une foule d'Amours le Vainqueur fut ſuivi,
De toutes parts l'allegreſſe s'exprime
Par mille cris redoublés à l'envi ;
L'un admire à cinq ans quelle force l'anime ;

L'autre veut ſçavoir le regime
Dont juſqu'alors il s'eſt ſervi.

Mais lui ; ce ne ſont pas ici , comme j'eſpere ,
Dit-il , les derniers Jeux où je me trouverai ?
Il n'eſt pas encor tems que je ſois admiré ,
Et qu'il ſoit dit ſans vous déplaire ,
Tous tant que vous voilà , je vous enterrerai.
Mon deſtin ſera tel , que des Amours antiques
Chés les Amours futurs moi ſeul je ferai foi ;
On me conſultera ſur de vieilles pratiques ,
Dont la memoire auroit péri ſans moi.
Mais puiſque vous voulés ſçavoir ce qui me donne
Cette longue ſanté dont vous êtes ſurpris ,
Je vis de ce beau feu qui ſort des yeux d'Iris ,
Et comme on voit , la nourriture eſt bonne.

SONNET.

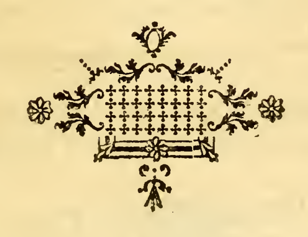
JE ſuis (crioit jadis Apollon à Daphné ,
Lorſque tout hors d'haleine il couroit après elle ,
Et lui contoit pourtant la longue Kirielle
Des rares qualités dont il étoit orné.)

Je ſuis le Dieu des Vers , je ſuis bel eſprit né.

Mais les Vers n'étoient point le charme de la
Belle.
Je ſçai joüer du Lut, arrêtés. Bagatelle,
Le Lut ne pouvoit rien ſur ce cœur obſtiné.

Je connois la vertu de la moindre racine,
Je ſuis par mon ſçavoir Dieu de la Medecine.
Daphné fuioit encor plus vîte que jamais.

Mais s'il eût dit, voiés quelle eſt votre conquête,
Je ſuis un jeune Dieu, toujours beau, toujours frais,
Daphné, ſur ma parole, auroit tourné la tête.



SUR UN SOUPER,

Où l'on ſouhaitoit qu'une Perſonne qui en devoit être s'ennuiât.

PRIERE A L'ENNUI.

O Toi, terrible Dieu, que l'on n'honore guere,
Du moins d'un culte volontaire,
Ennemi de la joie, Ennui, puiſſant Ennui,
Goûte un plaiſir nouveau, je t'invoque aujourd'hui.
Va t'établir ce ſoir dans la noble Cohuë,
Deſcens envelopé d'une inviſible nuë,
Lorſque tu t'introduis ſans qu'on ſçache comment,
Tu regnes plus abſolument.
Mene avec toi ta Troupe, & qu'elle ſoit complete,
Le triſte Serieux & la Langueur ſecrette,
Par qui les Plaiſirs ſont chaſſés,
Les Complimens froids & glacés,

Les Nouvelles de la Gazette,
Les longs Contes remplis de détails entassés;
Ou, qui pis est, les Ris forcés,
La Gayeté fausse & contrefaite;
Les bons mots d'autrui qu'on repete,
Et qui même sont mal placés.
Que d'un repas très-court les Convives lassés
Cachent leurs bâillemens sous une main discrete,
Qu'ils prêtent à l'Horloge une oreille inquiete,
Et ne se montrent empressés
Qu'à faire avant minuit une heureuse retraite.
Ennui, tu me diras qu'en présence d'Iris
Il ne t'est pas aisé d'établir ton empire,
Que son aimable vûë animant les esprits ...
Je t'entens, à cela je n'ai qu'un mot à dire.
Et bien, tu ne dois pas songer
A regner sur toute la Bande,
Mais Iris peut leur plaire, & pourtant enrager;
C'est sur elle, grand Dieu, qu'il faudra te vanger,
Puissant Ennui, je te la recommande.



SUR UN RETOUR

Qui devoit être au mois d'Octobre.

NE reviendras-tu point, ne ferai-je sans cesse
Que d'inutiles vœux pour hâter ta paresse,
Mois charmant, Mois aimable, où de ses dons nouveaux
Bacchus remplira nos Tonneaux ?
De Vignerons contens quand verrai-je une Armée
Par les ordres du Dieu dépoüiller ses Etats,
Et faire boüillonner la Liqueur enflammée,
Mere des Jeux, & l'Ame des Repas ?
Ainsi dans le fond d'un Boccage
Je parlois seul, & Bacchus m'entendit ;
Il crut qu'enfin je lui rendois hommage,
Et de ce tardif avantage
Le Dieu des Buveurs s'applaudit.
Mais l'Amour qui sçavoit combien Iris m'occupe,
Et dans quel tems son retour est reglé,
De mes discours avoit lui seul la clé,
Et prenoit l'autre Dieu pour dupe.

RÊVERIE.

A Vous que j'aime, & n'en aime pas moins
Pour vous aimer dans le ſilence ;
A vous à qui je rends des ſoins
Inconnus, & ſans recompenſe ;
A vous, qui pourrés bien ne le jamais ſçavoir,
En ces lieux écartés j'adreſſe cet hommage,
Et je puis ſeulement me rendre témoignage
Que j'aime à faire mon devoir.
Je doute même que tout autre
En pareil cas s'en acquitât ainſi ;
Mais vous, ſi vous faiſiés le vôtre,
Vous devineriés tout ceci.

ETRENNES

Pour l'Année 1701.

EN commençant, Iris, l'An qui ſuit mil ſept cens,
Je voulois ſous vos loix mettre ma deſtinée,
Je voulois de mes vœux vous promettre l'encens,

Seulement pour ladite Année,
Cela n'a jamais d'autre ſens.
Mais avec cette Année un Siécle auſſi commence;
Attendons, ai-je dit, nous pouvons à bon droit
De l'un & l'autre Bail peſer la différence.
Mais les appas d'Iris ſouffrent-ils qu'on balance?
Et bien donc, pour le Siécle ſoit.

AUTRES

ETRENNES.

EN ce jour ſolemnel, où de vœux redoublés
Plus qu'en tout autre tems les Dieux ſont accablés,
J'ai fait des vœux hardis, & peut-être impoſſibles;
J'ai demandé des jours occupés & paiſibles,
Des plaiſirs vifs, ſans le ſecours puiſſant
Du trouble & de l'inquietude,
Des biens dont la longue habitude
Eût le charme d'un goût naiſſant,
De la gloire, non pas cette vaine fumée
Qui va ſe répandant au loin,
Mais cette gloire qu'avec ſoin
Dans ſon cœur on tient renfermée.

Tel étoit mon Placet. Jupiter mit au bas
En caracteres longs, qu'on ne lisoit qu'a peine,
Renvoyé vers l'aimable Ismene,
Ceci ne me regarde pas.

SUR
DES ETRENNES
Avancées d'une Année sur l'autre.

LE Dieu de l'Helicon, & celui de Cithere,
Souverains des Plaisirs, sont convenus entr'eux
De payer tous les Ans à celle qui m'est chere
Un tribut de Vers amoureux;
Elle qui n'est pas menagere
Veut en mil sept cens un manger mil sept cens deux,
Et les Divinités faciles à ses vœux
N'y sçavent rien que de la laisser faire.
Qu'en arrivera-t'il ? le fond manquera ? Non.
L'Amour fournit toujours, la source est abondante.
Oüi l'Amour, dirés-vous, mais pour votre Apollon...

Oh, quand l'Amour le prend d'un certain
ton,
Il faut, ma foi, qu'Apollon chante.

L'HOROSCOPE.

Je n'avois garde, Iris, de ne vous aimer pas,
Je ne m'étonne plus de mon amour extrême,
Le Ciel dès ma naissance même
Promit mon cœur à vos appas.
Un Astrologue expert dans les choses futures
Voulut en ce moment prévoir mes avantures;
Des Planetes alors les Aspects étoient doux,
Et les Conjonctions heureuses,
Mon Berceau fut le rendés-vous
Des influences amoureuses;
Venus & Jupiter y versoient tour à tour
Tant de quintessence d'amour,
Que même un œil mortel eût pû la voir descendre.
De leur trop de vertu qui pouvoit me défendre?
Helas! je ne faisois que de venir au jour,
Qu'ils prennent bien leur tems pour nous faire un
cœur tendre!
Quand de mon avenir fatal
L'Astrologue d'abord fit le plan général,
Il le trouva des moins considerables;

Je ne devois ni forcer Baſtions,
Ni décider Procès, ni gagner Millions,
Mais aimer des Objets aimables ,
Offrir des vœux, quelquefois bien reçûs,
Eprouver les amours coquets ou veritables ,
Donner mon cœur, le reprendre, & rien plus.
Alors l'Aſtrologue s'écrie ,
Le joli Garçon que voilà !
La charmante petite vie
Que le Ciel lui deſtine là !
Mais quand dans le détail il entra davantage ,
Il vit qu'encor Enfant je ſçavois de ma foi
A deux beaux yeux faire un ſi prompt hommage,
Que mon premier amour & moi
Nous étions preſque de même âge.
D'autres amours après s'emparoient de mon cœur,
La force, la durée en étoit inégale ,
Et l'on ne diſtinguoit par aucun intervalle
Un amour & ſon ſucceſſeur.
Ce n'étoient juſque-là que des Préliminaires,
Le Ciel avoit paru d'abord
Par un eſſai de paſſions legeres
Joüer ſeulement ſur mon ſort.
Mais quel amour, ô Dieux ! quel amour prend la place
De ceux qui l'avoient précédé !
Fuiés, foibles amours dont j'étois poſſedé ,

Fuiés, & dans mon cœur ne laiſſés point de trace.
Celui qui ſe rendoit maître de mon deſtin
Du reſte de ma vie occupoit l'étenduë,
L'Aſtrologue avoit beau porter au loin ſa vûë,
Il n'en découvroit point la fin.
Quoi ! diſoit-il, preſqu'en verſant des larmes,
Ce pauvre Enfant que je croiois heureux,
Des volages amours va-t'il perdre les charmes ?
Quoi ! pour toujours va-t'il être amoureux ?
Non, non, il faut que je m'applique
A voir encor l'affaire de plus près.
Alors il met ſur nouveaux frais
Toutes ſes regles en pratique;
D'un œil plus attentif il obſerve le cours
Et des Fixes & des Planetes,
Dans tous les coins du Ciel promene ſes Lunetes,
Retrace des Calculs qui n'étoient pas trop courts,
Et puis quand il eut fait cent choſes déja faites,
Il vit que j'aimois pour toujours.



LE TEMS ET L'AMOUR, *FABLE.*

ILs ſont deux Dieux, portant aîles au dos,
Les plus méchans qu'ait Jupin à ſa table,
L'un eſt le Tems, mangeur inſatiable,
Vieillard chenu, mais helas ! trop diſpos;
Et l'autre, qui ? c'eſt l'Enfant de Paphos.
Quand cet Enfant a pris beaucoup de peine
Chés ſon Beau-Pere à forger une chaîne,
Qui de deux cœurs doit unir le deſtin,
Vient le Barbon qu'on ne peut trop maudire,
Qui vous la ronge, & vous l'uſe à la fin;
Adieu la chaîne, & le Vieillard malin
S'envole ailleurs, riant d'un vilain rire.
Fut-il jamais ſous ſa cruelle dent
Liens ſi forts qu'ils fiſſent réſiſtance ?
Ces jours paſſés je le vis cependant
Avec l'Amour en bonne intelligence;
Tous deux, tous deux, l'Enfant & le Vieillard,

Ils composoient une chaîne durable,
Le Tems lui-même en serroit avec art
Tous les chaînons. N'est-ce point une Fable?
Non, je l'ai vû, vû de mes propres yeux,
Ou je le sens, pour vous dire encor mieux.

LA MACREUSE.

Sur ce qu'on traitoit de Macreuse *un Homme qui paroissoit fort indifférent, & qui cependant ne l'étoit pas.*

D'Un Marais du Septentrion
Sortit jadis une Macreuse,
Dont la froideur étoit fameuse
Parmi sa froide Nation.
Il est dit dans une Chronique
Qu'un jour Iris vit en passant
Ce pauvre Animal aquatique,
Tout engourdi, tout languissant.
Aussi-tôt de l'Oiseau le sang froid se dégêle,
Sa forme change, & par le don
Qu'avoient les regards de la Belle,
La Macreuse devient Pigeon.
Vous devinés qu'à ce spectacle

Tout le monde cria miracle ;
Point du tout. Et pourquoi ſi peu d'étonnement ?
C'eſt qu'Iris fit ce changement.
La Macreuſe ſoudain, fiere de ne plus l'être,
Va dans un Colombier ſe faire reconnoître,
Prendre ſon rang, joüir des droits
D'un nouvel être qui l'honore,
Et qui plus eſt, plus mille fois encore,
Aimer pour la premiere fois.
Qu'elle ſe ſentit peu de ſa triſte origine !
Qu'elle ſçut faire honneur à la vertu divine
Qui rendoit ſon deſtin ſi beau !
Dans leurs careſſes amoureuſes,
Tous les autres Pigeons, Pigeons dès le berceau,
Sembloient eux-mêmes des Macreuſes.
Auſſi de ſes amours en tous lieux ſignalés
Telle fut la gloire éclatante,
Que quand la Déeſſe charmante,
Qui ſous ſes loix tient les Enfans aîlés,
Perdit un des Pigeons à ſon Char attelés,
Notre Macreuſe eut la place vacante.



*SUR CE QU'EN ECRIVANT à une Personne, on n'avoit osé écrire le mot d'*Amour*, & qu'on l'avoit laissé en blanc.*

HIer peut-être, Amour, je te parus coupable,
Même en implorant ton pouvoir,
Je n'osai prononcer ton nom, ce nom aimable
Que jamais l'Univers n'entend sans s'émouvoir.
J'eus trop d'égard pour une Indifférente,
Je craignis plus de l'offenser que toi;
Mais d'un respect poussé plus loin que je ne doi
Le moyen que je me repente?
N'est-ce pas toi, grand Dieu, qui m'en as fait la loi?
La seule criminelle est la Beauté que j'aime,
De ton nom outragé vange l'honneur suprême,
La peine que tu dois choisir,
C'est que bientôt avec plaisir
Elle le prononce elle-même.

SUR UN BILLET,

Où une Perſonne n'avoit écrit que les premieres lettres d'un Sentiment qu'on lui demandoit.

CErtain Chiffre tracé par une main charmante
Tourmentoit un jour mes eſprits,
J'eus recours au Fils de Cypris,
Il n'eſt Déchiffreur que l'on vante
Autant que lui pour ces ſortes d'Ecrits.
Il me lut tout courant l'adorable Grimoire.
J'entendis... juſte Ciel ! quelle ſeroit ma gloire !
Quel deſtin ſeroit auſſi beau ?
Mais helas ! il ne lut qu'à travers ſon Bandeau,
Et je n'oſe preſque l'en croire.



SUR UN CLAIR DE LUNE.

Quand l'Amour nous fait éprouver
Son premier trouble avec ses premiers charmes,
Contre soi-même encor c'est lui prêter des armes
Que d'être seul, & de rêver.
La dominante idée à chaque instant présente
N'en devient que plus dominante,
Elle produit de trop tendres transports,
Et plus l'esprit rentre en lui-même
Libre des Objets du dehors,
Plus il retrouve ce qu'il aime.
Je connois ce péril, & qui le connoît mieux ?
Tous les soirs cependant une force secrete
M'entraîne en d'agreables lieux,
Où je me fais une retraite
Qui me dérobe à tous les yeux.
Là, vous m'occupés seule, & dans ce doux silence
Absente je vous vois, je suis à vos genoux,
Je vous peins de mes feux toute la violence;
Si quelqu'un m'interrompt, j'ai le même courroux

Que s'il venoit par sa présence
Troubler un entretien que j'aurois avec vous.
Le Soleil dans les Mers vient alors de descendre,
Sa Sœur jette un éclat moins vif & moins perçant;
Elle répand dans l'air je ne sçai quoi de tendre,
Et dont mon ame se ressent.
Peut-être ce discours n'est guere intelligible,
Vous ne l'entendrés point, je sçai ce que j'y perds;
Un cœur passionné voit un autre Univers
Que le cœur qui n'est pas sensible.

A MADAME

LA D... DE M...

Sur son Mariage qui fut consommé dans une Hôtellerie d'une petite Ville.

DU beau sang dont vous êtes née,
Un Souverain vous est dû pour Epoux,
Mais vos appas aussi donnent des droits sur vous
A l'Ennemi de l'Himenée.
Le serieux Himen par un grave decret
Vous met entre les bras d'un Prince d'Ausonie;

L'autre pour donner un trait
Qui tienne de ſon génie,
Sans pompe & preſque en ſecret
Conclut la céremonie
Dans un méchant Cabaret.

SUR
UN PORTRAIT
De feuë Madame la Ducheſſe de Mantouë.

TOi que pour ſon Rival Apollon même avouë,
Immortel Cygne de Mantouë; * *Virgile.*
Quoique pour vivre ici le deſtin t'ait marqué
Le plus beau tems de la grandeur Romaine,
Que je te plains d'avoir manqué
Ce ſujet pour tes Chants, & cette Souveraine!

CAPRICE.

JE ne dors ni nuit ni jour,
Le Diable emporte l'Amour,
Ses petits Freres, ſa Mere,
Tous ſes Parens, Jeux & Ris,
Toute l'Iſle de Cithere,
Et qui plus eſt, mon Iris.

SUR UNE PETITE VEROLE.

SUr le ſujet de la gente femelle
Qui rend mon cœur auſſi tendre qu'il eſt,
Grace & Beauté ſont enſemble en querelle ;
Car Beauté dit, c'eſt par moi qu'elle eſt belle.
Grace répond, c'eſt par moi qu'elle plaît.
Dame Beauté toujours fiere & hautaine,
D'eſprit quinteux, & qui veut qu'on apprenne
Combien ſes dons doivent être cheris,
Vous prend congé du viſage d'Iris.

Mais d'autre part sa gentille Rivale,
Pour la confondre & lui clôre le bec,
Grace demeure, & tous nos cœurs avec,
D'Enfans aîlés troupe toujours égale
Aux pieds d'Iris se rend avec respect;
Dame Beauté mainte Couleuvre avale.
Si qu'à la fin voyant que son couroux
N'avance rien, & ne sert de deux cloux,
Elle revient sans mot dire, au plus vîte;
Heureuse encor qu'on la reçoive au gîte.

SUR
UNE SCENE
Que j'avois faite entre l'Amour & Psiché.

PSICHE' à IRIS.

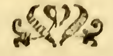
MA chere Sœur, nous ne nous devons rien,
En même cas nous sommes l'une & l'autre,
Votre Amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.

MADRIGAL.

JE veux chanter en Vers la Beauté qui m'engage,
J'y penſe, j'y repenſe, & le tout ſans effet;
Mon cœur s'occupe du ſujet,
Et l'eſprit laiſſe là l'ouvrage.

AUTRE.

TU ſçais quel eſt l'Objet, Amour, dont j'ai fait choix,
Fais que de ſes beaux yeux j'éprouve ſeul les armes,
Ne crains point d'être injuſte à l'égard de ſes charmes,
En ne ſoumettant pas mille cœurs à ſes loix;
Mon cœur eſt aſſés tendre, il eſt aſſés fidele;
Pour t'acquitter envers elle
De tout ce que tu lui dois.



SUR UNE PASSION CONSTANTE,

Sans être malheureuse.

UN jour aux pieds d'Iris l'Amour alla se rendre,
Respectueux, timide, & n'en osant attendre
Que des rigueurs & du dédain;
Iris se trouva moins severe,
Et l'Enfant retourna soudain
A son naturel téméraire.
Cependant par tous les dégrés
Il sçut conduire son audace.
Enfin, je prévois bien que vous en douterés,
Siécles futurs, enfin Iris même l'embrasse.
Mais dans l'instant qu'entre ses bras
Il goûtoit, éperdu, des douceurs si nouvelles,
Iris en trahison lui coupoit les deux aîles,
Et l'Amour ne le sentit pas.
Ce tour-là fut, sur ma parole,
Le mieux pensé que j'aie encor connu,

Car

Car l'Amour bien traité d'ordinaire s'envole
Plus vîte qu'il n'étoit venu.

L'ANNIVERSAIRE.

DAns un lieu ſombre & tenebreux,
Le dixiéme Janvier, s'aſſemblerent les Sages,
Cenſeurs du monde, & preſque Antropophages,
Gens ſans amour, & rêvants toujours creux.
De longs habits de deüil la Troupe étoit couverte,
De deüil étoit tendu le funeſte ſéjour;
L'an précédent à pareil jour
D'un de leurs Compagnons ils avoient fait la perte,
Il avoit deſerté; quand un Sage deſerte,
Ne le cherchés que chés l'Amour.
Dans des Chants où regnoit une triſteſſe extrême,
De celui qui manquoit ils déploroient le ſort.
Helas! diſoit avec tranſport
Un Orateur à face maigre & blême,
C'étoit pour notre Corps un ſujet excellent;
Quel pareſſeux! quel indolent!
Quel ennemi du ſoin & de la veille!
Qu'il eut pour ne rien faire un merveilleux talent!

Qu'il dormoit bien ſur l'une & l'autre
oreille !
A peine quelquefois paroiſſoit-il galant ;
Je ſçai qu'il faiſoit mal d'en faire le ſemblant,
Mais que cette apparence étoit peu criminelle,
Auprès de cet amour ſincere & violent
Qui nous en a fait un rebelle !
Le Diſcoureur en étoit là,
Quand le Sage défunt parut & le troubla,
Comme un Spectre ſorti du ténebreux rivage.
Meſſieurs, leur dit-il, me voilà,
Et voilà celle qui m'engage ;
Critiqués ce Portrait, vous ſçavés critiquer,
Et comme un peu de tems vous ſera neceſſaire,
Je ne veux pas vous en laiſſer manquer,
Je reviens dans un an, à l'autre Anniverſaire.
En attendant, je vous déclare à tous
Que j'aime, que l'on m'aime, & que vous êtes
fous.



SUR
DES DISTRACTIONS
dans l'Etude de la Geometrie.

LOrſque je tiens les horribles Ecrits
Des Succeſſeurs d'Euclide & d'Archimede,
Contre la joye infaillible remede,
Rude ſupplice aux plus triſtes Eſprits,
Je voi l'Amour, & je ſuis tout ſurpris
Qu'il me vient là faire une parentheſe;
Penſe un moment, dit-il, à ton Iris,
Tu penſeras un peu plus à ton aiſe.
Très-volontiers, lui dis-je, mon Mignon,
Je ſçai trop bien qu'on ne lui dit pas, non,
J'accomplis l'ordre, & d'aſſés bonne grace.
Puis je reprens mes Sçavans, & l'Ennui,
Priant l'Amour de leur ceder la place,
La compagnie eſt mauvaiſe pour lui.
S'enva-t'il? non. Parentheſe nouvelle,
Encore Iris. Encore une fois, ſoit,
Deux, s'il le faut. On peut faire pour elle,
Sans faire trop, un peu plus qu'on ne doit.
Mais à la fin, lorſque je m'en croi quitte,

Que mon devoir eſt fait, & par de-là,
Mon enragé, mon traître eſt encor là,
Et ſon Iris. En vain je me dépite,
Au Diable ſoit le Lutin obſtiné,
C'eſt encor pis, j'en ſuis mieux lutiné.
Je n'y ſçai plus que prendre patience,
Et puiſqu'il faut que je penſe & repenſe
A cette Iris, & la nuit & le jour,
Penſons-y donc. Adieu vous dis, Science,
Je veux avoir la paix avec l'Amour.

L'AMOUR ET L'HONNEUR,

FABLE.

DAns l'Age d'Or que l'on nous vante tant,
Où l'on aimoit ſans loix & ſans contrainte,
On croit qu'Amour eut un regne éclatant,
C'eſt une erreur; il fut ſi peu content,
Qu'à Jupiter il porta cette plainte.
J'ai des Sujets, mais ils ſont trop ſoumis,
Dit-il, je regne, & je n'ai point de gloire,

J'aimerois mieux dompter des ennemis,
Je ne veux plus d'empire ſans victoire.
A ce diſcours Jupin rêve, & produit
L'auſtere Honneur, épouvantail des Belles,
Rival d'Amour, & Chef de ſes Rebelles,
Qui peut beaucoup avec un peu de bruit.
L'Enfant mutin le conſidere en face,
De près, de loin, & puis faiſant un ſaut,
Pere des Dieux, dit-il, je te rends grace,
Tu m'as fait là le Monſtre qu'il me faut.

ENVOY.

Jeune Beauté, vous que rien ne ſurmonte,
Je ne dis pas, vous aimerés un jour,
Mais après tout, ceci n'eſt point un conte,
L'Honneur fut fait pour l'honneur de l'Amour.

SUR UNE BRUNE.

BRunette fut la gentille femelle
Qui charma tant les yeux de Salomon,
Et renverſa cette forte cervelle,
Où la Sageſſe avoit pris le timon;
Qui dit Brunette, il dit ſpirituelle,

Et vive au moins comme un petit Démon.
Et, s'il vous plaît, tous ces jolis viſages
Qui de la Grece affolerent les Sages,
Qui, comme Oiſons, les menoient par le bec,
Qui croiés-vous que ce fuſſent ? Brunettes
Aux beaux yeux noirs, & qui dans leurs goguettes
Diſoient, Dieu ſçait, gentilleſſes en Grec.
Autre Brunette aujourd'hui me tourmente,
Moi Philoſophe, ou du moins raiſonneur,
Et qui pouvois acquerir tout l'honneur,
Et tout l'ennui d'une ame indifférente.
Or vous, Meſſieurs, qui faites vanité
Des triſtes dons de l'auſtere Sageſſe,
Quand vous verrés Brunettes d'un côté,
Allés de l'autre en toute humilité,
Brunettes ſont l'écueïl de votre eſpece.

SUR CE QU'ON AVOIT traité un ſujet tendrement, au lieu de le traiter galamment ſelon la premiere intention.

J'Ai vû le tems que j'avois en partage
Un aſſés galant badinage;

Je sçavois, disoit-on, dans des Vers gracieux
Faire joüer ces Enfans qui sont Dieux.
Mais de moi maintenant ce talent se retire ;
Lorsque je demande à ma Lire
Un Menuet, un Rigodon,
Elle me rend des airs qui peindroient le martyre
Du passionné Celadon.
Ce que tu m'accordois, Dieu des Vers, quel caprice
Te porte à me le refuser ?
Mais non, j'ai tort de t'accuser
Je reconnois mon injustice.
Depuis un tems je m'apperçoi
Que quand tes dons sacrés daignent sur moi descendre,
C'est le Vase où je les reçoi,
Qui fait que même malgré toi
Tout le galant se tourne en tendre.



SUR CE QU'ON AVOIT MIS dans une Eglogue ces quatre Vers :

SAns permettre à ſon cœur de trop nobles deſirs,
Elle peut des Dieux même attendre les ſoupirs ;
Et ſi pour elle en vain les Dieux verſoient des larmes,
Ils ſauveraient encor leur gloire par ſes charmes.

Et qu'il fallut les ôter, parce qu'ils étoient trop pompeux.

Le Poëte a manqué, je n'en diſconviens pas,
Mais il étoit plus Amant que Poëte.
Quand de ce qu'on adore on chante les appas,
Le Chalumeau devient Trompette.



SUR
UNE VISITE
Qu'un Malade attendoit inutilement depuis quelque tems.

Vous ne venés donc point, vous pour qui je
respire,
Vous qui seule à mes maux pourriés me dérober,
Vous qui d'un simple mot, qui d'un leger sou-
rire
Dissiperiés l'horreur où je me sens tomber.
Privé de la santé, mon seul mal est l'absence,
C'est vous que je regrette, & qui me tourmentés,
Venés de vos attraits éprouver la puissance,
Et si je souffre encor, punissés-m'en, partés.

MADRIGAL.

Aux Immortels quand je fais quelque offran-
de,
Ils m'en seront eux-mêmes les témoins ;
Ce n'est jamais l'or que je leur demande,

Les dignités, les honneurs encor moins.
Mais je leur dis, votre pouvoir ſuprême,
Dieux Immortels, diſpoſe auſſi des cœurs,
Conſervés-moi le cœur de ce que j'aime,
Et je renonce à vos autres faveurs.

SUR UN COMMERCE D'AMOUR,

Qui ſubſiſtoit ſans fureurs, ſans jalouſie, &c.

A Voir l'Amour tel qu'il erre en ce Monde,
Les yeux en feu, la mine furibonde,
Barbare auteur des pleurs les plus amers,
On le prendroit pour le fils de Megere,
Qui s'eſt armé des Serpens de ſa Mere,
Et vient chés nous tranſporter les Enfers.
Mais grace à vous, & grace à moi peut-être,
On le peut voir ſous des traits moins connus,
Nos tendres feux l'obligent de paroître
Comme le Fils de l'aimable Venus.

SUR
UN PORTRAIT
DE DESCARTES.

AVec ſa mine renfrognée,
Elevé ſur ma cheminée,
Deſcartes dit, Meſſieurs, c'eſt moi
Qui dans ces lieux donne la loi.
Mais au fond d'une Alcove obſcure
Se cache une aimable Figure,
Qui ſe moque du ton qu'il prend,
Et dit tout bas, ô l'ignorant!



LES
ZEPHIRS.

VErs l'endroit où du Pont de Seve
Le dos voûté ſur la Seine s'éleve,
Deux Courriers qui venoient de deux endroits divers,
Qui tous les deux portoient leur malle
Et faiſoient diligence égale,
Se rencontrerent dans les airs.
Dans les airs? deux Courriers? voici choſes nouvelles.
C'étoient Zephirs, entendés-vous?
Et ce qu'ils portoient ſur leurs aîles,
C'étoient Soupirs échappés aux Jaloux,
Regrets impatiens & doux,
Vers, & que ſçai-je enfin? cent autres bagatelles,
Qui ſont des cœurs amoureux & fideles
Les grands tréſors, ou plûtôt les ſont tous.
Vers la charmante Iris l'un voloit à Verſailles
De la part d'un Amant renfermé dans Paris,
Et l'autre, de la Ville alloit voir les murailles
Vers cet Amant depêché par Iris.

Comme ils ſe connoiſſoient, arrête un peu, mon frere,
Dit le Pariſien, montre moi ton paquet ;
Ah ! Ciel ! ta charge eſt bien legere,
Et je ſuis, moi, chargé comme un Mulet.
Le Courtiſan d'un air de Petit-Maître,
Répondit au Bourgeois, & bien, tant pis pour toi,
Car d'ailleurs quoiqu'il en puiſſe être,
Je ſerai mieux reçû que toi.

CAPRICE.

M'Aller ſervir de la langue des Dieux,
Parce qu'Iris fait un petit voyage
D'un jour ſans plus ! je n'en ai le courage.
Aſſurément Vers ſont trop précieux,
Ce ne ſeroit entendre le ménage.
Mais dit l'Amour, imperieux Marmot,
Dans ce ſeul jour qu'elle doit être abſente,
Si le Soleil ne va qu'au petit trot,
S'il ne va point, ſi je m'impatiente,
Si je langui, ſi j'enrage en un mot,
Moi qui ſuis Dieu, qui tous les Dieux regente,
Enragerai-je en Proſe comme un ſot ?

SUR
MON PORTRAIT.

SI lors qu'un ſeul moment votre œil s'eſt occupé
Sur ce Portrait qui, dit-on, eſt moi-même,
Il ne vous a pas dit, *c'eſt vous ſeule que j'aime*,
Rigaut ne m'a point attrapé.

CHANSON.

UN Vainqueur après ſa victoire
En répand l'éclat en tous lieux,
Un Amant derobe ſa gloire
A tous les yeux.

Venus & l'Amour ſçavent ce qui le flatte,
Sa gloire n'éclatte
Que chés les Dieux.

Un Vainqueur, &c.

La reconnoiſſance
Du plus tendre cœur
N'eſt que ſon ſilence,
Et ſon bonheur.

Un Vainqueur, &c.

SUR
UNE ABSENCE.

J'Entens la Raiſon en colere
Qui gronde, & tempête chés moi.
Que diable eſt-ce donc que je voi?
Une humeur triſte & ſolitaire,
Un noir chagrin qui n'appartient
Qu'aux grands malheurs, aux funerailles.
Je ſçai bien qu'elle eſt à Verſailles,
Mais dans deux jours elle revient.
A cette Raiſon trop cruelle
Un pauvre Enfant, pour tout diſcours,
Répond, en criant de plus belle,
Elle ne revient de deux jours.



SUR L'ABSENCE d'une Personne à qui l'on donnoit le nom d'Iris en Vers, & hors de là quelques autres noms.

QUand je me jette avec furie
Dans l'affreuse Geometrie,
Où se trouvent en racourci
Le Grimoire & la Diablerie,
Plein d'une triste rêverie
Dont j'ai l'esprit tout obscurci,
Je pense à mon Iris aussi.

Quand quelque Venus, quelque Aurore
S'offre à mes yeux d'un air galant,
Et me dit, non pas en parlant,
Je permets que ton cœur m'adore,
Ou bien m'en dit l'équivalent,
Je pense à mon Iris encore.

Encore! Aussi! je suis surpris
Qu'ici ces mots-là se présentent.
Pourquoi faut-il que mes Vers mentent?
Ne puis-je rimer qu'à ce prix?
Eh! disons vrai, de par Cypris,

Et si les Rimes n'y consentent
Regardons-les avec mepris.
Au milieu des sçavans Ecrits
Qui me plaisent & me tourmentent,
Malgré les Belles de Paris,
Dont les yeux aisément nous tentent,
Je ne pense qu'à mon Iris.

Toute verité sera dite,
Puisque je viens de commencer.
Qu'un objet jamais ne vous quitte,
Qu'en vain pour s'en debarasser
Votre pauvre cerveau s'agite,
Que ce soit une loi prescrite
D'y penser & d'y repenser,
Tant que chés vous une Ame habite,
C'est, si j'ose le confesser,
Une Condition maudite;
Aussi lors que je me depite,
Et qu'Iris vient à me lasser,
Je pense à . . . .

Si je me sens pousser à bout
Par celle-ci qui me possede,
Diversité, c'est mon remede;
Mon cœur à regret s'y résout,
Je ne sçai si l'Amour m'absout,
Mais enfin quand le mal m'excede,
Je pense à . . . . . . & c'est tout.

LETTRE

A une Demoiſelle de Suéde, dont j'avois vû un très-agréable Portrait chés M..... Envoyé de Suéde, qui de plus m'en avoit dit des merveilles.

MADEMOISELLE,

Je ne ſçai ſi en me donnant l'honneur de vous écrire, j'écris à quelqu'un. Sur votre nom, qui eſt fort illuſtre, il faut que je vous croye Suédoiſe; ſur les grands yeux noirs que j'ai vûs dans votre portrait, & qui doivent être pleins de feu dans l'Original, je vous croirois Eſpagnole; ſur de jolis Vers François qu'on m'a montrés de vous, je vous croi Françoiſe; ſur les Vers Italiens qu'on dit que vous ſçavés faire, vous devés être Italienne; ſur tout cela enſemble vous n'êtes d'aucun Païs.

Pour rendre le miracle encor plus achevé,
Dix-ſept ans à peu près, c'eſt l'âge qu'on vous donne;
Dix-ſept ans juſqu'ici n'avoient gâté perſonne,
Pour vous, ils vous font tort. L'eſprit ſi cultivé,
Et dix-ſept ans, font que je vous ſoupçonne
De n'être, Dieu me le pardonne,
Que quelque objet en l'air qu'un Poëte a rêvé.

Cependant il eſt certain que M. l'Envoyé de Suéde prend l'affaire fort ſérieuſement; & ſi l'on a à croire des prodiges, ce doit être plûtôt ſur ſon autorité que ſur celle d'un autre. Il ſoutient que vous étes à Stokholm, que mille gens vous y ont vûë, & vous y ont parlé; il dit même que votre portrait qui repréſente le plus charmant viſage du monde, ne repréſente pas le vôtre dans toute ſa beauté, & que les Peintres de Suéde ne flattent pas comme les nôtres. Mais pourquoi, nous qui ſommes dans le Pays de la beauté, de l'eſprit, & des agrémens, n'aurions-nous jamais rien vû de pareil à une perſonne ſi accomplie? Voilà ce que la vanité Françoiſe nous fait dire auſſi-tôt. A cela je ne ſçai qu'une réponſe qui puiſ-

ſe nous aider à croire tout ce qu'on dit de vous.

L'Amour ailleurs ſi redoutable
Ne trouve pas ſans doute un climat favorable
Sous le Ciel de Suéde, & ſi près des Lappons ;
Les cœurs y ſont glacés, & pour fondre leurs glaces,
N'a-t'il pas dû produire un Chef-d'œuvre où les Graces
Euſſent répandu tous leurs dons ?
Si nos climats n'ont rien qui ne vous cede
Soit en eſprit, ſoit en attraits,
C'eſt qu'Amour y ſoumet les cœurs à moins de frais,
Qu'il ne pourroit faire en Suéde.

C'eſt là, MADEMOISELLE, tout ce que j'ai pû imaginer de plus vraiſemblable. Tirés-moi d'embarras, je vous en conjure, & ayés la bonté de me faire ſçavoir ſi vous êtes. Que votre modeſtie ne vous empêche point de me l'avoüer naturellement ; je vous promets de n'en parler à perſonne, je ne voudrois pas qu'on ſçût que j'euſſe quelque intelligence avec une Etrangere, qui triompheroit de toutes nos

Françoiſes, & effaceroit l'honneur de la Nation. Ce ſeroit là un trop grand crime contre ma Patrie ; cependant je m'accoûtume à en faire un peut-être encore plus grand. Tous mes ſoupirs, à l'heure qu'il eſt, ſortent de France, & vont du côté du Nort.

Lieux déſolés, où l'Hiver tient ſon ſiége
Sur de vaſtes amas de nége,
Où les Aquilons violens
Où les Frimats & les Ours blancs
Compoſent ſon triſte cortege,
Mer Glaciale, affreux Climats,
C'eſt après vous que je ſoupire ;
Les lieux où regne un éternel Zephire,
Le ſéjour de Venus, Cypre ne vous vaut pas.

Vous voyés, MADEMOISELLE, que mon cœur a déja bien fait du chemin. Je me flatte que mes hommages qui ne ſeroient pas dignes de vous à Stokholm, deviendront de quelque prix en traverſant cinq cens lieuës de Pays pour aller juſqu'à vous ; & que s'il eſt triſte de vous écrire de ſi loin, ce me ſera du moins auprès de vous une eſpece de mérite. Je n'en ai point d'autre à vous faire valoir, & je ne croi

pas même que vous puissiés sçavoir qui je suis,

A moins qu'un coup de la fortune
N'ait porté jusque sur vos bords
Le nom de l'Enchanteur qui fait parler les Morts,
Et qui voyage dans la Lune.

FIN.

TABLE

Des Piéces contenuës dans ce Volume.

Fin de la Table.

